

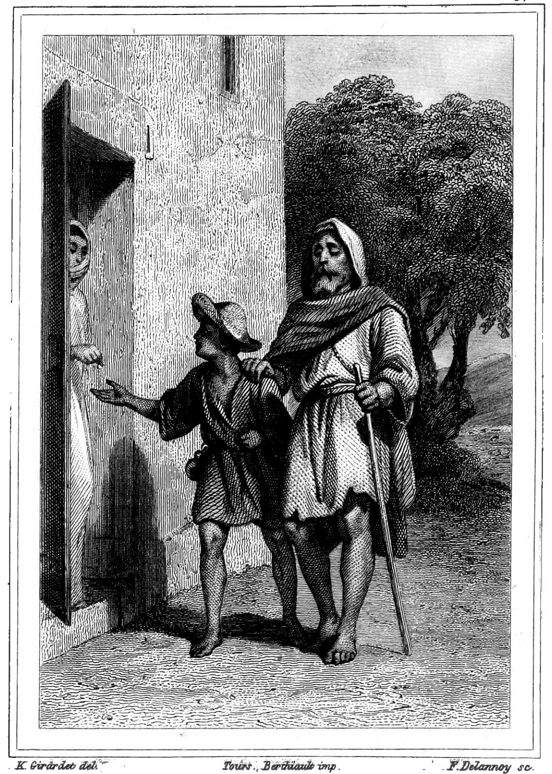
BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR S. EM. LE CARDINAL ARCHEVEQUE DE TOURS.



K. Girardet del. Tours, Berthiault imp. F. Delannoy sc.

Pour l'abandonner à de plus longues souffrances, Alexis
le rendit aveugle et mendiant...

HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE ET DE L'OCCUPATION

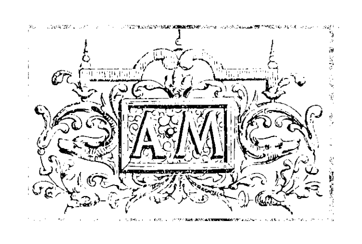
DE

CONSTANTINOPLE

PAR LES LATINS

PAR

M. BAPTISTIN POUJOULAT



TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

—

1855

HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE ET DE L'OCCUPATION

DE

CONSTANTINOPLE

PAR LES LATINS

CHAPITRE I

État des colonies chrétiennes en Orient après la chute du royaume français en Palestine. — Le pape Innocent III prêche une nouvelle croisade contre les Sarrasins.

(1198)

Le royaume français fondé en Palestine en 1099, après deux années de combats héroïques, était tombé, en 1187, sous les coups du sultan Saladin, à la bataille de Tibériade. Les guerres épiques de Philippe-Auguste, de Richard Cœur-de-Lion contre les musulmans avaient signalé la valeur des

croisés; mais Jérusalem n'avait pu être délivrée une seconde fois du joug des infidèles.

La quatrième croisade, à la tête de laquelle avaient marché les plus grands princes de l'Allemagne, n'avait abouti à aucun résultat heureux pour les chrétiens de Terre-Sainte. Après le départ des croisés de la Germanie, ils furent plus que jamais en butte aux vexations, aux persécutions des Sarrasins, redevenus maîtres de presque tous les pays conquis autrefois au delà des mers par les champions de la croix.

Abandonnées à leurs propres forces, les colonies chrétiennes de la Syrie, de la Palestine, n'étaient plus protégées que par une trêve récemment conclue entre Malek-Adel, frère et successeur de Saladin au trône des soudans, et Simon, comte de Montfort, l'un des chefs les plus illustres de la quatrième croisade. Impatients de voir la fin de la paix qui suspendait leurs coups contre les croisés, les musulmans juraient de ne laisser aucune

trace de la domination chrétienne en Orient. En 1198, les croisés de Palestine étaient exposés à tous les périls.

Ce n'était que de l'Occident qu'ils pouvaient espérer des secours, c'est à l'Occident qu'ils s'adressèrent. L'évêque de Saint-Jean-d'Acre et quelques chevaliers français s'embarquèrent pour l'Europe (1198) afin de solliciter son appui : une tempête engloutit leur navire, et tous les pèlerins périrent dans le désastre. D'autres vaisseaux, montés par d'autres chefs chrétiens, ne tardèrent pas à reprendre la mer. Des ouragans terribles, si fréquents en hiver dans les parages phéniciens, jetèrent ces vaisseaux sur les côtes de Tripoli. Échappés comme par miracle à un grand naufrage, les envoyés des malheureux croisés n'osèrent plus affronter les dangers d'une longue navigation; ils se résignèrent à la volonté de Dieu, et attendirent en Syrie des jours meilleurs.

Cependant la renommée semait partout en

Europe les nouvelles les plus affligeantes sur la situation des colonies chrétiennes en Orient. Le grand maître des Hospitaliers put faire parvenir la lettre suivante à ses frères d'Angleterre : « L'abominable prince de Damas « (Malek-Adel), le plus terrible des enne- « mis de la chrétienté, est devenu roi de « Babylone (soudan du Caire). Les mécréants « sont dans la joie, parce qu'ils connaissent « notre faiblesse. Nous vous adressons, frères, « de lamentables cris. Implorez l'aide des « grands et des petits. Obtenez du vaillant « roi Richard de revenir en Palestine, de « nous sauver ! N'avons-nous pas tous les « injures du Christ et le déshonneur de la « chrétienté à venger? Les lieux saints de « Jérusalem sont profanés. Entendez les gé- « missements de Sion, les gémissements de « vos frères délaissés ! »

Mais l'Occident restait sourd à ces plaintes, à ces prières. La mort récente de l'empereur Henri VI avait divisé les prélats et les princes

de l'Allemagne. Le roi de France, Philippe-Auguste, était toujours en guerre avec Richard, roi d'Angleterre. Un des fils de Béla, roi de Hongrie, avait rassemblé une armée destinée à la croisade; mais il ne l'employa qu'à troubler le royaume et à s'emparer de la couronne. « Au milieu des sanglantes discordes qui désolaient l'Occident, les peuples chrétiens semblaient avoir oublié le tombeau de Jésus-Christ (1). » Un seul homme, Innocent III, l'un des plus grands papes qui aient occupé la chaire de saint Pierre, fut touché des malheurs des fidèles d'Orient, et ne perdit point l'espoir de les secourir.

Innocent III se déclara l'appui des croisés à la face de l'univers. Il envoya des légats non-seulement en Italie, en Allemagne, en France, en Angleterre, en Hongrie, pour armer les peuples et les rois contre les musulmans possesseurs insolents de la Terre-

(1) Michaud, *Hist. des Croisades*, tome III.

Sainte, mais encore à Constantinople, où l'empereur Alexis l'Ange, que nous verrons figurer dans cette histoire, occupait le trône de Justinien. Les cardinaux Albert et Albertini furent chargés de la négociation auprès du monarque des bords du Bosphore. Ils avaient mission d'engager Alexis à travailler avec les Latins *à la destruction du mahométisme*.

L'empereur de Constantinople, qui, comme une foule de ses prédécesseurs, repoussait, sous les formes les plus hypocrites, toute espèce d'union avec les Latins, répondit au souverain Pontife qu'il n'était pas encore temps d'arracher la Terre-Sainte aux Sarrasins. Il craignait, disait-il, qu'en devançant les temps marqués par Dieu, on n'entreprît une œuvre inutile.

S'attachant à réfuter l'opinion d'Alexis, Innocent III lui disait, dans une curieuse lettre : « Ceux qui ont été régénérés dans les « eaux du baptême doivent d'eux-mêmes

« s'engager à suivre la croisade, de peur « qu'en attendant le temps inconnu de la « délivrance du Saint-Sépulcre, et en ne « faisant rien par soi-même, on ne s'attire « la juste punition de Dieu. »

Lorsque cette correspondance était échangée entre Rome et Constantinople, ni Innocent III, ni Alexis ne pouvaient penser que la croisade qui se préparait serait dirigée non contre les musulmans, mais contre l'empereur byzantin lui-même.

Dans les lettres pleines de feu, d'éloquence, de zèle ardent, que le pape lançait à travers l'Europe pour exciter les chrétiens à la croisade, il employait tour à tour les prières et les menaces. Il rappelait ces paroles de Jésus-Christ : *Si quelqu'un veut venir à moi, qu'il renonce entièrement à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive;* le souverain Pontife ajoutait : « C'est comme si le Seigneur Jésus « disait : *Que celui qui veut me suivre à la* « *couronne, me suive aussi au combat qui*

« *est maintenant proposé à tous pour servir*
« *d'épreuve !* Si quelque monarque de la terre
« se trouvait chassé par ses ennemis hors de
« ses États, poursuivait le pape, ne le ver-
« rait-on pas, quand il les aurait reconquis,
« condamner comme infidèles, et destiner à
« tous les supplices que méritent les coupa-
« bles, ceux de ses vassaux qui dans ce cas
« n'auraient pas exposé pour lui leurs biens
« et leurs vies? De même le Roi des rois,
« auquel vous devez tout, vous condamnera
« comme coupables de la plus noire ingra-
« titude et du crime de l'infidélité, si vous ne
« marchez pas à son secours dans un temps
« où il est comme chassé de son royaume. »

Prenant ensuite un ton plus paternel,
« Montrez, s'écriait Innocent III, que vous
« n'avez point perdu votre courage ! Prodi-
« guez pour la cause de Dieu tout ce que
« vous avez reçu de lui ! Si, dans une occa-
« sion aussi pressante, vous refusiez de servir
« Jésus-Christ, quelle excuse pourriez-vous

« porter à son tribunal terrible? Si Dieu est « mort pour l'homme, l'homme craindra-t-il « de mourir pour Dieu? Refusera-t-il de « donner sa vie passagère et les biens péris- « sables de ce monde à celui qui nous ouvre « les trésors de la vie éternelle? »

Pour rallier tous les chrétiens et les faire concourir au triomphe de l'Église, le pape parlait de la captivité de Jérusalem; il montrait les lieux saints profanés par la présence des mahométans, et accordait le pardon de tous les péchés aux fidèles, quels qu'ils fussent, qui partiraient pour la croisade. Le voyage de la Terre-Sainte modifiait les rigueurs de l'excommunication. Les excommuniés qui prenaient la croix avaient la permission d'assister au saint sacrifice de la messe, et jouissaient de la sépulture ecclésiastique.

Les chrétiens qui ne pouvaient quitter leurs foyers, et qui vivaient dans l'aisance, devaient contribuer par leurs aumônes aux dépenses

de la croisade. « On établira, en outre, disait « le pape, des troncs dans toutes les églises, « où les fidèles pourront déposer leur of- « frande. » Et ce fut là l'origine de cet usage qui consiste à placer des troncs dans les églises pour recevoir les pieux tributs des chrétiens.

Voulant lui-même donner l'exemple du dévouement et des sacrifices, Innocent III fit fondre sa vaisselle d'or et d'argent pour fournir aux dépenses de la guerre sacrée. On ne vit plus sur la table du pape que des vases de bois et d'argile.

Dans une lettre du souverain Pontife aux évêques, aux rois et aux empereurs, nous remarquons les paroles suivantes, qu'il met dans la bouche des musulmans : « Que nous « reste-t-il donc à faire, si ce n'est de chas- « ser les chrétiens que vous avez laissés en « Syrie, et de pénétrer ensuite jusque dans « l'Occident pour effacer à jamais votre nom « et votre mémoire ? »

C'était bien là en effet ce que s'étaient

proposé depuis longtemps les sectateurs de Mahomet. Quels effroyables maux ces enfants de la nuit et de la barbarie n'avaient-ils pas accomplis déjà lorsqu'en 1095 l'Europe s'ébranla une première fois pour renverser leur domination en Asie? Et quels désastres n'auraient-ils pas encore laissés à leur suite sans les croisades, sans ces guerres magnifiques et préservatrices que le XVIIIe siècle, dans sa colère insensée contre le christianisme, aurait voulu flétrir du nom de *sanglante folie!*

Mais elle est bien loin de nous, grâce à Dieu, cette époque d'aveugle impiété où les attaques contre tout ce qui touchait à la religion était devenu le passe-temps de Voltaire et de sa bande. On ne trouverait pas aujourd'hui un homme grave, instruit, qui osât encore déclamer contre les croisades, contre les papes qui les dirigèrent et en prolongèrent le belliqueux esprit au profit de l'Europe menacée.

CHAPITRE II

Foulques, curé de Neuilly, prêche la croisade. — Tournoi du château d'Ecry-sur-Aisne. — Les principaux seigneurs se croisent. — Réunions de Soissons, de Compiègne. — Thibault IV, comte de Champagne, proclamé chef de la croisade. — Venise au XIIe siècle. — Députés français envoyés à Venise pour avoir des vaisseaux. — Résultat de leur mission.

(1198—1201)

« Sachiez que mille cent quatre vingt et dix huit ans après l'incarnation de nostre Seignor Jésus-Christ, al temps du pape Innocent III, de Philippe, roy de France, et de Richard, roy d'Angleterre, dit un vieil auteur (1), il y eut un sainct homme en France, appelé

(1) Villehardouin.

Foulques de Neuilly, parce qu'il estoit curé de ce lieu, qui est un village entre Lagny-sur-Marne et Paris.

« Ce Foulques se mit à annoncer la parole de Dieu par la France et les pays circonvoisins, nostre Seignor opérant par lui grand nombre de miracles, tant que la renommée s'en épandit partout, et vint jusqu'à la connoissance du pape, lequel envoya vers ce sainct homme pour lui enjoindre de prescher la croisade en son autorité. Quelque temps après, il lui députa le cardinal Pierre de Capoue, prudhomme qui avoit pris la croix à dessein de s'acheminer en Terre-Sainte. Il avoit charge de la part de Sa Sainteté d'octroyer les pardons et les indulgences à ceux qui se croiseroient. »

Et Foulques de Neuilly, marchant sur les traces de Pierre l'Ermite et de saint Bernard, s'en alla à travers les provinces de France, prêchant dans les églises, sur les places publiques, gouvernant à son gré la multitude,

et faisant retentir jusque dans le palais des princes le *tonnerre des menaces évangéliques.* « Vous avez trois filles à marier, disait-il « au roi Richard, qui ne se décidait pas à « repartir pour la croisade; vous avez trois « filles à marier: l'*avarice,* l'*orgueil* et la « *luxure.* » Et le roi d'Angleterre répondait par d'insultantes railleries à ces paroles sévères.

Mais le peuple, les grands seigneurs de France entouraient Foulques d'une vénération profonde et faisaient le serment de prendre les armes pour combattre les infidèles. « Plusieurs saints orateurs furent associés aux travaux du curé de Neuilly. Martin Litz, de l'ordre de Cîteaux, prêcha la croisade dans le diocèse de Bâle et sur les bords du Rhin. Herloin, moine de Saint-Denis, parcourut les campagnes encore sauvages de la Bretagne et du Poitou. Eustache, abbé de Flay, traversa deux fois la mer pour animer l'enthousiasme et la sainte ardeur des peuples de l'Angleterre.....

Ces pieux orateurs n'avaient pas tous la même éloquence, mais tous étaient remplis du zèle le plus ardent. La profanation des saints lieux, les maux des chrétiens d'Orient, le souvenir de Jérusalem animaient leurs discours. Tel était encore l'esprit répandu en Europe, qu'il leur suffisait, comme dans les premières croisades, de prononcer le nom de Jésus-Christ et de parler de la cité de Dieu, retenue dans les fers des infidèles, pour que leur auditoire fondît en larmes et se livrât à tous les transports d'un saint enthousiasme (1). »

Foulques n'avait pu ébranler la résolution de Philippe-Auguste et de Richard de rester dans leur pays. Ses prédications, cependant, avaient profondément remué les masses populaires, qui demandaient la croix et des armes pour aller combattre les infidèles. Mais il fallait des chefs pour les conduire; il fallait de grands et puissants seigneurs pour se

(1) Michaud, *Hist. des Croisades*, tome III.

mettre à la tête de l'expédition et en faire les principaux frais. Une occasion favorable se présenta (1199) pour exciter les comtes et les barons, qui étaient alors comme autant de souverains indépendants, à s'armer pour la défense de la religion menacée en Orient. Un nombreux et brillant tournoi, où devaient se réunir les plus valeureux guerriers de France, d'Allemagne, d'Italie, de Flandre, venait d'être convoqué au château d'Ecry-sur-Aisne. Foulques y vola, enflamma par sa parole le courage, la foi des preux assemblés pour les joûtes, les hauts faits d'armes; et tous, en présence *des dames et des damoiselles* qui donnaient le prix de la valeur, en présence des gais ménestrels qui chantaient *la prouesse achetée et vendue au fer et à l'acier,* tous, disons-nous, firent le serment d'aller combattre les mécréants.

Thibault IV, comte de Champagne, dont le père avait suivi Louis VII en Orient, et dont le frère aîné avait été roi de Jérusalem,

Thibault IV, suzerain de dix-huit cents fiefs qui lui devaient hommage-lige, un des liens les plus étroits de la féodalité, se croisa le premier. Il avait alors vingt ans à peine, mais déjà il s'était rendu célèbre par sa justice et sa valeur. Louis, comte de Blois, parent, comme Thibault, des rois de France et d'Angleterre; le comte Hugues de Saint-Paul, les comtes Gauthier et Léon de Brienne, Manassès de l'Isle, Renaud de Dampierre, Mathieu de Montmorency, le sire de Coucy, Hugues et Robert de Boves, comtes d'Amiens, Renaud de Boulogne, Geoffroy du Perche; Renaud de Montmirail, Simon de Montfort, celui-là même qui avait signé avec Malek-Adel la trêve dont nous avons déjà parlé; Nivelon, évêque de Soissons; Garnier, évêque de Langres; l'abbé de Loz, l'abbé de Vaux-Cernay, Baudouin, comte de Flandre; Henri de Hainault et Eustache, ses frères; Conon de Béthune, Jacques d'Avesnes, Geoffroy de Villehardouin, maréchal de Champagne, qui nous a laissé le

récit de cette épopée dans son pittoresque et naïf langage; d'autres chevaliers, dont les noms seraient trop longs à citer ici, prirent la croix et l'épée. A genoux et les mains levées vers le ciel, le curé de Neuilly remerciait Dieu du succès de ses prédications, et le conjurait de bénir les armes des chevaliers.

Une première réunion, tenue à Soissons, à l'effet de nommer un chef suprême pour la croisade, n'eut aucun résultat; mais on décida, dans une seconde réunion, à Compiègne, (1200) que ce chef serait le jeune Thibault, comte de Champagne; que les croisés se rendraient en Orient par mer, et que des députés seraient envoyés à Venise pour obtenir de cette république les vaisseaux nécessaires pour le transport de l'armée. Geoffroy de Villehardouin, Miles de Brabant, Conon de Béthune, Alard de Macquériaux, Jean de Friaise et Gauthier de Goudonville composèrent cette ambassade au bord de l'Adriatique.

Venise, où les députés francs allaient ar-

river, était alors dans toute sa splendeur. Longtemps soumis aux empereurs de Constantinople, les Vénitiens avaient, à cette époque, conquis leur liberté. Ils dominaient sur les mers par leur immense commerce avec le monde entier. Ils pouvaient au moindre signal armer de nombreuses flottes, qu'ils employaient souvent contre les Grecs, contre les Sarrasins et les Normands. En vain les républiques de Gênes et de Pise avaient voulu disputer à Venise l'empire des mers; au douzième siècle les Vénitiens régnaient en maîtres dans l'Istrie et la Dalmatie. Ils rappelaient avec orgueil ces paroles du pape Alexandre III donnant un anneau au doge : « Epouse la mer « avec cet anneau! Que la postérité sache que « les Vénitiens ont acquis l'empire des flots, « et que la mer leur a été soumise comme « l'épouse l'est à son époux! » Et, depuis cet événement mémorable jusqu'au jour où Venise tomba au pouvoir des empereurs d'Autriche, le doge, après son élection, jetait

une bague en or dans les eaux vénitiennes, et épousait l'Adriatique.

Des palais de marbre, des places ornées de statues, chefs-d'œuvre des arts, des églises splendides avaient depuis longtemps remplacé, au milieu des lagunes, les marécages et les humbles cabanes de pêcheurs répandues dans l'île de Rialto. La basilique de Saint-Marc, sa place magnifique, le pont des Soupirs, le grand palais des doges étalaient leur pompe aux yeux des étrangers étonnés, éblouis par tant de richesses et de ravissantes merveilles. Tout dans Venise respirait l'aisance, le mouvement, la vie, au moment où les comtes et les barons venaient lui demander son concours pour la grande œuvre de la délivrance du saint tombeau.

Henri Dandolo, âgé de quatre-vingt-deux ans, aveugle, mais plein de vigueur encore, célèbre par sa sagesse dans les conseils et sa vaillance dans les combats, était alors doge ou duc de Venise. Il accueillit dans son pa-

lais ducal les envoyés de France avec les plus grands honneurs, écouta leur requête avec la plus sérieuse attention, convoqua le Grand-Conseil, composé de quarante membres, exposa les demandes des croisés, et l'on décida que ces derniers les formuleraient eux-mêmes, dans l'église Saint-Marc, en présence du peuple assemblé à cet effet; car à Venise rien ne se faisait sans le consentement du peuple.

Dix mille personnes furent présentes à cette réunion solennelle. Geoffroy de Villehardouin, parlant au nom de ses compagnons de voyage et des hauts barons du pays de France, s'exprima en ces termes, au milieu du plus profond et du plus religieux silence : « Seigneurs, les plus puissants barons du monde « nous ont envoyés vers vous pour vous « prier, au nom de Dieu, d'avoir compassion « de Jérusalem, qui gémit sous l'esclavage « des Turcs. Ils vous demandent de les accompagner en cette occasion, et de les assister de vos forces pour venger l'injure faite

« à notre Seigneur Jésus-Christ. Ils ont jeté
« les yeux sur vous, qui êtes les plus puis-
« sants sur mer. Ils nous ont chargés de
« nous prosterner à vos pieds, et de ne
« nous relever que lorsque vous aurez
« octroyé leur requête, et promis de déli-
« vrer avec nous la Terre-Sainte gémissante
« et captive. »

Pleurant à chaudes larmes, les six députés se prosternèrent jusqu'à terre. Henri Dandolo, les grands personnages de la république, tout le peuple, en un mot, s'écria avec émotion : *Nous l'accordons! Relevez-vous! Vive Dieu! Saint-Sépulcre! Guerre aux infidèles!* Et les envoyés francs, pénétrés de reconnaissance et profondément remués par un tel spectacle, levaient les yeux et les mains vers le maître-autel, et remerciaient Dieu d'avoir inspiré cet élan magnifique au peuple de Venise.

Dans un traité, ratifié un peu plus tard par le pape, on convint que Venise fournirait aux

Français assez de navires pour transporter en Orient cinq mille chevaux et vingt mille guerriers, à la condition de payer quatre-vingt-cinq mille marcs d'argent à la république. Ne voulant pas rester étrangers à la guerre sacrée, les Vénitiens promirent de se joindre aux Français au nombre de cinq mille combattants, montés sur cinquante galères équipées aux frais de la république. Dandolo demanda pour sa patrie la moitié des conquêtes qu'on allait faire en Orient. Comme les députés francs étaient munis de pleins pouvoirs, ils n'hésitèrent pas à placer dans le traité cette clause, plus intéressée que généreuse. Ce que les Français voulaient avant tout, par-dessus tout, en ce moment du moins, c'était la délivrance du tombeau du Sauveur : aucun sacrifice ne leur coûtait pour l'accomplissement de leur sainte entreprise.

« Moult joyeux et contents du résultat de leur mission, ils s'en retournèrent en leur pays de France en passant par Plaisance,

Gênes, Pise, afin de sçavoir quels secours ces villes voudroient donner pour la guerre en la terre d'outre-mer (1). » Mais la joie des députés allait bientôt se changer en tristesse.

(1) Villehardouin.

CHAPITRE III

Mort de Thibault, comte de Champagne. — Boniface, marquis de Montferrat, est nommé à sa place chef de la croisade. — Lenteurs apportées au départ de l'expédition. — Plaintes du pape à ce sujet. — Chants des troubadours.

(1201 — 1202)

Arrivé à Troyes, Geoffroy de Villehardouin trouva Thibault IV, son suzerain, gravement malade. Le comte éprouva un si vif contentement du succès de ses ambassadeurs à Venise, qu'il voulut se lever, se revêtir des armes qu'il avait préparées pour la croisade, respirer le grand air, monter à cheval et chevaucher autour de son castel. « Mais, las ! ce fut grand

dommage! sa maladie s'accrut, et plus le noble comte ne chevaucha (1). »

Cette imprudence coûta la vie à Thibault. Sentant sa fin approcher, il demanda son chapelain, se confessa et communia *moult dévotement.* Puis il fit son testament, dans lequel il ordonna de distribuer à ses vassaux, tous vaillants hommes, l'argent qu'il avait amassé pour la croisade. Il enjoignit en même temps à chacun d'eux de jurer sur les saints Évangiles d'aller combattre les Sarrasins. *Moult il y en eut qui ne tinrent pas leur serment, et moult en furent blasmés* (2).

Thibault IV, le modèle des preux, l'espoir de la croisade, mourut donc à vingt-quatre ans, tenant serrée dans ses mains la croix d'étoffe rouge qui déjà avait été cousue à son pourpoint. Cette mort si prompte et si inattendue plongea toute la Champagne dans le deuil; « car oncques prince de son âge ne fut

(1) Villehardouin.
(2) *Id.*

plus aimé de ses vassaux et autre gent. Enterré il fut près de son père au moustier (monastère) de monseignor saint Estienne à Troyes. La comtesse, sa femme, qui Blanche avoit nom, moult bônne et moult belle, estoit fille du roy de Navarre; elle avoit de Thibault une fillette et estoit grosse d'un fils (1). » Blanche de Navarre se trouva veuve à vingt-deux ans, et grande fut sa douleur. Sur la tombe de Thibault IV on grava une épitaphe qui, en rappelant les vertus, le zèle pieux du comte, parlait aussi des préparatifs de son pèlerinage en Palestine. Cette épitaphe se terminait ainsi : « Il trouva la Jérusalem du ciel « lorsqu'il alloit chercher la Jérusalem ter- « restre. »

Après la mort de Thibault IV, le commandement supérieur de la croisade fut offert au duc de Bourgogne, qui le *refusa tout net*, dit la chronique; *et peut-être*, ajoute-t-elle, *auroit-il pu mieux faire*. Un semblable refus eut

(1) Villehardouin.

lieu aussi de la part de Thibault, comte de Bar-le-Duc, cousin du défunt comte de Champagne. Les croisés choisirent alors pour chef suprême Boniface, marquis de Montferrat, qui accepta avec un noble orgueil l'insigne honneur de marcher à la tête des premiers guerriers du monde.

Boniface, maître absolu de presque toute la Lombardie, appartenait à une famille de héros chrétiens. Son frère Conrad s'était rendu célèbre par la défense de Tyr contre Saladin. Le marquis de Montferrat s'était lui-même distingué par une éclatante victoire remportée sur les habitants d'Asti, ville de Piémont, qui avaient méconnu son autorité. Il avait aussi montré sa vaillance dans une croisade en Palestine, et le pape Célestin III l'avait choisi pour une ambassade chez les princes allemands.

Ce fut dans l'automne de 1201 que Boniface reçut la croix, à Soissons, des mains de Foulques de Neuilly, et qu'il fut proclamé chef de la croisade. Cependant on était arrivé à

l'année 1202, et la sainte expédition n'était pas partie. Innocent III, qui en avait entrepris la prédication en 1198, se plaignit hautement des lenteurs apportées au départ de l'armée. Chaque jour le pape recevait de nouvelles lettres des princes, des évêques restés en Palestine, qui exprimaient les souffrances des chrétiens d'outre-mer : ils demandaient d'être promptement secourus.

Dans une bulle de 1198 Innocent III avait établi que les évêques, les chefs des abbayes, auraient à donner le quarantième de leurs revenus pour fournir aux dépenses de la guerre sainte. Mais cet impôt sacré n'était qu'inexactement payé, souvent il ne l'était pas du tout. « Et vous et nous, » disait le souverain Pontife, dans une lettre spéciale adressée aux prélats et aux abbés, « et vous et nous,
« tout ce qu'il y a de personnes nourries des
« biens de l'Église, ne devons-nous pas
« craindre que les habitants de Ninive ne
« s'élèvent contre nous au jour du jugement

« dernier, et ne prononcent notre condamna-
« tion? Car ils ont fait pénitence à la prédi-
« cation de Jonas, et vous, non-seulement
« vous n'avez pas brisé vos cœurs, vous n'avez
« pas même ouvert vos mains pour secourir
« Jésus-Christ dans sa pauvreté (1). »

Le zèle pour la cause de la Terre-Sainte dévorait l'âme d'Innocent III.

Comme toute croisade devait être précédée et suivie de prières, de pénitence, d'expiation pour les fautes commises, le pape proscrivit pendant cinq années le luxe des vêtements, de la table, et les divertissements publics. Bien que c'eût été dans un tournoi que la croisade eût été décidée, le souverain pontife défendit aussi les tournois. Il disait aux preux que ce n'était pas dans ces assemblées qu'ils devaient signaler leur valeur, mais en chassant les Sarrasins de la Terre-Sainte.

Des divisions venaient d'éclater parmi les princes musulmans. La famine désolait l'É-

(1) Voyez les Lettres d'Innocent III dans Baronius.

gypte. Innocent III, voulant ranimer la confiance des guerriers chrétiens, leur parlait de ces discordes, de ce fléau. « Dieu a frappé le « pays de Babylone (l'Égypte) de la verge de « sa puissance, disait le pape aux croisés. Le « Nil, ce fleuve du paradis qui féconde la terre « égyptienne, n'a point eu son cours ordi- « naire. Ce châtiment a livré les infidèles à « la mort, et prépare votre triomphe. Partez « donc ! Allez venger les outrages de la chré- « tienté ! »

Ce ne fut pas seulement l'Égypte qui éprouva, à cette époque, les horreurs de la famine. Dans les vieilles chroniques, l'année 1202 est connue sous la dénomination sinistre d'*annus famis*. Une grande disette se fit sentir en Italie, en Espagne, en France, en Angleterre, en Allemagne. Attribuant ce fléau à la guerre survenue entre Philippe-Auguste et Richard, un auteur (1) dit que les deux rois pillaient les terres, arrachaient les vignes, coupaient les

(1) Mézerai, *Hist. de France*.

arbres, moissonnaient les blés et les seigles verts, détruisaient en un jour les villes et les villages que le travail de plusieurs siècles avait bâtis. La famine fit de tels ravages, que beaucoup de gens riches furent réduits à mendier leur pain; et ne trouvant personne qui leur en donnât, il leur arrivait, comme aux plus pauvres, de manger des racines.

On conçoit qu'au milieu de calamités pareilles, les comtes et les barons pussent ne pas être en mesure d'affronter avec vingt ou trente mille hommes une navigation qui pouvait être longue et difficile. Mais le pape ne les pressait pas moins de prendre le chemin de Jérusalem. Il semblait leur dire qu'une fois arrivés dans la terre de promission, ils auraient tout en abondance.

Le souverain pontife n'était pas seul à se plaindre du retard apporté à la sainte entreprise. Des troubadours méridionaux, batailleurs et poëtes, reprochaient, dans leurs chansons, aux chefs de la croisade leur froideur

pour la guerre contre les mécréants. Voici comment un ménestrel provençal apostrophait le marquis de Montferrat, qui, après avoir pris la croix, restait dans son comté, comme un *rocher des Alpes*.

« Marquis, je veux que les moines de Cluny fassent de vous leur capitaine, et que vous soyez abbé de Cîteaux, puisque vous avez le cœur assez bas pour aimer mieux deux bœufs et une charrue à Montferrat, qu'ailleurs être empereur. On dit bien que jamais petit léopard se mit au terrier comme fait le renard.....

« Le royaume de Thessalonique (1) sans pierriers et sans mangonneaux, vous pourriez l'avoir, et maints châteaux que je ne nomme pas.

(1) Le nom de Thessalonique a lieu d'étonner ici. Le poëte, pas plus que personne au monde, ne pouvait se douter, avant le départ de la croisade, que Boniface de Montferrat serait un jour roi de Thessalonique ou Salonique, et que l'expédition serait dirigée non contre les musulmans, mais contre Constantinople. Nous avons trouvé les chants que nous citons ici dans la riche collection de Raynouard.

« Par Dieu! marquis, Roland et son frère, et Guy Marquis, et Renaud son confrère, Flamands, François, Bourguignons et Lombards, tous vous diroient que vous semblez bâtard.

« Vos ancêtres, je l'entends raconter, furent tous preux; mais il ne vous en souvient guère; si vous avez engin pour le devenir, vous perdrez de votre puissance le tiers et le quart. »

Du fond de la Palestine un autre ménestrel provençal, messire Peyrols, longtemps poëte favori du dauphin d'Auvergne, exilé par ce prince pour des vers adressés à la duchesse de Mercœur, pensait à la France, ce pays de la *gaye science,* et disait :

« Puisque j'ai vu le Jourdain et le Saint-Sépulcre, à vous, vrai Dieu, Seigneur des seigneurs, je rends grâces de ce qu'il vous a plu me montrer les lieux saints où vous naquîtes véritablement; de sorte que si j'étois en Provence, de longtemps on ne m'appelleroit *Jean le Sarrasin.*

« Maintenant, Dieu nous donne bonne route et bon vent, bon navire et bon pilote; car je veux revenir en personne à Marseille. Que si j'étois de l'autre côté de la mer, de grand cœur à Dieu je recommanderois Saint-Jean-d'Acre, et Tyr, et Tripoli, et l'Hôpital et le Temple (deux ordres de chevalerie), et le roi Jean (Jean de Brienne, roi de Jérusalem), lorsqu'une fois je mouillerois dans les eaux du Rhône.

« Biau sire Dieu, si vous écoutiez mon conseil, vous prendriez bien garde à ceux que vous faites empereurs ou rois, à qui vous donnez châteaux ou forteresses; car, dès qu'ils sont puissants, ils vous comptent pour rien. Je vis, l'an dernier, maints serments dont on n'a tenu nul souci. Ah! c'est grand dommage que notre sainte loi soit ainsi sous les pieds! »

Ces vers prouvent combien la cause de la Terre-Sainte était populaire en France. Ils se chantaient librement dans les villes et les vil-

lages, dans les manoirs. Un pèlerin qui, à cette époque, partait pour la Palestine, ou qui revenait de ce lointain pays, était l'objet de tous les soins, de tous les égards. Puis les ménestrels célébraient dans leurs chants les hauts faits des preux au pays d'outre-mer.

Temps d'héroïsme et de forte croyance, que vous êtes loin de nous! Puisse au moins votre souvenir réchauffer en nous la foi des vieux chrétiens, et nous faire penser quelquefois à cette ville de Jérusalem encore captive, hélas! chez les infidèles !

CHAPITRE IV

On veut faire payer aux Juifs les frais de la guerre contre les musulmans. — Conduite du pape à cet égard. — De l'usure au moyen âge. — Départ des croisés pour Venise. — Leur embarras pour payer à la république la somme qu'ils lui doivent. — Leurs généreux sacrifices à ce sujet. — Le doge Dandolo leur propose d'assiéger la ville de Zara. — Réunion populaire dans l'église Saint-Marc. — Discours au doge. — Il se croise. — Joie des pèlerins.

(1202)

Une question qui peut nous aider à comprendre quelques-unes des idées du temps dont nous parlons, fut débattue dans les conseils des croisés : c'était la question de savoir si les Juifs ne devaient pas être obligés de payer eux-mêmes les frais de la guerre contre les musulmans.

On ne sait pas quelle aurait pu être la conséquence d'une prétention pareille, si Innocent III ne fût pas intervenu dans ces débats avec toute son autorité. Il repoussa la demande des croisés comme injuste et inique, plaça, chose curieuse! les Juifs sous la protection du saint-siége, et menaça de l'excommunication ceux qui porteraient atteinte à leur vie, à leurs fortunes, à leur liberté. Il se contenta de décharger pour quelques années les croisés des intérêts des sommes que les Israélites leur avaient prêtées. A cette époque, comme dans tous les temps, les descendants de Jacob se livraient au commerce de l'argent, et ce commerce n'avait pas toujours pour mobile la délicatesse et la justice (1).

(1) Remarquons qu'au moyen âge le mot *intérêt* était synonyme du mot *usure*. Saint Louis considérait comme usure non le taux trop élevé des sommes prêtées, mais toute espèce d'intérêt. Dans son amour passionné pour les pauvres, Louis IX voulait que les riches leur prêtassent l'argent dont ils avaient besoin sans aucune espèce d'intérêt (*). Il généralisait même ce système, qui, appliqué de nos jours, serait le renversement de l'ordre social.

(*) Voyez les Ordonnances du Louvre, tome I.

Grâce à la généreuse intervention d'Innocent III, les Juifs furent laissés en paix, et les croisés ne songèrent plus qu'à faire eux-mêmes les frais de la guerre sainte. Ils partirent enfin pour Venise, au mois de mai 1202. « Et sachiez que maintes larmes furent plorées au partement de leur pays, et au prendre congé de leurs parents et amis (1). »

Les croisés se rendirent à Venise par la Bourgogne, le mont Cenis et la Lombardie. Le marquis de Montferrat, contre lequel s'était exercée la verve satirique d'un ménestrel, vint joindre les Français avec ses Lombards, ses Piémontais et ses Savoyards. Quelques centaines de croisés des bords du Rhin, conduits par l'évêque d'Halberstadt et par le prédicateur Martin Litz, qui leur avait fait prendre les armes et la croix, arrivèrent aussi dans la ville des doges presque en même temps que les autres pèlerins. *Oncques plus belle gent ne fut venue, ni mieux à point et disposée à faire quelque*

(1) Villehardouin.

chose de bon pour l'honneur de Dieu et le service de la chrétienté (1).

Tous les croisés, cependant, ne furent point exacts au rendez-vous sur les bords de l'Adriatique. Une flotte flamande, dont les principaux chefs étaient Jean de Nesle, châtelain de Bruges, Thierri, fils de Philippe, comte de Flandre, Nicolas de Mailly, prit directement la route de la Palestine au lieu de venir à Venise. Gilles, évêque d'Autun et comte de la Forest, Pierre Brémons, Bernard de Morveil, Hugues de Chaumont, Henri d'Avaines, Jean de Villiers, Gauthier de Saint-Denis, tous riches et puissants seigneurs qui avaient juré sur l'Évangile de se réunir à l'armée de Venise, *esquivèrent aussi*, dit Villehardouin, *le passage vers cette ville :* ils se rendirent en Syrie après s'être embarqués soit à Gênes, soit à Marseille.

« C'estoit moult déloyalement se conduire. Et ce fut grand dommage de voir ceux qui

(1) Villehardouin.

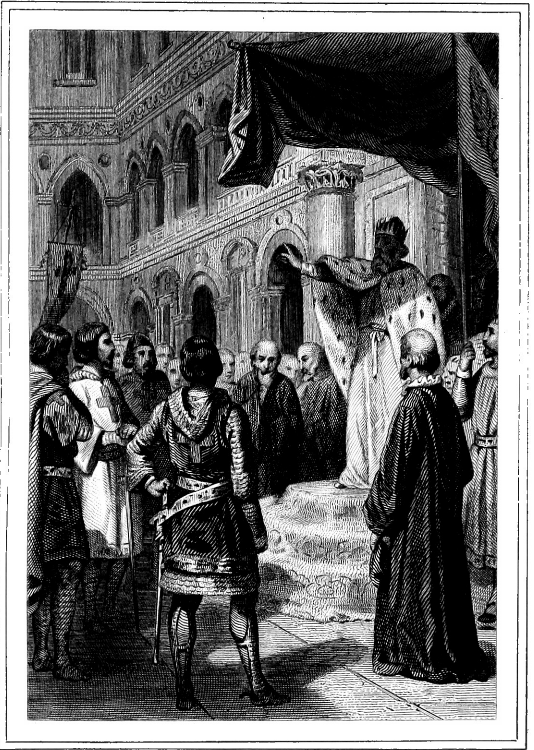
avoient pris la croix aller chercher d'autres ports que Venise. Quant aux Vénitiens, ils accomplirent leurs conventions, même au delà de ce qu'ils estoient obligés. Rien ne manquoit à leurs vaisseaux. Les Vénitiens sommèrent les comtes et les barons de s'acquitter de leurs promesses (1), » c'est-à-dire de payer à la république la somme, énorme pour cette époque, de quatre-vingt-cinq mille marcs d'argent, environ quatre millions deux cent cinquante mille francs, pour le transport des troupes en Orient et leur nourriture pendant neuf mois.

L'absence d'un grand nombre de riches croisés au rendez-vous de Venise mit les comtes et les barons hors d'état de payer à la république la somme qui lui était due. Baudouin de Flandre, Henri de Hainault et Eustache ses frères, Louis de Blois, Hugues de Saint-Paul, Villehardouin, Montferrat et d'autres seigneurs donnèrent tout ce qu'ils possédaient en or, en argent, en diamants,

(1) Villehardouin.

pour satisfaire aux engagements contractés en leurs noms un an auparavant; ils ne conservèrent que leurs armes. Mais une somme considérable restait encore à payer. Les preuves éclatantes que les chefs de la croisade venaient de donner de leur probité remplirent d'admiration les Vénitiens. Convoqués dans la grande cour du palais ducal, Henri Dandolo leur parla en ces termes :

« Ces gens-ci (les croisés français) ne « peuvent nous satisfaire entièrement. Il ne « nous seroit pas honorable d'exiger d'eux « maintenant ce qui nous est encore dû. Ils « nous ont donné tout ce qu'ils avoient! « Requérons-les plutôt d'une chose : le roi « de Hongrie nous a ôté, vous le savez, la « belle ville de Zara. Quelques forces que « nous ayons, nous ne pourrons jamais la « reprendre sans leur assistance. S'ils veulent « nous aider à reconquérir Zara, nous pour« rions, si tel étoit votre avis, leur donner « du temps pour nous payer les cinquante



K. Girardet del. F. Delannoy sc.

Dandolo adressa la parole aux croisés, convoqués
dans la grande cour du palais ducal.

« mille marcs d'argent qu'ils nous doivent « encore (1). »

En vrais marchands qu'ils étaient, les Vénitiens voulaient tirer parti des preux qu'ils avaient en ce moment sous leurs mains : ils exploitaient leur probité et leur vaillance. Le peuple accepta avec empressement la proposition du doge. Pour réussir plus sûrement à entraîner les croisés au siége de Zara, Dandolo prit une résolution qui pouvait le plus séduire les Français. Un dimanche, dans l'église Saint-Marc, en présence du peuple vénitien et des croisés, Henri Dandolo monta en chaire et dit à ses compatriotes, au milieu du plus profond silence : « Seigneurs, vous pou- « vez dire que vous vous êtes associés aux « plus vaillants hommes du monde, et cela « pour la plus haute affaire que jamais on ait « entreprise. Je suis vieil, comme vous voyez, « foible et débile, et mal disposé de mon « corps, et aurois besoin de repos. Mais je

(1) Villehardouin.

« reconnois que personne mieux que moi, « qui suis votre seigneur duc, ne pourroit « vous mener au voyage d'outre-mer. Si donc « vous voulez me permettre de prendre la « croix pour vous commander, et que mon « fils demeure à Venise, en ma place, j'irois « volontiers vivre et mourir avec vous et les « pèlerins françois (1) ! »

A ces mots, prononcés par le noble vieillard d'une voix forte et émue, le peuple, saisi d'enthousiasme et de respect pour Dandolo, fit retentir les voûtes de la basilique de ces cris mille fois répétés : *Vive Dieu! Saint-Sépulcre! Nous vous conjurons, noble duc, de partir avec nous et à notre tête pour la Terre-Sainte!* Dandolo descendit de la chaire; conduit par un patricien de Venise au pied du maître-autel, il s'y agenouilla, fit serment de combattre les infidèles, et le prêtre métropolitain lui attacha la croix rouge à son bonnet ducal, afin qu'elle fût plus apparente,

(1) Villehardouin.

dit Villehardouin, et que tout le monde pût la voir de loin.

La grande détermination de Dandolo remplit de joie et d'espérance le cœur des croisés. Dans l'entraînement de leur bonheur, ils promirent d'assiéger Zara de concert avec les Vénitiens. Cette croisade, qui avait eu jusque alors tant de peine à s'organiser, s'annonçait maintenant sous les plus heureux auspices. La délivrance du saint tombeau, la conquête de la terre de la rédemption paraissaient assurées aux champions de la croix, dont l'enthousiasme religieux éclatait en actions de grâces, en désir ardent de *détruire le mahométisme*, comme le voulait Innocent III.

Mais, au moment où les croisés font leurs préparatifs de départ pour la Palestine « voicy arriver, dit Villehardouin, une grande merveille et une aventure inespérée, et la plus étrange dont on ait ouy parler. »

CHAPITRE V

Députés du prince Alexis l'Ange aux pèlerins français. — Dissensions parmi les Français au sujet du siége de Zara. — Le pape s'oppose à cette guerre. — Les Vénitiens bravent les foudres du saint-siége. — Prise de Zara. — Excommunication. — Soumission des Français au pape. — Curieuse lettre d'Innocent III aux croisés. — Ils se disposent à partir pour la Palestine.

(1202 — 1203)

En 1195, Isaac l'Ange Comnène était empereur de Constantinople. Son frère, Alexis l'Ange, le détrôna, l'enferma dans une prison et lui fit crever les yeux, supplice ordinaire des Grecs du Bas-Empire. Isaac avait un fils, appelé Alexis comme son oncle. Jeté dans le cachot de son père par l'usurpateur, ce jeune

prince, aidé de serviteurs dévoués, parvint à briser ses fers. Il vint se réfugier à la cour de Philippe de Souabe, empereur d'Allemagne, époux d'Irène, fille du malheureux Isaac l'Ange. Alexis, frère d'Irène, avait quinze ans lorsqu'il traversa les mers pour venir en Europe, dans l'espoir que les princes et les rois prendraient un jour sa défense, et déclareraient la guerre à l'usurpateur du sceptre impérial.

Informé du départ de son neveu pour l'Occident, et aussi de ses intentions, Alexis l'Ange avait écrit au pape une lettre hypocrite dans laquelle il lui expliquait à sa manière son avénement au pouvoir suprême. Dans la réponse qu'Innocent III lui adressa, il promit d'empêcher toute espèce d'entreprise contre Constantinople. Aussi ce fut en vain que le jeune Alexis alla se jeter aux pieds du souverain pontife pour implorer son appui. Le pape ne voulait et ne poursuivait alors qu'une seule chose : la croisade contre les infidèles.

Un autre motif pourrait aussi expliquer l'indifférence d'Innocent III pour la cause du jeune Alexis : c'était l'étroite parenté de ce prince avec Philippe de Souabe, regardé à cette époque comme l'ennemi de la cour de Rome.

Innocent III n'avait reconnu pour empereur d'Allemagne qu'Othon, compétiteur de Philippe; celui-ci avait été frappé d'excommunication pour des raisons qu'il serait inutile de rapporter ici.

Le jeune Alexis avait en vain sollicité tous les monarques de l'Occident, lorsque son beau-frère lui conseilla de s'adresser aux croisés réunis à Venise. Des députés grecs auxquels Philippe de Souabe joignit quelques personnages de sa cour, vinrent donc demander aux comtes et aux barons de punir l'usurpateur du trône de Constantinople, et de le rétablir, lui et son père, dans leurs droits.

Le spectacle d'un enfant roi errant sur la terre étrangère, et demandant au nom de Dieu, de l'honneur, de venger l'innocence et le

malheur, était de nature à émouvoir des chevaliers pour lesquels Dieu et l'honneur étaient tout.

Ils promirent aux envoyés d'Alexis et de Philippe de Souabe de briser les fers d'Isaac l'Ange, de châtier son coupable frère, et de replacer ensuite les princes légitimes sur le trône de Constantinople, à la condition que ces princes leur fourniraient, après leur rétablissement au pouvoir souverain, de l'or et des armes pour les aider à reconquérir la Terre-Sainte. Les députés rapportèrent ces propositions à ceux qui les avaient envoyés.

Cependant, après la déclaration de Dandolo, dans l'église Saint-Marc, les croisés acceptèrent avec joie la proposition d'aider les Vénitiens à reprendre la ville de Zara. Ils virent là une noble manière d'acquitter leur dette envers la république, puisque, n'ayant plus ni or ni argent, il ne leur restait que leur sang à verser.

La réflexion ne leur vint qu'après. L'ou-

verture si imprévue de Dandolo donna bientôt lieu à de vives discussions parmi les comtes et les barons. Ceux qui repoussaient la proposition du doge d'assiéger Zara disaient hautement que les croisés avaient pris les armes pour combattre non des chrétiens, mais bien les musulmans; que le but de la croisade ne pouvait être ainsi détourné, car Dieu ne bénirait pas une guerre sacrilége.

Deux partis se formèrent au sein de l'armée. L'un de ces partis, qui comptait les prêtres, les évêques, et qui avait pour organe et pour chef le terrible Simon de Montfort, le bras droit du pape, l'implacable ennemi des Albigeois, anathématisait l'expédition contre Zara et ne voulait entendre parler que de la guerre contre les mécréants. L'autre parti, qui se composait des principaux chefs de la croisade, tels que Montferrat, Baudouin de Flandre, Conon de Béthune, le comte de Saint-Paul, Matthieu de Montmorency, soutenait que le siége de Zara était devenu une question d'hon-

neur pour les croisés, que leur parole avait été solennellement engagée à ce sujet, et qu'ils ne pouvaient y manquer sans se rendre parjures aux yeux du monde entier. L'habile Dandolo, qui n'ignorait pas ce désaccord parmi les Français, ne cessait de leur répéter : « Mes « biaux seigneurs, vous nous avez promis « de conquérir Zara avec nous; nous vous « demandons de le faire (1). »

Informé à temps par Simon de Montfort du projet des croisés d'assiéger Zara, Innocent III s'éleva avec indignation contre cette guerre, qu'il appelait impie, abominable. Il envoya promptement à Venise son légat, Pierre de Capoue, pour détourner les pèlerins d'une pareille entreprise.

Bien qu'André, roi de Hongrie, alors maître de Zara, eût depuis longtemps pris la croix, et qu'il n'eût encore rien fait pour remplir son serment, il ne s'était pas moins placé sous la protection du saint-siége en jurant d'aller

(1) Villehardouin.

combattre les Sarrasins. Attaquer une ville qui lui appartenait, c'était, selon le pape, se déclarer contre l'Église elle-même. On faisait énergiquement sentir aux Vénitiens que toute la faute de cette guerre retomberait sur eux, car la pieuse résolution des chevaliers français de partir pour la Palestine n'était entravée que par la *perfidie de ces maîtres de l'Adriatique*. C'est ainsi que s'exprime la chronique du moine Gunther.

Bravant les reproches et les menaces du saint-siége, qu'il croyait injustes, le vieux Dandolo, dont l'habile politique avait été, en se croisant lui-même, d'entraîner les chevaliers français au siége de Zara, répondit à Pierre de Capoue que les priviléges des croisés ne pouvaient dérober des coupables à la sévérité des lois divines et humaines; que le roi de Hongrie possédait injustement Zara; que les croisades n'étaient point faites pour favoriser l'ambition des rois et la rébellion des peuples; que le pape n'avait pas le pouvoir

d'enchaîner l'autorité des souverains et de détourner les croisés d'une entreprise légitime, d'une guerre faite à des sujets révoltés, à des pirates dont les brigandages troublaient la liberté des mers, et ne faisaient que nuire à la croisade en arrêtant les pèlerins qui se rendaient en Terre-Sainte, car telles étaient les accusations que méritaient les habitants de Zara (1).

Accoutumés à respecter les décisions du saint-siége et son chef vénéré, les croisés français furent douloureusement étonnés en entendant la réponse de Dandolo à l'envoyé d'Innocent III; mais ils avaient fait serment d'assiéger Zara avec les Vénitiens, et ne voulaient pas se rendre coupables de parjure.

Dans la première quinzaine de novembre 1202, ils débarquèrent à Zara avec les républicains, et les habitants de cette ville leur en ouvrirent les portes sans leur avoir opposé une sérieuse résistance. Mais Zara fut livrée au

(1) Michaud, *Hist. des Croisades*, tome III.

pillage, et le butin partagé entre les Vénitiens et les Français. Innocent III lança les foudres de l'excommunication contre les vainqueurs de Zara, quels qu'ils fussent. Selon leur coutume, les Vénitiens ne tinrent aucun compte des censures pontificales. Les Français en furent épouvantés; par un acte solennel, rédigé à Zara, ils demandèrent pardon de leur faute au souverain pontife, en lui promettant de la réparer à l'avenir par une conduite digne de soldats de Jésus-Christ.

Une députation, composée d'un évêque et de quatre chevaliers, alla porter à Innocent III le repentir des guerriers francs. Admis aux pieds du pape, les députés lui dirent : « Père « saint, les barons et les comtes de la sainte « ligue nous envoient vers vous, pour vous « supplier humblement de leur accorder votre « pardon pour la prise de Zara. Ils ont con- « couru à cette guerre par contrainte et par « nécessité. Ils vous promettent aujourd'hui « de recevoir vos commandements et de vous

« obéir en toutes choses, comme à leur bon « pasteur et leur père (1). »

Touché d'un si noble repentir, le pape donna son absolution aux croisés *comme à ses bons enfants.* Dans une lettre qu'il leur adressa, il les exhortait à partir pour Jérusalem, *sans regarder à droite et à gauche, comme la femme de Loth.* Il leur promettait de les protéger dans leur expédition, et de veiller à leurs besoins dans les périls de la guerre sainte : « Afin que les vivres ne vous « manquent pas, leur disait-il, nous écrirons « à l'empereur de Constantinople qu'il vous « en fournisse, comme il nous l'a promis. « Si on vous refuse ce qu'on ne refuse à « personne, il ne seroit pas injuste qu'à « l'exemple des plus saints personnages, vous « prissiez des vivres où vous en trouverez, « pourvu, toutefois, que ce soit avec la « crainte de Dieu, sans faire tort à personne, « et dans la résolution de restituer. On saura

(1) Villehardouin.

« que vous êtes dévoués au service de Jésus-
« Christ, à qui toute la terre appartient (1). »

La joie des Français éclata à la lecture de cette curieuse lettre, qui révèle si bien l'esprit de cette époque et la politique du saint-siége. Les croisés se préparaient avec une pleine confiance à leur pèlerinage d'outre-mer, car ils étaient maintenant assurés de l'appui paternel comme du pardon du père commun des fidèles. « Mais les choses allaient encore changer de face, et la fortune, qui se jouait des décisions du pape et de celles des pèlerins, ne tarda pas à donner une nouvelle direction aux événements de la croisade (2). »

(1) Lettres d'Innocent III, liv. VI, ép. 102.

(2) Michaud, *Hist. des Croisades*, tome III.

CHAPITRE VI

Nouvelle députation du jeune Alexis l'Ange aux croisés. — Violentes divisions entre les croisés à ce sujet. — Les barons promettent de replacer Alexis et son père Isaac sur le trône.

(1203)

Désespérant de rien obtenir des rois de l'Occident, Alexis l'Ange, qui vivait toujours à la cour de Philippe de Souabe, tourna de nouveau ses regards vers l'armée en ce moment campée sous les murs de Zara, et prête à s'embarquer pour la Palestine. Des députés qui étaient les siens et ceux de l'empereur d'Allemagne, arrivèrent à Zara au commencement de 1203. Le doge et les princes fran-

çais, couverts de leurs plus riches habits, assis sur des siéges enrichis d'or, rangés en demi-cercle, donnèrent audience aux envoyés grecs et germains dans le palais de Henri Dandolo.

Le vénérable vieillard, la tête couverte du bonnet ducal, et les épaules enveloppées d'un manteau de velours écarlate, était placé au milieu des comtes et des barons français. Le marquis de Montferrat, chef de la croisade, occupait la droite de Dandolo, et Baudouin comte de Flandre, la gauche. Tous les chevaliers étaient armés de pied en cap, comme au jour d'une bataille. Le signe du croisé apparaissait sur leurs baudriers. Des ecclésiastiques, parmi lesquels on remarquait Nivelon, évêque de Soissons, l'abbé Martin Litz, l'abbé de Vaux-Cernay, occupaient des siéges d'honneur au milieu des chevaliers.

Les députés grecs et allemands, portant le costume de leur nation respective, se tenaient debout devant l'auguste assemblée. Invités par

le doge à faire connaître l'objet de leur mission, les envoyés d'Alexis répondirent qu'ils venaient mettre ce jeune prince sous la haute protection des croisés vénitiens et français, et qu'une telle démarche ne pouvait qu'exciter leur compassion pour le malheur et le désir de venger l'innocence opprimée.

« Seigneurs, ajoutèrent les députés, puisque « vous avez pris les armes pour l'amour de « Dieu et pour maintenir le droit et la jus- « tice, ne devez-vous pas réintégrer dans « leurs biens ceux qui ont été déshérités à « tort et déloyalement? Nous ne sommes point « venus ici pour vous détourner de votre « sainte entreprise; c'est, au contraire, pour « vous offrir un moyen sûr et facile d'ac- « complir vos nobles desseins. »

Ils rappelèrent alors adroitement aux croisés combien de maux avaient soufferts les compagnons de Godefroi de Bouillon, de Conrad, de Louis VII, de la perfidie de ces Grecs qui avaient pris à tâche de rendre nuls les glo-

rieux efforts des premiers champions de croix dans leurs luttes contre les musulmans.

« Que n'avez-vous pas à craindre aujour d'hui, ajoutèrent-ils, de cet Alexis, plus cru et plus déloyal que ses prédécesseurs; de c Alexis, qui s'est élevé au trône par un parri cide, qui a trahi à la fois les lois de la reli gion et celles de la nature, et qui ne pe échapper à la punition de son crime qu'en s'a liant avec les Sarrasins ! »

Ils leur proposaient donc de porter leu armes triomphantes vers la capitale de l'em pire byzantin, qui gémissait sous la tyrann d'un usurpateur, disaient-ils, et d'assurer jamais la conquête de Jérusalem par celle (Constantinople; s'ils renversaient la puissan de l'infâme Alexis, pour faire régner le sou verain légitime, le fils d'Isaac l'Ange Comnèı promettrait, sur la foi des serments les plı inviolables, d'entretenir pendant un an flotte des croisés et leur armée, et de le payer deux cent mille marcs d'argent (ne

millions de francs) pour les frais de la guerre. Il s'engageait, de plus, à les accompagner en personne dans la conquête de la Syrie ou de l'Égypte. Si les croisés le jugeaient à propos, Alexis fournirait dix mille hommes à sa solde, et pendant toute sa vie il entretiendrait cinq cents chevaliers en Terre-Sainte.

Enfin, ce qui devait déterminer des guerriers et des héros chrétiens, Alexis était prêt à jurer sur les saints Évangiles de faire cesser le schisme qui souillait encore l'empire d'Orient, et de soumettre l'Église grecque à l'Église de Rome.

Alexis promettait bien plus qu'il ne pouvait tenir.

Les députés terminèrent ainsi leur longue harangue, rapportée en entier dans la chronique de Villehardouin :

« Tant d'avantages à l'entreprise qu'on vous
« propose nous portent à croire que vous ne
« résisterez point à nos prières. Nous voyons
« dans l'Écriture que Dieu s'est servi quel-

« quefois des hommes les plus simples et les « plus obscurs pour annoncer sa volonté à « son peuple chéri. Aujourd'hui c'est un « prince qu'il a choisi pour l'instrument de « ses desseins; c'est Alexis que la Providence « a chargé de vous conduire dans la voie du « Seigneur, et de vous montrer le chemin « que vous devez suivre pour assurer la vic- « toire aux armées de Jésus-Christ. »

La finesse traditionnelle de l'esprit grec apparaît dans toutes les parties de ce discours; il était impossible d'aborder les comtes et les barons avec plus d'habileté, avec des idées et des formes plus séduisantes. Venger l'innocence opprimée; rétablir dans leurs droits des princes malheureux; retirer de cette chevaleresque entreprise d'immenses avantages d'argent, d'or, d'armes, de guerriers, au moyen desquels on pouvait conquérir plus sûrement, plus facilement la Terre-Sainte; placer enfin sous l'obéissance du pape cette Église grecque depuis si longtemps séparée

de l'Église catholique; c'étaient là, aux yeux d'une foule de croisés, des motifs puissants pour les déterminer à porter leurs armes victorieuses sur les bords du Bosphore. Aussi le discours des envoyés d'Alexis produisit-il une profonde et très-vive impression dans l'esprit des principaux seigneurs de la croisade.

Mais que de discussions violentes suivirent cette harangue! Déjà, pendant que les députés parlaient aux comtes et aux barons, on avait vu l'un d'eux, Simon de Montfort, s'agiter sur son siége, témoigner par des marques d'impatience combien il repoussait les propositions qu'on venait faire aux soldats de Jésus-Christ.

Sa colère éclata dans toute son impétuosité lorsque les députés furent sortis de la salle d'audience, et qu'il vit la majorité de l'assemblée accepter avec joie les demandes et les offres d'Alexis.

Il cria à la trahison, au parjure; il accusa

hautement les chevaliers de félonie, en les voyant décidés à tourner contre Byzance, contre des chrétiens, les armes qu'ils avaient juré de n'employer que contre les infidèles.

Les violences qui s'étaient montrées au sujet du siége de Zara se renouvelèrent avec plus d'exaltation quand il s'agit d'attaquer Constantinople. « Comment osez-vous, dit « Simon de Montfort aux partisans du prince « de Constantinople, comment osez-vous « mettre en balance les intérêts d'Alexis et « ceux de Dieu ! Comment pouvez-vous « ajouter foi aux promesses d'Alexis, qui, « n'ayant ni armée ni trésors, vient ainsi « implorer votre assistance ? »

Simon avait entraîné dans son parti plusieurs chevaliers, tels que le comte de Neauffles, Robert de Malvoisin, Dreux de Cressonessart et presque tous les ecclésiastiques de la croisade. « Il ne faut pas s'étonner, dit Villehardouin, si les laïques étoient ainsi en émoi, lorsque les moines, qui tou-

jours devroient être gens de paix, donnoient eux-mêmes l'exemple de la discorde. »

L'abbé de Vaux-Cernay, ami du bouillant comte de Montfort, disait aux croisés : « Si le « malheur vous touche, si vous êtes impa- « tients de défendre la cause de la justice et « de l'humanité, écoutez donc les gémisse- « ments de vos frères de Palestine, qui sont « menacés par les Sarrasins, et qui n'ont « plus d'espérance que dans votre courage! « Que nous importent les Grecs et leur que- « relle? Vous avez fait le serment de com- « battre les musulmans, et vous ne pouvez y « manquer que sous peine de forfaiture ! »

Rien ne put ébranler la résolution prise par les principaux chefs de la croisade, d'accepter les offres d'Alexis. Ils signèrent avec les envoyés grecs les conventions proposées, et l'on décida que l'armée partirait pour Constantinople dans les premiers jours du printemps de l'année 1203.

Ne voulant pas violer le serment qu'ils

avaient fait de ne combattre que les infidèles, le comte de Montfort et ceux de son parti allèrent prendre du service chez le roi de Hongrie, qui avait promis de porter ses armes en Palestine. Cinq cents croisés, embarqués dans des navires marchands pour retourner en France, périrent tous en mer. D'autres pèlerins, ayant pris le chemin de l'Esclavonie, furent dévalisés et mis à mort par les paysans de cette contrée encore barbare.

L'armée diminuait chaque jour. Les désertions furent si nombreuses depuis le siége de Zara jusqu'à la signature du traité avec les députés grecs, que l'armée française, d'abord composée de quarante mille hommes, en comptait à peine vingt-un mille au moment de son départ pour Constantinople.

« L'objet des croisés, a dit un auteur (1), était toujours la délivrance de la Terre-Sainte; mais comme en effet ils ne cherchaient que

(1) Le P. Hénaut.

des aventures, la première occasion qui se présenta sur leur route leur fit oublier la Palestine. Il est vrai que cette occasion produisit une révolution bien singulière, puisque les croisés fondèrent, chemin faisant, un nouvel empire, l'empire Latin. »

CHAPITRE VII

Les Vénitiens accusés de s'être laissé corrompre par l'or des musulmans pour les engager à détourner la croisade de son véritable but. — Plaintes du pape au sujet de l'expédition contre Constantinople. — Remarques à cet égard. — Arrivée du prince Alexis au camp des croisés à Zara. — La flotte met à la voile et mouille à Corfou. — Nouvelles discussions entre les chefs de la croisade sur l'expédition contre Constantinople. — Départ de la flotte. — Elle jette l'ancre en face de Constantinople.

(1203)

Un fait singulier est rapporté par de vieux chroniqueurs (1); c'est qu'en 1202, Malek-Adel aurait rassemblé au Caire les chefs du clergé chrétien pour leur annoncer qu'une

(1) Le continuateur de Guillaume de Tyr, Bernard le Trésorier et Saint-Victor.

expédition contre les musulmans se préparait en Europe, et qu'ils devaient se procurer des chevaux et des vivres. Les évêques ayant répondu au soudan que leur ministère sacré ne leur permettait pas de manier l'épée, le frère de Saladin leur enjoignit de lui donner de l'argent et des armes pour combattre à leur place. Malek-Adel ordonna la vente des biens du clergé, et l'argent qui provint de cette vente fut envoyé à Venise pour corrompre les chefs de cette république, et les engager à détourner les croisés d'une guerre contre l'Égypte et la Syrie. Malek-Adel promettait en même temps aux Vénitiens toutes sortes de priviléges dans les ports de son empire.

Une aussi grave accusation était-elle fondée? L'étude approfondie de l'histoire que nous retraçons ne nous permet pas de le croire. Mais il est assez remarquable que de pareils reproches aient pu s'accréditer dans l'esprit des contemporains. L'avidité naturelle des marchands de l'Adriatique jetait les

imaginations dans les plus étranges suppositions.

Il ne résulte pas moins de l'ensemble des faits que Venise accepta la première les propositions d'Alexis, et que cette république entrevit dans cette guerre tout autre chose que la cause d'un prince fugitif à défendre, à faire triompher. L'historien grec Nicétas accuse formellement Henri Dandolo et les Vénitiens d'avoir provoqué l'expédition contre Byzance dans les intérêts purement commerciaux de la république, et en haine de l'empire.

Les Vénitiens s'étaient plaints en effet de l'empereur de Constantinople, qui avait favorisé, au détriment de la patrie de Dandolo, les comptoirs des Pisans et des Génois établis dans la Grèce et à Byzance. Les Vénitiens voulaient voir leurs navires traverser en triomphe les détroits des Dardanelles et du Bosphore.

Le marquis de Montferrat, dont la parole

était d'un grand poids dans le conseil des barons, en sa qualité de commandant supérieur de l'armée, contribua beaucoup aussi, et peut-être dans un pur intérêt de famille, à entraîner les croisés sur les bords du Bosphore. Une double alliance et la dignité de césar avait lié les deux frères de Boniface (Reinier et Conrad) à la maison impériale des Comnènes. Reinier de Montferrat avait épousé Marie, fille de Manuel Comnène, qui régna à Constantinople de 1143 à 1180; et Conrad de Montferrat, qui avait défendu la ville de Tyr assiégée par Saladin, était marié à Théodora-Angela, sœur d'Isaac l'Ange, retenu prisonnier à Byzance.

Tous ces détails peuvent jeter quelque lumière sur la détermination des croisés de renverser de son trône l'usurpateur Alexis.

Pendant que les chefs des croisés négociaient avec les ambassadeurs grecs et allemands pour attaquer Constantinople, et qu'ils se préparaient à marcher vers cette capitale,

Innocent III, toujours plein de zèle pour la croisade qu'il avait prêchée le premier, envoyait en Palestine ses deux légats, les cardinaux Pierre de Capoue et Siffred, afin de relever le courage des chrétiens d'Orient et leur annoncer le prochain départ des croisés.

Quel ne fut donc pas l'étonnement du pape lorsqu'il apprit que cette armée destinée à un but sacré allait partir pour une autre terre que celle où gémissaient tant de fidèles !

La colère fit bientôt place à l'étonnement : « Que personne de vous, » disait-il aux croisés dans une des nombreuses lettres qu'il leur adressa à cette époque, « que personne « de vous ne se flatte qu'il soit permis d'en« vahir ou de dépouiller la terre des Grecs, « sous prétexte qu'elle n'est pas assez sou« mise, et que l'empereur de Constantinople « a usurpé le trône de son frère; quelque « crime qu'il ait commis, ce n'est pas à vous « d'en juger. Chrétiens! vous avez pris les « armes et le signe de la rédemption pour

« venger non l'injure des princes, mais celle « de Dieu ! »

Ces paroles d'Innocent III démentent formellement l'assertion de Nicétas, quand il dit, au chapitre XII de son Histoire, qu'Alexis arriva au milieu des Vénitiens avec des lettres du pape par lesquelles il témoignait à ces *corsaires* (c'est l'expression de l'auteur grec) son désir de rétablir ce jeune prince sur le trône de ses ancêtres.

Il est à remarquer, toutefois, que dans la lettre où il menaçait les croisés de la malédiction du Ciel au sujet de leur expédition contre Byzance, Innocent III ne lançait pas contre eux, comme il l'avait fait déjà à l'occasion du siége de Zara, les foudres du saint-siége. Seulement le pape commençait et terminait cette lettre sans donner aux croisés sa bénédiction ordinaire.

Innocent III conservait-il au fond de son cœur l'espoir qu'une fois Isaac l'Ange et son fils replacés sur leur trône, les guerriers

d'Occident poursuivraient leur expédition jusqu'à Jérusalem, et que le service que les catholiques allaient rendre aux empereurs dépouillés de leur couronne amènerait enfin la réunion tant désirée de l'Église grecque à l'Église romaine? Nous croyons que ces suppositions n'ont rien d'invraisemblable : elles pourraient expliquer cette sorte d'adoucissement apporté dans la lettre dont nous venons de parler. « Les chevaliers et les barons, a dit l'historien des croisades (1), s'affligeaient en secret de n'avoir point obtenu l'approbation du pape; mais ils étaient persuadés qu'à force de victoires ils justifieraient leur conduite aux yeux du saint-siége, et que le père des fidèles reconnaîtrait dans leurs conquêtes l'expression des volontés du Ciel. »

Un peu plus tard, d'ailleurs, Innocent III montra une grande sollicitude pour l'empire latin fondé à Constantinople par les héros dont nous évoquons le souvenir.

(1) Michaud.

Au mois de mars de l'année 1203, le prince Alexis, accompagné de ses Grecs et de quelques grands seigneurs allemands, arriva au camp des croisés encore à Zara. Le marquis de Montferrat présenta le prince son parent aux principaux chefs de la croisade d'abord, et puis à l'armée. Sa présence au milieu des chevaliers excita la plus vive émotion. Sa jeunesse, ses malheurs, sa naissance illustre, tout en lui commandait ce respect qui s'attache aux royales infortunes.

Dans un discours très-simple, mais très-noble, très-bien fait, Alexis exposa aux comtes et aux barons la justice de sa cause, les longues souffrances de *son seigneur et père,* retenu dans les fers à Constantinople : « Et fut trouvée sa querelle si juste, dit un vieil auteur (1), que les croisés jurèrent derechef d'entreprendre à son profit la conquête de Constantinople. »

La flotte, composée de trois cents navires

(1) Oudegherst, *Annales de Flandre*, tome I.

de toute grandeur, parmi lesquels s'en trouvait un spécialement consacré à Alexis l'Ange, partit du port de Zara et vint jeter l'ancre à Corfou, célèbre par le naufrage d'Ulysse et les jardins d'Alcinoüs.

Corfou, la principale des îles Ioniennes, faisait alors partie de l'empire grec. Ses habitants s'empressèrent de reconnaître le fils d'Isaac l'Ange comme leur légitime souverain, et fournirent aux croisés tous les vivres dont ils avaient besoin et dont leur île abondait.

On croyait que tout était dit de la part de ceux qui s'opposaient à l'expédition contre Constantinople, ou qui ne marchaient qu'à regret vers les rives du Bosphore; on s'était trompé. De nouvelles plaintes éclatèrent à Corfou. Eudes le Champenois de Champlitte, Jacques d'Avesnes, Pierre d'Amiens, Auger de Saint-Chéron, Guy de Conflans, Richard de Dampierre, tous disposant de plusieurs centaines de guerriers à leur solde, décla-

rèrent qu'ils ne suivraient pas l'armée dans cette guerre *impie,* et qu'ils ne quitteraient Corfou que pour retourner dans leur pays ou pour aller en Terre-Sainte. Ils se retirèrent au penchant d'une grande vallée, près de la ville de Corfou, sorte de mont Aventin, du haut duquel ils protestèrent énergiquement contre l'entreprise commencée.

Alarmés d'une décision qui leur enlevait la meilleure partie de leurs troupes, et ne voulant pas ou ne pouvant pas employer la force contre les chevaliers opposants, le marquis de Montferrat, Baudouin de Flandre, Henri de Hainault son frère, le brave et loyal Louis de Blois, le comte de Saint-Paul, résolurent de se présenter en suppliants à leurs compagnons d'armes campés dans la grande vallée.

Les barons se prosternèrent à leurs pieds, pleurant à chaudes larmes, protestant de ne se relever que lorsqu'ils auraient obtenu d'eux de ne point les abandonner. Quand les autres virent cela, ils furent vivement tou-

chés, et leur cœur s'attendrit de façon qu'ils ne purent eux-mêmes retenir leurs larmes (1).

Comme les héros d'Homère, les héros chrétiens dont nous étudions les faits et gestes pleurent souvent; non point, certes, à l'aspect des dangers des batailles, mais quand leurs desseins paraissent être entravés par des obstacles qu'ils ne veulent pas briser à coups d'épée, ou bien dans les circonstances où des sentiments de compassion agitent fortement leur âme. Ils versent des larmes en quittant leurs manoirs, puis en pensant à la patrie absente, en voyant un prince fugitif et sans défense; ils ne contemplent jamais de sang-froid les infortunes dont on leur parle ou dont ils sont les témoins.

Il serait aisé de développer cet ordre d'idées; mais nous perdrions le fil de notre récit : nous devons nous borner à l'indication rapide de cette remarque. Nous nous efforçons de faire ressortir l'esprit du temps, le

(1) Villehardouin.

véritable caractère des chevaliers, en nous pénétrant de leurs actions, en citant, le plus souvent que nous le pouvons, après de longues et patientes recherches, de nombreux passages des auteurs contemporains et témoins oculaires des événements qu'ils retracent.

Cela dit, nous continuons.

On convint à Corfou que les chevaliers opposés à l'expédition contre Constantinople suivraient le corps d'armée jusqu'à cette ville, et qu'au mois d'octobre de 1203 on leur fournirait des vaisseaux pour se rendre en Palestine.

La flotte mit à la voile la veille de la Pentecôte, par un jour clair et serein; « Jamais, dit Villehardouin, on ne vit une armée navale si belle et un si grand nombre de vaisseaux. Il n'y avoit personne qui ne jugeast en la voyant qu'elle ne dust conquérir le monde. Tant que la vue pouvoit s'étendre, la mer estoit couverte de voiles, et cela, je vous l'assure, faisoit plaisir à voir. »

Parvenue au delà du cap Maléa, ou cap Saint-Ange, sur les côtes du Péloponèse, après avoir doublé le cap Matapan, l'ancien cap Ténare, si redoutable aux navigateurs de tous les temps, la flotte rencontra deux navires chargés de pèlerins venant de la Syrie. Ils avaient quitté leurs frères livrés aux persécutions des Sarrasins. En apercevant la flotte des croisés, ils en eurent une telle honte, qu'ils n'osaient pas se montrer. Le comte de Flandre leur envoya, dans un canot, quelques chevaliers pour les sommer de se faire reconnaître. A ce moment un soldat des deux navires descendit par une corde dans l'esquif de Baudouin, et dit à ses compagnons : « Je vous laisse tout ce que vous pouvez avoir du mien là-dedans, car je m'en vais aller avec ceux-ci, qui me semblent bien estre gens à conquérir des royaumes. — Bon gré on lui sut d'avoir fait cela, et de bien bon œil on le reçut dans l'armée (1). »

(1) Villehardouin.

La flotte, continuant sa route, côtoya l'île de Mételin, l'ancienne Lesbos, patrie de Sapho; elle laissa à gauche celle de Ténédos, le mont Athos, entra dans le détroit des Dardanelles, salua les tombeaux d'Achille, de Patrocle, d'Ajax, et les rivages troyens; elle put voir les embouchures du Simoïs, du Scamandre, du Granique, qui rappellent de si grands et si poétiques souvenirs; pénétra ensuite dans la mer de Marmara, où sont répandues les îles des Princes, si pittoresques et si fertiles en fruits de toute espèce, et vint mouiller triomphalement, au mois de juin 1203, dans le port de Chalcédoine, aujourd'hui Scutari, en face de Constantinople.

Les croisés ne purent retenir leur enthousiasme à la vue de la capitale de l'empire grec, *ville de toute autre souveraine,* dit Villehardouin. Les remparts de Byzance étaient couverts de spectateurs étonnés de voir ces fiers et audacieux guerriers d'Occident, *hauts comme leurs piques,* selon les expressions

d'un historien grec (1), qui, appuyés sur leurs armes, et le regard fixé sur les Byzantins, les défiaient déjà au combat.

Mais interrompons un moment notre récit pour faire connaître, autant qu'il sera en nous, cette grande et belle cité de Byzance qui va devenir le théâtre des exploits des guerriers partis de France, de la Lombardie et des bords de l'Adriatique.

(1) Nicétas.

CHAPITRE VIII

BYZANCE

—

Byzance, fondée, six cent cinquante-six ans avant Jésus-Christ, par une colonie mégarienne ayant à sa tête *Byzas*, qui lui donna son nom, a toujours été depuis cette époque une grande ville; elle le sera toujours, soit qu'elle reste musulmane, soit, ce qui est plus probable, qu'elle redevienne chrétienne. Sa destinée est essentiellement liée à sa position géographique, unique dans le monde. A partir du jour où ses murs furent élevés par les Mégariens, jusqu'au temps présent, Byzance

a constamment excité l'ambition des conquérants.

Située à une des extrémités orientales de l'Europe; séparée de l'Asie par le Bosphore ou canal de Constantinople, lequel établit une grande et naturelle communication entre le Pont-Euxin (mer Noire) et la Méditerranée par le détroit des Dardanelles; touchant, de cette manière, à tous les points du globe; placée au milieu d'une nature splendide et féconde, et jouissant d'un délicieux climat; ayant un port (le plus beau de l'univers) s'avançant dans les terres à une distance de deux lieues, et pouvant contenir jusqu'à douze cents vaisseaux, Constantinople est véritablement la reine des cités; et, nous le répétons, tant qu'il y aura des hommes sous le soleil, elle sera un immense centre de population, et en même temps un grand foyer de révolutions, d'ambitions humaines.

En 330, Constantin le Grand, le premier empereur chrétien, rebâtit Byzance et lui

donna son nom glorieux : *Constantinopolis*, ou ville de Constantin. La ville nouvelle s'éleva sur ce magnifique promontoire de forme triangulaire dominé par sept collines inégales, qui se dressent orgueilleusement en présence de l'Asie, comme pour lui commander et l'asservir. Le côté méridional du promontoire byzantin est baigné par la Propontide; le côté septentrional, par le port que les anciens avaient nommé *Chrysokéras,* Corne d'Or ou Corne d'Abondance, à cause des navigateurs qui apportaient dans ses eaux les trésors de tous les pays.

La cité est entourée de murailles aujourd'hui en ruines, mais qui étaient formidables quand les croisés vinrent les attaquer. La partie des remparts contre lesquels se brisent les flots de la mer de Marmara, offre une lieue d'étendue; la longueur des fortifications depuis la pointe occidentale de la Propontide, pointe marquée par une construction turque fameuse sous le nom de *Château des Sept-*

Tours, jusqu'à l'angle qui domine l'extrémité septentrionale de la Corne d'Or où s'élevait le palais des Blaquernes dont il sera question bientôt, est de deux lieues, ce qui donne cinq lieues pour tout le circuit de Constantinople. Cette circonférence est restée la même depuis Constantin.

Le principal historien de la prise de Constantinople par les Latins, Villehardouin, n'a pas décrit cette ville, qui cependant avait vivement frappé son imagination. Mais nous trouvons dans un autre chroniqueur, Odon de Deuil, moine de Saint-Denis, qui avait accompagné Louis VII en Orient en qualité de chapelain de ce roi, une très-curieuse description de Constantinople. Nous n'hésitons pas à la reproduire en entier, car elle peint à la fois la physionomie de cette ville et le caractère de ses habitants. C'est en 1147, c'est-à-dire cinquante-six ans avant Villehardouin, qu'Odon de Deuil visita la capitale de l'empire grec : de sorte que sa description peut conve-

nir à l'expédition de Baudouin de Flandre et de ses compagnons.

« Constantinople, dit Odon de Deuil, la gloire des Grecs, riche par sa renommée, plus riche encore par ce qu'elle renferme, a la forme d'un triangle. A l'angle intérieur s'élèvent Sainte-Sophie et le palais de Constantin, dans lequel se trouve une chapelle honorée pour les reliques qu'elle conserve. La ville est entourée de deux côtés par la mer. En y arrivant (par l'Asie ou par la Propontide), on a à sa droite le bras de Saint-Georges (le Bosphore), et sur la gauche une espèce de canal (le port ou Corne d'Or) qui s'étend jusqu'à deux lieues.

« Là est le palais des Blaquernes, bâti sur un terrain bas. Cette demeure impériale frappe par sa somptuosité, son architecture et son élévation. Situé sur de triples limites, ce palais offre à ceux qui l'habitent le triple aspect de la mer, de la campagne et de la ville. Sa beauté extérieure est presque incomparable;

sa beauté intérieure surpasse tout ce que j'en pourrais dire; l'or y brille partout, et s'y mêle à mille couleurs. Tout y est pavé en marbre industrieusement arrangé (sans doute en mosaïque). Je ne sais ce qu'il y a de plus précieux ou de plus beau, de la perfection de l'art ou de la richesse des matières.

« On voit aussi sur ce point, à l'embouchure du Cydaris (petit fleuve qui se jette dans la Corne d'Or), d'autres palais superbes, dans lesquels l'empereur et les grands de l'empire passent la belle saison.

« Sur le troisième côté du triangle de Constantinople apparaît la campagne. Ce côté est fortifié par un double mur, garni de tours, lequel s'étend depuis la mer jusqu'au palais des Blaquernes. Au bas des murs est un espace vide où sont des jardins qui fournissent aux habitants toute sorte de légumes. Des canaux souterrains amènent du dehors des eaux douces dans la ville, car celle que Constantinople renferme est salée, fétide.

« Dans plusieurs endroits la cité est privée de courants d'air; les riches, couvrant les rues par leurs édifices, laissent aux pauvres et aux étrangers les ordures et les ténèbres. Là se commettent des vols, des meurtres et des crimes abominables, que l'obscurité favorise. *Comme on vit sans justice dans cette ville, qui a autant de maîtres qu'elle a de riches, et autant de voleurs qu'elle a de pauvres, le scélérat n'y connaît ni la crainte, ni la honte. Le crime n'y est puni par aucune loi, et n'y vient à la connaissance de personne. Constantinople excelle en tout; elle surpasse les autres cités en richesses, mais elle les surpasse aussi en vices. Elle est trompeuse, corrompue et sans foi. Cette ville a autant à craindre pour ses trésors, qu'elle est redoutable pour ses perfidies et son infidélité.*

« Sans tous ces vices, elle pourrait être préférée à tous les lieux de la terre par sa magnifique position, son climat tempéré, la fertilité de son sol et le passage facile qu'elle

offre à la propagation de l'Évangile. Le bras de Saint-Georges ressemble à une mer par l'abondance de ses poissons, et à un fleuve par la possibilité qu'on a de le traverser, sans danger, sept ou huit fois dans une même journée. »

Un autre chroniqueur français, Foucher de Chartres, s'écrie, en parlant de Constantinople : « Quelle grande et noble cité ! Elle est remplie d'églises et de palais d'une architecture admirable ! que d'ouvrages merveilleux elle contient, ciselés, en or, en airain, en marbre ! De nombreux vaisseaux apportent aux habitants tout ce qui leur est nécessaire. On y voit des hommes de toutes les nations : les Grecs, les Bulgares, les Alains, les Comans, les Daces, les Anglais, les Français, les Pisans, les Génois, les Turcs, les Juifs, les Crétois, les Arabes s'y mêlent sans se confondre. »

Sauf le moine de Saint-Denis, qui a donné, comme on vient de le voir, des indications pré-

cises, d'ailleurs, sur la topographie de Constantinople, et quelques détails sur le palais des Blaquernes, tous les chroniqueurs des croisades qui ont visité cette ville n'ont exprimé que leur vive admiration, et ils n'ont rien décrit. Les merveilles de l'art ne manquaient pas cependant à Byzance, à ces époques éloignées. Depuis la destruction du paganisme, Constantinople était devenue le refuge des sciences, des arts, le dépôt des archives de l'univers romain, le musée de l'ancien monde, le grand centre des plus beaux monuments du monde nouveau.

Constantin, après la reconstruction de la cité, l'avait embellie des statues des sages, des héros et des poëtes. On y voyait celles de l'Apollon Pythien et de Sminthe, les trépieds de Delphes, les Muses de l'Hélicon, le paon que les villes de la Grèce avaient consacré après les victoires remportées sur les Perses, la Cybèle placée par les Argonautes, ces intrépides navigateurs qui les premiers osèrent

affronter les flots orageux de l'Euxin, sur le mont Didyme; on y admirait la Minerve de l'Inde et l'Amphitrite de Rhodes. Au milieu de l'hippodrome, lieu ordinaire de la course des chars, ces jeux qui passionnaient si vivement les Grecs du Bas-Empire, s'élevait la colonne de porphyre sur laquelle apparaissait, couronnée de rayons, l'image du fondateur de Constantinople.

Le sphinx, le cheval marin, le crocodile venus d'Égypte; la louve qui allaitait Romulus et Rémus; un aigle déchirant un serpent dans ses serres, monument particulier à la ville de Byzance, et attribué par les Grecs à la puissance magique du philosophe Apollonius, dont ce talisman passait pour avoir délivré la cité des reptiles venimeux; un âne et son conducteur qu'Octave-Auguste plaça dans sa colonie de Nicopolis en commémoration d'un présage qui lui avait annoncé la victoire d'Actium; une statue équestre qui, dans l'opinion du peuple, était Josué étendant le bras pour arrêter le

cours du soleil; un obélisque de forme carrée dont les faces travaillées en bosses représentaient une variété de scènes pittoresques; le berger de Phrygie offrant à Vénus le prix de la beauté ou la pomme de discorde; l'incomparable statue d'Hélène, qui avait été la cause de la guerre de Troie; Hercule avec sa massue, d'une dimension telle, que son pouce était de la grosseur d'un homme; une statue colossale de Junon, ancien ornement de son temple de Samos, et une foule d'autres ouvrages dont la nomenclature seule remplirait de longues pages, apparaissaient dans le Forum, sur les places Smyrnæum, du Taurus, de Constantin, de Théodose.

Constantinople renfermait de nombreuses bibliothèques où se trouvaient, avec les chefs-d'œuvre de la Grèce antique, les monuments historiques, religieux, philosophiques de la Grèce chrétienne. La ville comptait par milliers les palais de marbre et les églises, dont la plus belle, la plus riche était celle de Sainte-

Sophie, convertie aujourd'hui en temple musulman. Bâtie par Constance, l'un des fils de Constantin le Grand, Sainte-Sophie avait été reconstruite de 532 à 538 sur de plus vastes proportions. Sa coupole, éclairée par vingt-quatre fenêtres, présente un diamètre de trente-huit mètres, et sa hauteur est de soixante mètres au-dessus du pavé. Du haut d'une balustrade qui entoure la coupole s'offre aux regards un des plus beaux spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler : on voit Constantinople, le Bosphore, la Propontide, les îles des Princes, qui semblent surnager sur des flots azurés, l'Olympe bithynien avec ses forêts sombres et sa cime couronnée de neiges éternelles.

Non loin du palais impérial de Bucoléon, sur le plateau aujourd'hui appelé *Pointe du sérail*, s'élevait un vaste monument bâti par le célèbre Alexis Comnène qui occupa le trône de Byzance de 1080 à 1118. Ce monument, qui contenait dix mille personnes, et qui for-

mait comme une seconde ville dans Constantinople, était à la fois un prytanée pour les femmes indigentes, un hôtel pour les invalides militaires, un hospice pour les malades et un asile pour les orphelins. Cet édifice, qui honorait l'intelligence et le cœur de Comnène, était connu sous le nom de *Grand-Hôpital.* Dans la salle qui servait de dortoir aux orphelins, on lisait ces paroles de l'Évangile, écrites en lettres d'or : *Laissez venir à moi les petits enfants !*

Telle était la ville dont les Français et les Vénitiens allaient faire la conquête. Les invasions multipliées des barbares, des Sarrasins, des Turcs, avaient depuis longtemps porté l'épouvante au sein des provinces de l'empire; un grand nombre de familles riches s'en étaient depuis longtemps éloignées pour s'établir à Constantinople, où leurs fortunes et leurs vies leur paraissaient plus en sûreté.

Au moment de l'arrivée des conquérants latins à Byzance, cette ville comptait un mil-

lion d'habitants. Les troupes qui la défendaient s'élevaient à cent mille hommes environ; les forces maritimes de la capitale de l'empire d'Orient se bornaient, en 1203, à vingt galères en mauvais état (1). Les deux mers de Constantinople, la triple enceinte de ses imposantes murailles flanquées de hautes tours, ses fossés profonds, et une population au désespoir à l'aspect des étrangers qui venaient lui dicter des lois, pouvaient inspirer aux croisés de sérieuses craintes sur le succès de leur entreprise. Mais la crainte devait-elle trouver place dans l'âme de ces héros d'Occident qui se vantaient de ne redouter que la chute du ciel?

(1) Voyez Nicétas.

CHAPITRE IX

Incurie de l'usurpateur Alexis dans ses préparatifs de défense contre les croisés. — Ambassade d'Alexis aux chefs des croisés. — Comment elle est accueillie. — Les Francs se disposent à attaquer Constantinople. — Les Français prennent possession de la terre ferme, pendant que les Vénitiens s'emparent du port. — Premier siége de la ville. — Lâcheté des Byzantins. — Alexis abandonne sa capitale et va se cacher en Bulgarie.

(1203)

Ce fut au commencement de l'année 1203, on s'en souvient, que les croisés, campés à Zara, promirent de rétablir Isaac l'Ange et son fils sur leur trône. Au mois de mars de la même année, l'usurpateur Alexis connaissait déjà cette détermination. Que fit-il pour

conjurer l'orage qui le menaçait? « Rien, dit Nicétas; la mollesse dans laquelle il était plongé le rendait aussi incapable d'agir que s'il eût perdu l'esprit. Les esclaves qui gardaient les montagnes avec le même soin que les anciens païens gardaient les bois consacrés à leurs dieux, menaçaient du dernier supplice ceux qui voulaient couper des arbres pour construire des vaisseaux. Le duc Michel Strysme, époux de la sœur de l'impératrice, avait vendu la moitié de la flotte grecque, et les voiles, les cordages de la moitié qui restait. Loin de punir une telle conduite, Alexis l'encourageait par son exemple dans le mal. Au lieu de se préparer à la défense de son empire, l'empereur s'amusait à couper des montagnes, à combler des vallées, à aplanir des places publiques de Constantinople. Il se moquait, dans ses orgies avec de jeunes débauchés, des préparatifs de guerre de l'Occident, et raillait ceux qui en paraissaient préoccupés, alarmés. Les Francs n'ignoraient pas, eux, que l'em-

pereur était plongé dans le vin et la débauche, et que Constantinople était abîmée dans la volupté, dans le luxe, comme cette ancienne Sybaris, si fameuse autrefois par ses débordements. »

Tel est le tableau qu'un témoin oculaire, l'un des hommes les plus considérables de l'empire, le sénateur Nicétas, retrace de la grande cité impériale, au moment où les terribles guerriers francs étaient là, debout, la lance au poing, et prêts à l'attaquer.

Mais il y avait longtemps déjà que le Bas-Empire, miné par de continuelles révolutions politiques et religieuses, n'était plus qu'un État décrépit, démoralisé, profondément corrompu; il n'existait plus que par on ne sait quel galvanisme qui devait disparaître au premier choc sérieux. La destruction va si vite quand elle se prend à de vieux empires pourris ! « Puis un royaume, selon les expressions de l'éternelle Sagesse, est transféré d'un peuple à un autre à cause des iniquités, des

violences et de la mauvaise foi qui y règnent.»

Dieu, qui fixe le terme des empires comme celui des hommes, permet donc qu'une nation succède à une autre; mais l'humanité, dont il connaît seul la fin dernière, ne s'affranchit jamais des douleurs dont le Sisyphe de la fable est l'image.

L'armée d'Occident était campée sur la rive asiatique du Bosphore, en face de Constantinople. Ses tentes se déployaient dans la plaine où se montre aujourd'hui le grand Champ-des-Morts des musulmans. Un noble lombard appelé Nicolas Rossi, attaché à la cour de l'empereur Alexis, se présenta, au nom de ce prince, aux chefs des croisés. Debout, dans l'attitude du respect, l'envoyé salua les barons et leur dit que l'empereur son maître, dont il avait des lettres de créance, leur demandait ce qu'ils venaient faire dans ses États. Il ajouta qu'Alexis n'ignorait pas qu'ils étaient les plus puissants princes *parmi ceux qui ne portoient pas des couronnes,* mais que, s'ils ne quit-

taient pas promptement son empire, il les en chasserait par la force.

Or, Conon de Béthune, qui *estoit un sage chevalier, éloquent et bien disant,* répondit en ces termes, au nom de ses compagnons d'armes, à l'ambassadeur d'Alexis :

« Bel Sire, vous venez nous dire que vostre « maistre s'estonne de ce que nos seigneurs « et nos barons sont entrés dans son empire. « Allez donc lui dire qu'ils ne sont pas entrés « dans le sien, puisqu'il occupe à tort ce qui « doit appartenir à son neveu que vous voyez « avec nous, fils de son frère, l'empereur « Isaac, qu'il a déloyalement et méchamment « fait aveugler et privé de son empire. Mais « s'il lui demandoit pardon, nous emploie- « rions nos prières à ce qu'il lui pardonnast. « Au reste, bel Sire, à l'avenir ne soyez si « téméraire de venir nous trouver pour de « semblables messages (1). »

Ce fier langage était tout simplement une

(1) Villehardouin.

déclaration de guerre. Rossi s'en retourna vers Alexis, et lui fit connaître la réponse des chevaliers. Les Grecs se préparèrent au combat. « Et parmi les Latins il n'y eut cœur si assuré ni si hardi qui ne fremist, et non sans raison; car oncques si grande affaire ne fut entreprise. —Chascun regardoit ses armes (1). »

Le 10 juillet 1203, soixante et dix mille soldats grecs, commandés par l'empereur Alexis en personne, étaient rangés en bataille sur la rive européenne du Bosphore, en face de Scutari, où campaient les croisés. Les phalanges byzantines couvraient l'espace qui s'étend aujourd'hui entre la pointe du port de Top-Khana et le palais de Bekschistache, une des résidences d'été du sultan.

Les croisés, divisés en six corps d'armée sous le commandement, pour chaque corps, du marquis de Montferrat, de Baudouin comte de Flandre, de Henri de Hainault, de Matthieu de Valencourt, de Hugues comte de Saint-

(1) Villehardouin.

Paul, de Matthieu de Montmorency, étaient à cheval, armés de pied en cap, et prêts à s'élancer à l'ennemi. Les Vénitiens étaient montés sur leurs navires, tout appareillés.

Le 9 juillet, au matin, les évêques et les autres ecclésiastiques de l'armée d'Occident, exhortèrent les guerriers à se confesser, à faire leur testament, parce *qu'ils ne savoient pas l'heure qu'il plairoit à Dieu de les appeler et de faire sa volonté d'eux*. L'armée entière assista à une messe basse, célébrée sur un autel improvisé au milieu de la plaine de Scutari.

Tous les croisés se confessèrent et communièrent. La pratique des devoirs religieux marchait de front avec la vaillance des preux; ils ne connaissaient pas plus le respect humain qu'ils ne connaissaient la peur dans les batailles. N'était-ce pas la foi, du reste, qui, aux époques des croisades, faisait de chaque soldat un héros et de chaque chrétien un martyr? Jamais une armée croyante n'a été lâche; et quand, dans son *Contrat social*, J.-J. Rous-

seau niait la valeur des troupes chrétiennes, il mentait à l'histoire.

Le 10 juillet donc, au lever du soleil, les croisés, embarqués sur des vaisseaux plats, traversèrent le Bosphore et s'élancèrent bravement sur la rive européenne du canal, malgré une grêle de traits et de javelots que les Grecs faisaient pleuvoir sur eux. L'armée byzantine plia au premier choc, et se dispersa. L'empereur, donnant le premier l'exemple de la fuite, alla se cacher dans son palais de Bucoléon, abandonnant aux croisés ses riches tentes, ses pavillons, les bagages, les armes de ses troupes; *et là nos gens gagnèrent beaucoup* (1).

Pendant que les Français prenaient ainsi possession de la terre ferme, les Vénitiens, ayant à leur tête l'illustre Dandolo, s'avançaient avec leurs galères dans la Corne-d'Or, brisaient la chaîne de fer qui en fermait l'entrée, coulaient à fond les navires pourris des

(1) Villehardouin.

Byzantins et jetaient triomphalement l'ancre au milieu du port de Constantinople; et l'on peut dire avec Villehardouin, qui fit courageusement son devoir dans cette journée, que *jamais on ne prit terre et mer avec plus de braverie.*

Sur la rive septentrionale de la Corne-d'Or s'élevait une haute tour, la tour de Galata, dont il reste des fondements; les Français l'enlevèrent de vive force aux Grecs qui la défendaient. A la suite d'un conseil tenu par les chefs des croisés, on décida que les Vénitiens assiégeraient Constantinople du côté de la mer, et les Français du côté de la terre, où les remparts paraissaient le plus formidables. Ces deux attaques simultanées commencèrent le 15 juillet. Les Vénitiens s'emparèrent de plusieurs tours en quelques heures.

« Vous eussiez vu les mangonneaux et autres machines de guerre affustées dessus les tillacs jeter de grandes pierres contre la ville, et les traits d'arbalettes et des flèches voler en grand

nombre, tandis que ceux du dedans se défendoient vigoureusement; d'autres parts, les échelles qui étoient sur les vaisseaux approcher si près des murs, qu'en différents lieux les soldats francs et grecs combattoient à coups de lance et d'épée. Les cris étoient si perçants et si nombreux, que la terre et la mer tremblèrent (1). »

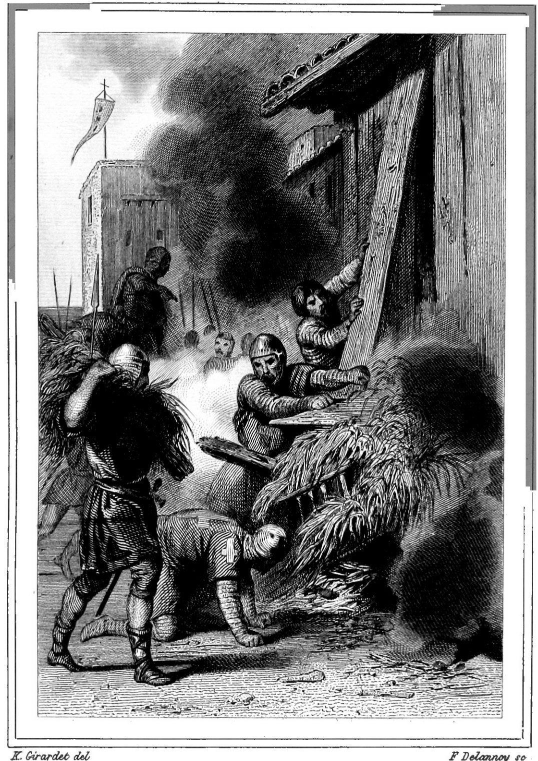
Tout à coup l'étendard de Saint-Marc parut sur une tour, sans qu'on eût connu la main hardie qui l'y avait planté. A la vue de la grande bannière vénitienne, une terreur panique s'empara des assiégés. Dandolo et ses compagnons étaient maîtres de toute la partie des remparts qui borde la Propontide et l'entrée de la Corne-d'Or. Craignant d'être repoussés de ces points importants, ils mirent le feu aux maisons des rues par lesquelles les assiégés auraient pu revenir à l'attaque.

Alexis avait concentré ses principales forces du côté de la terre où les Français montaient

(1) Villehardouin.

CONQUÊTE DE CONSTANTINOPLE.

P. 106.



K. Girardet del — F Delannoy sc

Les Vénitiens mirent le feu aux maisons des rues par lesquelles les assiégés auraient pu revenir à l'attaque.

à l'assaut. De vigoureuses sorties des Grecs obligèrent les croisés à regagner leur camp retranché, construit à l'ouest de Constantinople, en face de la porte de Sélivrée. Ces sorties avaient été opérées sous les ordres de Théodore Lascaris, dont les Latins et les Grecs ont également vanté la bravoure et le talent militaire.

L'empereur, beau-père de Lascaris, était resté toujours enfermé dans son palais de Bucoléon. Contraint par la clameur populaire à se mettre à la tête de ses troupes et à marcher contre l'ennemi, Alexis s'avança avec cinquante mille hommes vers les retranchements des croisés. La vue seule des guerriers francs saisit d'effroi l'usurpateur. Il ordonna la retraite, malgré les supplications de Lascaris, et l'armée grecque, aussi lâche que son chef, rentra avec lui dans Constantinople, sans avoir lancé un javelot. « Les commandants grecs, sauf Lascaris, dit Nicétas, qui montra aux ennemis que la valeur romaine n'était

pas tout à fait éteinte, les commandants grecs étaient plus timides que des cerfs : comment auraient-ils osé combattre des hommes (les Latins) qu'ils appelaient *des anges exterminateurs, des statues de bronze*, qui répandaient la terreur et la mort? »

Dans la nuit qui suivit cette journée éternellement honteuse pour les Grecs du Bas-Empire, Alexis ramassa tout ce qu'il put emporter du trésor impérial, et, abandonnant sa capitale, son empire, sa femme, ses deux filles, alla se cacher ignominieusement dans les solitudes de la Bulgarie.

CHAPITRE X

Rétablissement du jeune Alexis et d'Isaac l'Ange sur le trône de Constantinople. — Députation des croisés victorieux auprès de ce prince. — Le schisme grec. — La réunion de l'Église grecque à l'Église latine est prononcée.

(1203)

Le 16 juillet au matin, le peuple de Constantinople apprit qu'Alexis l'avait abandonné. Un immense trouble s'empara des esprits. La ville paraissait sans chefs, sans soutiens. Le brave Lascaris n'était pas obéi par les troupes, saisies de stupeur comme le peuple. Tout paraissait perdu, lorsque des grands de l'empire, courtisans la veille du lâche usurpateur qui avait pris la fuite, se ressouvinrent d'Isaac l'Ange, qui depuis huit ans gémissait dans sa prison.

Ils coururent auprès de lui, et, lui jetant une étoffe de pourpre sur les épaules, le proclamèrent empereur d'Orient. Le vieillard, aveugle, affaibli par les souffrances d'une longue captivité, se dressa comme un spectre devant ces hommes aux paroles égarées, ne comprenant pas si on venait le prendre pour le conduire au supplice, ou si on lui redonnait sa couronne perdue. Il croyait être entouré de bourreaux, non de courtisans, et demandait grâce pour ses cheveux blancs, pour ses malheurs. Il ne savait ni ce que son fils était devenu, ni qu'une armée libératrice l'avait ramené à Constantinople.

Les nombreux témoignages de respect dont il était l'objet, lui firent enfin comprendre qu'on voulait le replacer sur son trône. Lorsqu'en 1185, Isaac l'Ange succéda, à la suite d'une sanglante révolution, à Andronic Comnène, l'un des plus odieux tyrans qui aient souillé la couronne de Constantin, les Constantinopolitains, lassés de tant d'horribles

empereurs, qu'ils avaient cependant faits eux-mêmes, crièrent en plein hippodrome : « Plus de Comnène ! c'est une famille abâ-« tardie et qui ne nous donne que des tyrans. « Plus d'Ange! c'est une race stérile qui ne « produit que des avortons. »

Maintenant ce même peuple, accompagnant Isaac l'Ange, porté en triomphe au palais des Blaquernes, faisait retentir l'air de ces cris mille fois répétés : *Vive Isaac l'Ange! Isaac l'Ange auguste! Longue vie à notre légitime empereur!*

Jamais peuple ne mérita plus les châtiments de Dieu que les Grecs du Bas-Empire. Ils se rendirent coupables de tous les crimes, de toutes les lâchetés. Si la morale n'avait pas à retirer un grand enseignement de tant d'ignominies, il faudrait renoncer à raconter ces époques de corruption et de décadence, car elles n'inspirent le plus souvent que le dégoût et le mépris.

On conduisit le jeune Alexis à son père.

Leur réunion fut touchante; elle arracha des larmes à tous les assistants. « Il y avoit si longtemps, dit Villehardouin, qu'ils étoient séparés! Après avoir souffert la pauvreté, ils se voyoient rentrés, contre toute espérance, dans la dignité impériale. Ainsi fut démenée, ajoute le guerrier chroniqueur, moult grande joie, tant en la ville pour le recouvrement des princes légitimes, que dehors, au camp des pèlerins, pour l'honneur de la belle victoire qu'il avait plu à Dieu de leur octroyer. »

N'oublions pas de dire qu'avant de conduire le jeune Alexis à son père, les croisés envoyèrent une députation à Isaac l'Ange pour le complimenter d'abord, pour lui demander ensuite de ratifier le traité conclu à Zara entre le prince de Constantinople et les chefs de la croisade. Ce traité, nous devons le rappeler ici, obligeait les deux empereurs à soumettre l'Église grecque à l'Église latine, à payer aux croisés, leurs libérateurs, deux cent mille marcs d'argent, à fournir aux

Francs des vivres pendant une année, et à envoyer avec eux dix mille soldats grecs en Palestine pour la délivrance du tombeau de Jésus-Christ.

Isaac l'Ange trouva ces conditions difficiles à remplir; mais il ajouta que les croisés avaient tant fait pour lui et pour son fils, que lors même qu'on leur donnerait tout l'empire, ils l'auraient bien mérité. Cet empire, qu'on était cependant peu disposé à *donner* aux Francs, ceux-ci le prirent de vive force.

Isaac l'Ange ratifia l'inexécutable traité de Zara. En parlant du jeune Alexis, signataire de ce traité, Nicétas dit qu'il n'avait ni esprit, ni connaissance des affaires; qu'il était disposé à tout faire pour s'assurer la possession de l'empire; qu'il n'examina rien de ce que les croisés lui demandèrent, et qu'il ne considéra point qu'ils étaient les plus irréconciliables ennemis du *nom romain* (1).

(1) Les historiens byzantins donnent toujours le nom de *Romains* aux Grecs dégénérés du Bas-Empire.

L'inimitié, ou plutôt la haine, dont parle ici Nicétas, était réciproque entre les Grecs et les Latins. Et cette haine datait de longtemps; elle avait sa source dans les croyances religieuses. Les Grecs considéraient les Latins comme des idolâtres, des barbares. Lors du passage des premiers croisés à Constantinople, on avait vu les Byzantins laver, comme pour les purifier, les autels sur lesquels des prêtres catholiques avaient célébré la messe. Les Latins, de leur côté, regardaient les Grecs comme des hérétiques, des intrigants, des traîtres, et les accablaient de leur mépris. Ceci nous amène naturellement à dire un mot du schisme grec, qui était la cause presque unique de cette aversion profonde entre les deux peuples.

Bien que le Bas-Empire n'eût pas toujours montré une entière soumission à l'Église de Rome, il ne resta pas moins uni à la papauté jusqu'en l'année 857, époque à laquelle il cessa de reconnaître

ouvertement la suprématie du saint-siége.

Photius appartenait à une des plus grandes familles de l'empire grec et possédait une immense fortune; doué d'un esprit fin, d'un caractère souple, d'une insinuante et vive éloquence, il ne reculait devant aucune bassesse, devant aucune mauvaise action, pour assouvir une ambition dévorante. Après avoir été tour à tour grand écuyer de l'empereur Michel III, capitaine de ses gardes, son ambassadeur en Perse, son ministre, Photius aspirait à la pourpre : ne pouvant être césar, il songea à se faire pape, et pape byzantin. Les plus indignes menées l'ayant aidé à précipiter, en 857, saint Ignace de son trône patriarcal de Constantinople, il fut revêtu tout à coup du titre épiscopal sans passer par les divers degrés de la cléricature, et régna en maître absolu sur l'Église d'Orient.

Nicolas Ier, qui occupait à cette époque la chaire de Saint-Pierre, protesta contre la nomination de Photius, et refusa de le recon-

naître comme patriarche de Constantinople. A son tour, Photius prononça une sentence d'excommunication contre le souverain pontife et contre ceux qui communiqueraient avec lui.

Il lança des libelles contre les catholiques, déclara que l'Église grecque était la première de toutes les Églises, la seule vraie, la seule orthodoxe, et qu'elle devait être indépendante de celle de Rome, laquelle était *entachée d'erreurs;* il disait que les Latins avaient corrompu la pureté de la foi en adoptant le *Filioque,* introduit dans le symbole de Nicée par le concile tenu à Constantinople en 381; il attaquait violemment les prêtres de l'Occident, qu'il appelait des *ministres de l'antechrist*, des *corrupteurs publics.*

Or, le concile général de Byzance de 867 condamna ce même Photius comme *faussaire*, *usurpateur du trône patriarcal,* et *schismatique.* Par une hypocrisie toute byzantine, Photius parvint à ressaisir le bâton pastoral

en 869. Chassé de nouveau du palais épiscopal et de l'église de Sainte-Sophie, Photius mourut relégué dans un couvent, en 871, après avoir été excommunié par trois papes et deux conciles.

Mais le coup était porté : la séparation des deux Églises était moralement accomplie; la branche était arrachée du tronc. Photius avait établi une *Église grecque*, lorsque Jésus-Christ n'en avait fondé qu'une seule : l'Église catholique, universelle, dont la séve vivifiante n'est qu'à Rome. Le schisme était enfanté avec tous ses périls religieux et politiques; et, lorsqu'en 1054, sous le pontificat de Léon IX, le schisme fut définitivement consommé, au temps du patriarche Cérulaire, il existait depuis plus de quatre-vingts ans dans les esprits.

Voici en quoi il consiste : 1° négation de la suprématie du saint-siége; 2° consécration de la sainte eucharistie avec du pain levé, au lieu du pain sans levain comme chez les

Latins; 3° mariage des prêtres permis; 4° le Saint-Esprit procédant uniquement du Père, au lieu de procéder du Père et du Fils, comme il est dit dans le symbole chanté à la messe catholique; 5° quelques arguties sur le purgatoire.

Pendant quatre siècles, les papes, rencontrant toujours sur leurs pas la mauvaise foi byzantine, ont vainement travaillé pour la réunion de l'Église grecque à l'Église latine. Nos croisés de 1203, qui avaient dirigé, malgré Innocent III, leur expédition contre Constantinople, s'empressèrent, après le rétablissement du jeune Alexis et de son père sur le trône impérial, d'exiger de ces deux princes l'accomplissement de leur promesse de soumettre l'Église de Constantinople à celle de Rome.

Agissant sous la pression des croisés, les deux empereurs demandèrent et obtinrent du patriarche de Constantinople de déclarer, en présence des chevaliers et du peuple byzantin,

réunis dans l'église Sainte-Sophie, que les Grecs *reconnaissaient Innocent III pour successeur de saint Pierre, premier vicaire de Jésus-Christ.*

Le patriarche appuya cette profession de foi par un serment prêté sur l'Évangile.

Les croisés crurent à la sincérité de cet acte, et s'en réjouirent. C'était à leurs yeux la meilleure récompense de leurs travaux, le plus beau fruit de leur victoire. Il leur semblait qu'ils avaient assez fait pour la gloire de Dieu, puisque la soumission tant désirée de l'Église grecque à l'autorité du pape avait été le résultat de l'expédition contre laquelle le souverain pontife avait fait entendre des paroles sévères.

Ils ne connaissaient point encore entièrement les Grecs. De la part de ceux-ci, l'acte de soumission prononcé du haut de la chaire de Sainte-Sophie, en présence de Dieu et des hommes, n'avait été qu'une indigne comédie; et si les Constantinopolitains, qui n'étaient

pas dans le secret de ce jeu sacrilége, pardonnèrent à leur patriarche les paroles qu'il avait prononcées, c'est dans l'étrange persuasion où ils étaient que le chef de leur Église avait trompé les Latins, et que l'imposture de son langage rachetait, dans leur esprit, le crime du blasphème et la honte du parjure (1).

Timeo Danaos et dona ferentes (je crains tout des Grecs, jusqu'à leurs présents). Ces paroles du poëte romain sont dans la mémoire de tout le monde. Et Cicéron a dit (2) : « Jamais la nation grecque n'a rien compris à la bonne foi et à la religion du serment; jamais elle n'a senti la force, l'autorité de ces choses saintes. »

Il est triste pour une nation que les témoignages des siècles se réunissent tous pour l'accuser et la condamner.

(1) Michaud, *Hist. des Croisades*, tome III.
(2) Plaidoyer contre Flaccus.

CHAPITRE XI

Alexis lève de nouveaux impôts et pille les églises pour payer les Latins. — Plaintes des Grecs. — Alexis au camp des croisés. — Bonne foi des Latins dans leur entreprise en faveur d'Alexis. — Leur désir sincère de marcher contre les Sarrasins. — Ils écrivent au pape. — Nouvelle lettre d'Innocent III aux croisés. — Les clameurs populaires se déchaînent contre Alexis. — Incendie, émeute. — Députation des croisés à Alexis et à son père. — Déclaration de guerre des Latins aux empereurs grecs.

(1204)

Tant qu'il ne s'était agi que de paroles et de promesses pour la réunion à l'Église de Rome, les habitants de Constantinople avaient supporté sans alarmes la présence

des Francs : ils trouvaient de quoi se rassurer dans les inépuisables ressources de leurs ruses et de leurs mensonges. Mais quand ils virent Alexis et son père vider les caisses de l'État, établir de nouveaux impôts, fondre les statues des saints en or ou en argent, les vases sacrés, pour payer les croisés, les choses changèrent de face : ils murmurèrent timidement d'abord; et bientôt ils éclatèrent en imprécations contre la spoliation des sanctuaires et les mesures fiscales des deux empereurs.

C'était au profit des Latins qu'on demandait de l'or aux Byzantins, et qu'on enlevait aux églises leurs richesses; or, les Grecs du Bosphore ne regardaient pas les Latins comme leurs libérateurs, mais seulement comme les amis, les protecteurs des deux princes maintenant revêtus de la pourpre. Les Grecs, qui ne s'étaient jamais montrés scrupuleux sur l'acceptation de leurs empereurs *imbéciles ou féroces,* comme les qualifie Montesquieu,

s'accommodaient fort bien de l'usurpateur Alexis; en aucun cas il ne leur serait venu dans la pensée d'implorer le secours de l'étranger pour le chasser du trône, dont il était indigne.

Les Grecs respectaient leurs césars tant qu'ils étaient sur le trône, sauf à les traîner aux gémonies quand ils en étaient précipités; mais il fallait que les césars se respectassent eux-mêmes, au moins en public; il arriva au contraire que le jeune Alexis se mit à avilir la dignité impériale en passant son temps, non point avec les princes croisés, où il ne se serait pas trouvé, certes, en mauvaise compagnie, mais avec la foule des soldats de l'armée d'Occident, avec les matelots vénitiens surtout; il se livrait avec eux à des excès de boisson, à toutes sortes de débauches; les soldats prenaient avec lui d'insolentes familiarités, dont le prince ne faisait que rire. Un jour, au milieu d'une orgie, des marins de l'Adriatique lui arrachèrent le

diadème qui couvrait son front, pour le mettre sur leur tête, tandis qu'ils coiffaient Alexis d'un bonnet de laine à la mode de leur nation. Un auteur (1) a dit qu'on pourrait regarder cette familiarité des Vénitiens comme l'effet ordinaire de la richesse des marchands et de la liberté des républiques. Cette remarque pourrait bien ne pas être dénuée de vérité; mais ce qui est vrai surtout, c'est que jamais les Vénitiens ne se seraient permis une insulte pareille si le jeune Alexis se fût respecté lui-même. L'étrange conduite des matelots envers l'empereur d'Orient était la conséquence forcée de l'oubli de toute dignité dont il donnait le premier l'exemple. Un prince tombé si bas ne pouvait plus se relever.

De son côté, le vieil Isaac restait dans la demeure impériale de Bucoléon, *avec d'exécrables moines à longue barbe*, dit Nicétas. « A leur confusion, continue le chroniqueur grec, ils se couvraient d'un habit que Dieu

(1) Gibbon.

chérit, se pressaient à la table de l'empereur, et, après s'être remplis des plus gros poissons et des vins les plus exquis, ils repaissaient Isaac de promesses imaginaires; en baisant ses mains presque paralysées par les douleurs de la goutte, ils l'assuraient qu'il jouirait un jour d'une santé miraculeuse. L'empereur se flattait qu'il guérirait bientôt de cette maladie, qu'il avait contractée dans sa prison, et que, semblable au serpent qui se revêt d'une nouvelle peau, il reprendrait une vie nouvelle, pleine de force et de santé. »

Les plus ridicules superstitions étaient devenues la règle de conduite d'Isaac l'Ange. Pour prévenir les séditions qui, à chaque instant, menaçaient d'éclater à Constantinople, le vieil empereur n'imagina pas d'autre moyen que de faire transporter, de l'hippodrome dans son palais, le sanglier de Calydon, qu'on regardait comme le symbole de la révolte et l'image du peuple en furie.

D'ailleurs, Constantinople était en quelque

sorte le temple de la superstition. Après le premier siége de Byzance par les croisés (1203), la populace grecque brisa à coups de marteaux une statue colossale de Pallas (ou Minerve) qui s'élevait sur la place de Constantin. Cette statue, qui représentait avec une admirable énergie le caractère et les attributs de cette vierge martiale, apparut aux Constantinopolitains non pas comme la déesse tutélaire de la cité envahie par l'étranger, mais comme la protectrice des guerriers francs, qui, peu versés alors dans les connaissances mythologiques, ne savaient probablement pas ce que c'était que cette fille de Jupiter *sortie tout armée du front du maître du tonnerre*.

« S'armant contre eux-mêmes, » dit à cette occasion Nicétas, que nous sommes obligé de citer souvent, car il fait connaître avec vérité les mœurs des Grecs et l'état du Bas-Empire à l'époque dont nous parlons, « s'armant contre eux-mêmes, et se précipitant de plus

en plus dans un abîme de malheurs, les *Romains* ne purent souffrir au milieu de leur ville l'image d'une déesse qui préside aux actions de prudence et de courage. »

Tout chrétien qu'il était, l'historien de Byzance gardait, comme on le voit, un assez vif sentiment des croyances mythologiques de l'ancienne Grèce.

La mission des croisés paraissait accomplie : l'usurpateur Alexis était chassé de Constantinople ; Isaac et son fils régnaient. Il ne restait à ces deux princes qu'à remplir les promesses faites par eux aux croisés. Déjà ils avaient satisfait à une partie de leurs engagements : la réunion de l'Église grecque à l'Église latine avait été prononcée, et près du quart de la somme due aux Occidentaux était payé. Ceux-ci attendaient la complète réalisation des promesses impériales. Les croisés (les Français, du moins, car les Vénitiens étaient peut-être plus occupés des richesses de Constantinople que du pauvre

pays de Palestine), les croisés, disons-nous, ne perdaient pas de vue la cause de la Terre-Sainte, qui, la première, avait armé leurs bras; ils croyaient de bonne foi à la possibilité de marcher contre les Sarrasins, lorsque les Grecs leur auraient fourni les moyens qu'ils étaient en droit d'attendre. Dans une lettre à Innocent III, les croisés déclarèrent solennellement qu'aucune pensée mondaine n'avait inspiré leur entreprise contre Byzance; qu'on ne devait voir en eux que des instruments de la Providence pour l'accomplissement de ses desseins, et qu'ils étaient prêts à combattre les ennemis du nom chrétien, à délivrer le saint tombeau.

Le jeune Alexis adressait en même temps au pape une lettre par laquelle il l'informait de la réunion des deux Églises, tout en se présentant comme un fils humble et soumis du saint-siége. Dans sa réponse à l'empereur byzantin, Innocent III le louait de son zèle pour la cause de la chrétienté, et le pressait

d'accomplir toutes les promesses faites à Zara, renouvelées par lui et par son père à Constantinople. Mais le souverain pontife, qui tant de fois déjà avait été trompé dans ses espérances pour cette croisade qu'il avait prêchée depuis six ans, semblait craindre encore des déceptions nouvelles. « Si l'empereur de Con-« stantinople, » disait le pape en terminant sa lettre aux croisés; « si l'empereur de « Constantinople ne fait pas tout ce qu'il « a promis pour arracher la Terre-Sainte « du joug de la servitude, il paraîtra que « ni son désir ni le vôtre n'ont été sin-« cères, et que vous ajouterez un second « péché à celui que vous avez déjà commis « en ne portant pas vos armes d'abord contre « les infidèles. »

Mais il ressort de l'examen approfondi des faits historiques que les Français, nous le répétons encore, après la chute de l'usurpateur Alexis, ne songeaient nullement à faire la conquête de Constantinople à leur profit :

leur intention de marcher contre les Sarrasins ne saurait être mise en doute. Toujours fidèles aux lois de la chevalerie, ils avaient même déclaré la guerre aux mécréants après le rétablissement d'Alexis et de son père. Des hérauts d'armes avaient été envoyés par eux au sultan du Caire pour lui annoncer, au nom de Jésus-Christ, au nom de l'empereur de Constantinople, des princes et des seigneurs de l'Occident, qu'il éprouverait bientôt la valeur des peuples chrétiens, s'il s'obstinait à retenir sous ses lois la Terre-Sainte et les lieux consacrés par la présence du Sauveur du monde (1).

Des événements auxquels les croisés ne pouvaient pas s'attendre changèrent leur résolution, ainsi que l'objet, le but de la guerre sacrée.

Forcé par les clameurs populaires à s'enfermer dans son palais, le jeune Alexis cessa

(1) Voyez le III[e] volume de l'*Histoire des Croisades*, par Michaud.

toute relation avec les croisés; il ne faisait rien, ni pour les éloigner les armes à la main de sa capitale, ainsi que ses sujets le lui demandaient à grands cris, ni pour réaliser les promesses qu'il avait faites aux Latins. Il s'attirait de cette manière la colère des uns et des autres. Des croisés flamands mirent le feu, au dire de Nicétas, à la partie de la ville qui borde la Propontide, et pillèrent une synagogue et plusieurs maisons juives. Les Grecs prirent parti pour les Israélites. Le sang coula entre les Latins et le peuple de Byzance. L'orage s'amoncelait sur Constantinople et sur la tête d'Alexis.

Fatigués des lenteurs calculées du jeune prince, les croisés lui envoyèrent une députation chargée de le sommer de remplir ses promesses. Conon de Béthune, qui était, comme nous l'avons vu déjà, l'orateur de la croisade, parla ainsi aux deux empereurs, assis chacun sur un trône d'or, entourés de toute leur cour :

« Nous sommes envoyés par les barons « français et le doge de Venise pour vous « rappeler, Seigneurs, le traité que vous avez « juré sur l'Évangile, et vous sommer de « remplir vos promesses comme nous avons « accompli les nôtres. Si vous nous faites « justice, nous oublierons le passé; si vous « ne tenez point vos serments, les croisés ne « se souviendront plus qu'ils ont été vos al- « liés, vos amis, et n'auront plus recours à « des prières, mais à l'épée. Les guerriers de « l'Occident, qui ont en horreur la trahison, « ne font point la guerre sans l'avoir déclarée. « Nous vous offrons donc notre amitié, qui « vous a placés sur ce trône, ou notre haine, « qui peut vous en faire descendre. Nous vous « apportons, en un mot, la guerre avec tous « ses fléaux, ou la paix avec tous ses bien- « faits. Choisissez. »

Les Grecs choisirent la guerre, non pas franchement, loyalement, en plein soleil, ainsi que les Latins la déclaraient et avaient

coutume de la faire, mais avec des pensées de basse trahison, d'attaques nocturnes, de coups portés par derrière. Le chapitre suivant le démontrera.

CHAPITRE XII

Les Grecs tentent de brûler pendant la nuit la flotte des croisés. — Exaspération de ces derniers. — Alexis implore de nouveau le secours des Latins. — Colère du peuple de Byzance contre Alexis. — Ce prince meurt assassiné par Mursuffle, qui se proclame empereur d'Orient. — Mort d'Isaac l'Ange. — Jugement sur l'empire byzantin. — Les croisés jurent de venger la mort d'Alexis. — Expédition de Henri de Hainault sur les bords de la mer Noire. — Rencontre entre l'armée de Mursuffle et celle de Henri. — Victoire des Latins. — Entrevue entre Dandolo et Mursuffle. — Ses résultats.

(1204)

Dans la nuit qui suivit la démarche des Latins dont il vient d'être parlé, le port de Byzance, le faubourg de Galata, qui l'avoisine, furent tout à coup éclairés par une lueur

menaçante et sinistre. Le camp des croisés était plongé dans le sommeil. Des sentinelles de l'armée des Francs aperçurent ces lueurs extraordinaires, et poussèrent des cris d'alarme. Tous les croisés furent en un moment sur pied, et volèrent aux armes. Ces flammes d'un rouge de sang, mêlées de rayons lumineux s'élançant dans l'espace, étaient produites par dix-sept brûlots, chargés de feu grégeois, s'avançant dans la Corne-d'Or, où la flotte des croisés était mouillée. Elle allait être incendiée, lorsque les marins vénitiens, montés sur des canots et munis de longs crochets de fer, parvinrent, à force d'adresse et de courage, à remorquer leurs navires, à les attirer loin des barques grecques portant la destruction et la mort. Un seul vaisseau fut brûlé.

Pendant que les Vénitiens, par d'habiles et de courageuses manœuvres, réussissaient ainsi à sauver trois cents navires d'une ruine certaine, les Français, armés de leurs

lances, de leurs javelots, trépignaient de rage de ne pouvoir en ce moment punir leurs lâches ennemis, qui ne se montraient pas. Mais ils ne pardonnaient pas à Alexis sa perfidie et son ingratitude. « Ce n'était point assez pour lui, disaient-ils, d'avoir manqué à tous ses serments, il a voulu brûler la flotte qui l'a ramené triomphant dans son empire! Le temps est venu de réprimer par le glaive les entreprises des traîtres, et de punir des ennemis qui ne connaissent d'autres armes que la fourberie et la ruse, et qui, semblables aux plus vils brigands, ne savent porter leurs coups que dans l'ombre et le silence de la nuit! »

Ne se sentant pas assez appuyé par ses sujets, et redoutant les terribles menaces des croisés, Alexis tenta de se rapprocher de ces derniers : il implora de nouveau leur assistance.

La situation du jeune empereur n'était plus tenable, elle devait aboutir à une catastrophe.

Sourdement travaillé par le général Jean Ducas, surnommé *Mursuffle* parce qu'il avait les sourcils joints ensemble, le peuple de Constantinople demanda la déposition d'Alexis comme coupable d'avoir livré l'empire aux *barbares de l'Occident*. Jean Ducas aspirait à la pourpre; l'exécration qui pesait depuis longtemps sur Alexis l'Ange, et qui éclatait maintenant par une sédition et une demande positive, lui parut une occasion favorable d'assouvir son ardente ambition. Il était habile, rusé, spirituel, éloquent, et ne manquait pas de bravoure. Mursuffle, dévoué en apparence à la cause d'Alexis, dont il était le premier favori, se présentait au peuple, à l'insu de l'empereur, comme le vengeur de la majesté de l'empire insultée par les Francs.

Les Byzantins, le clergé en tête, étaient réunis dans l'église Sainte-Sophie pour prononcer dans les formes la déchéance d'Alexis. L'historien Nicétas, sénateur, présent à cette

assemblée tumultueuse, refusa de prendre part à la délibération, car il connaissait les intrigues de Mursuffle, et ce personnage lui inspirait la plus vive répugnance. « Quand on me demanda mon avis, dit Nicétas, je n'eus garde de consentir à la déposition d'Alexis et de son père, parce que j'étais assuré que celui qu'on mettrait à leur place ne serait ni plus fort, ni meilleur. Mais le peuple, qui n'agit que par passion, ce peuple qui, vingt ans auparavant, avait massacré Andronic Comnène et couronné Isaac, ne pouvait plus supporter son propre ouvrage, et vivre sous des princes qu'il avait choisis lui-même. »

Cette réflexion de Nicétas est non-seulement juste pour le peuple de Constantinople, mais pour tous les peuples en général. A toutes les époques, dans tous les pays et sous tous les régimes, les masses populaires ont rarement su respecter leurs œuvres.

Après trois jours d'orageux débats, les Byzantins prononcèrent la déchéance d'Alexis

et d'Isaac, et donnèrent la couronne impériale à un jeune seigneur grec appelé Nicolas Canabe. Joué par ceux là mêmes qui lui avaient promis la pourpre, trompé dans son ambition, Jean Ducas, que nous n'appellerons plus que de son surnom de Mursuffle, déploya une audace extraordinaire. Déterminé à régner à tout prix, il pénétra malgré les gardes dans la chambre d'Alexis pendant son sommeil, l'emporta dans une prison du palais, lui fit avaler de force un breuvage mortel, et, voyant que le poison n'agissait pas assez promptement, il étrangla son jeune maître de ses propres mains. Puis il courut dans la maison de Nicolas Canabe, lui arracha sa robe de pourpre, dont il se revêtit lui-même, chargea le jeune seigneur grec de lourdes chaînes, se présenta ensuite au peuple de Constantinople comme son seul soutien, son sauveur; et le peuple, ce peuple d'histrions, salua l'assassin d'Alexis de ses acclamations!

Le vieil Isaac cessa de vivre subitement pendant cette révolution. Les uns disent qu'il mourut de désespoir en apprenant la fin tragique de son fils; d'autres assurent, ce qui nous paraît plus probable, qu'il succomba par le poison de Mursuffle. Ainsi périrent ces deux princes, qui ne connurent du pouvoir suprême que les tribulations et les amertumes.

Une révolution les avait portés au trône, une autre révolution les en fit descendre violemment. Mais ces scènes ignobles et sanglantes n'étaient pas nouvelles à Constantinople; on y était depuis longtemps accoutumé; elles n'étonnaient point, et les Grecs n'en étaient ni affligés, ni indignés : tant il est vrai qu'en politique surtout, on s'habitue aux crimes comme on s'habitue aux nobles actions, sauf à s'engloutir plus tard dans des abîmes dont on ne sort plus, comme cela s'est vu dans le Bas-Empire.

La triste et dramatique histoire de ce peuple,

aujourd'hui esclave des Turcs, est à elle seule une grande et terrible leçon. Dépourvu de toute force constitutive, de toute loi fondamentale dans la succession au pouvoir souverain, le Bas-Empire, comme l'empire romain avant Constantin, dépendait à la fois des caprices, des violences, de la nullité ou de l'intelligence des chefs que le hasard ou le crime lui donnait. Cet empire s'était abâtardi en s'habituant au régime du sabre, qui se substitua à la souveraineté bienfaisante, logique et conservatrice des lois. Les Byzantins avaient perdu le sens moral en perdant leur liberté.

Dans leur pensée, les forfaits de Mursuffle n'étaient que des *nécessités politiques*. Aux yeux des croisés, de ces hommes au cœur haut, à l'allure indépendante et fière, c'étaient des crimes exécrables et qu'il fallait punir. Ils déclarèrent que l'assassin d'Alexis, l'usurpateur du trône impérial, *n'avoit droit de tenir terre, ni seigneurie, et qu'une na-*

tion qui couronnoit ainsi le meurtre et la trahison, devoit être traitée sans miséricorde (1).

Désormais les croisés se considèrent comme des instruments de la colère divine pour châtier un pareil peuple. « Avouons, dit Nicétas, que ce fut la lâcheté de ceux qui nous gouvernaient qui donna à ces *voleurs* (les Latins) l'insolence de s'ériger en juges pour nous condamner, et en bourreaux pour nous punir. »

Les croisés commençaient à manquer de vivres dans leur camp dressé en face de Constantinople, dont la dernière révolution leur fermait les portes; ils s'en procurèrent par la guerre. A la tête de trois à quatre mille hommes, Henri de Hainault fit une expédition du côté de la mer Noire; il prit d'assaut la ville de *Philibé*, l'ancienne Philopolis, célèbre dans les âges héroïques par le palais où furent reçus Jason et les Argonautes, qui,

(1) Villehardouin.

comme les chevaliers français, avaient quitté leur pays pour chercher au loin des aventures et des périls (1).

Attaqués à l'improviste, pendant la nuit, par une armée grecque commandée par Mursuffle en personne, au moment où ils revenaient à Constantinople, les croisés se défendirent vaillamment, et forcèrent l'ennemi à la fuite après lui avoir fait subir des pertes considérables. Les Latins rentrèrent dans leur camp avec des drapeaux enlevés aux Grecs, et un nombreux butin recueilli dans la ville et dans les environs de Philopolis.

Cet échec fit comprendre à Mursuffle qu'il ne pouvait pas se mesurer avec l'épée des Latins; il leur fit des propositions de paix. Des envoyés de l'assassin d'Alexis aux Latins demandèrent, au nom de leur maître, aux chefs de la croisade, une entrevue entre Mursuffle et un prince français désigné par l'armée d'Occident. Les comtes et les barons

(1) Michaud, *Hist. des Croisades*, tome III.

repoussèrent avec indignation cette proposition ; ils déclarèrent hautement aux députés grecs qu'ils ne consentiraient jamais à entamer aucune espèce de négociation avec le bourreau des empereurs qu'ils avaient replacés sur leur trône. Mais le vieux Dandolo, que Nicétas appelle *le prudent des prudents*, accepta le rendez-vous de Mursuffle.

Dans cette entrevue, qui eut lieu sur le rivage septentrional du port de Constantinople, en présence de quelques Vénitiens servant d'escorte au doge, et de quelques seigneurs grecs, courtisans de l'usurpateur, celui-ci promit aux croisés de remplir tous les engagements pris envers eux par Alexis, à la condition que les Latins renonceraient à toute attaque contre Constantinople, et qu'ils quitteraient sur-le-champ les rives du Bosphore. Cependant Mursuffle fit une réserve pour l'exécution du traité de Zara ; il dit au doge qu'il ne pouvait regarder comme réelle la réunion de l'Église grecque à l'Église latine,

attendu qu'elle n'avait pas été prononcée librement; il ajouta que pour sa part il ne consentirait jamais à cette réunion.

Dandolo, indigné en entendant ces dernières paroles, répondit à Mursuffle qu'il ne comprenait pas comment, après avoir outragé toutes les lois du Ciel et de la nature, on mettait tant d'importance à des opinions religieuses. « Est-ce donc que la religion des « Grecs, » ajouta le noble vieillard en secouant sa tête en signe de mépris, « est-ce « donc que la religion des Grecs autorise la « trahison et le parricide? »

Irrité par ces dernières paroles, Mursuffle jura de s'en venger. Dandolo revint au camp. Cette situation violente ne pouvait plus être dénouée que par le glaive.

CHAPITRE XIII

Prise de Constantinople par les Latins.

(1204)

Un des traits caractéristiques des croisés de 1204, c'est leur délibération en face des remparts menaçants de Constantinople. Ils réglèrent solennellement les résultats de la conquête qu'ils allaient entreprendre, tant elle leur parut assurée. Il faut dire aussi que, pour prévenir toute division après la prise de la grande cité, il était nécessaire d'arrêter

d'avance et d'un commun accord les conditions futures des États nouveaux qu'ils se promettaient de fonder.

Dans un acte signé par les principaux chefs de la croisade, il fut convenu qu'on élirait, après la victoire, un empereur choisi parmi les croisés, lequel aurait le quart du butin, les palais des Blaquernes et du Bucoléon. Le reste des dépouilles de l'ennemi devait être partagé, à portion égale, entre les Vénitiens et les Français.

On décida qu'on règlerait ultérieurement l'étendue des terres qui appartiendraient à l'empereur, mais que le régime féodal tel qu'il existait en France serait appliqué à l'empire futur, et que les provinces seraient données aux guerriers qui les auraient le mieux méritées dans les combats.

Les murailles de Constantinople étant plus hautes du côté de la terre que du côté de la mer, et présentant plus de difficultés pour l'assaut, les croisés décidèrent de n'attaquer

la ville que du côté de la Corne d'Or et de la Propontide. Ils mirent sur leurs trois cents navires toutes les provisions de bouche et le matériel de guerre, disposèrent leur flotte sur une seule ligne, s'avancèrent, bannières déployées, dans le port, au son des trompettes et des clairons, et jurèrent de conquérir la capitale de l'empire grec, ou de mourir sur la brèche. Ils vouèrent à l'infamie ceux qui prononceraient le mot de retraite. « Cette ordonnance », dit Villehardouin, qui était là, la lance au poing, avec les princes croisés, « cette ordonnance, contenant, de front, une demi-lieue françoise, était véritablement une belle et magnifique chose à voir. »

Les Latins commencent l'attaque le 9 avril, et sont repoussés avec perte. Ils renouvellent l'assaut trois jours après. Cent mille Grecs garnissent les remparts; ils lancent, à l'aide de leurs machines de guerre, d'énormes blocs de pierre sur les assiégeants, leur jettent dans les yeux du sable brûlant; le feu gré-

geois (1) court en serpentant autour des navires et dans les navires des croisés.

Plus le danger est grand, plus les Francs redoublent d'ardeur et d'intrépidité. Leurs arbalètes, leurs catapultes se meuvent avec fracas; elles ébranlent les murailles et les tours. Quarante mille bras dressent les échelles; chefs et simples soldats montent à la file avec un égal courage, gagnent les créneaux et livrent aux Grecs des combats meurtriers. « Alors l'assaut fut rude, et les cris s'élevèrent si grands, qu'il sembloit que la terre dust s'abismer (2). »

(1) Le feu grégeois avait été inventé au VIIe siècle de l'ère chrétienne par un Syrien nommé Callinique. Ce feu, qui brûlait dans l'eau, avait une propriété particulière : il est de la nature du feu ordinaire de s'élever; le feu grégeois, au contraire, se traînait en bas, et suivait toutes les directions qu'on voulait lui donner. On remplissait certains tubes des matières inflammables qui le composaient, et on les lançait sur les vaisseaux ennemis. Le secret du feu grégeois avait été perdu. On le retrouva en France sous Louis XVI. Ce bon et malheureux roi défendit à ses ministres d'en faire usage, et voulut qu'on ensevelît dans une nuit éternelle cette funeste découverte.

(2) Villehardouin.

André d'Urboise, chevalier français, et Pierre Alberti, gentilhomme vénitien, arrivèrent les premiers au sommet des murailles, et crièrent en brandissant leur lance: *Victoire! victoire!* Mais, dans la mêlée, un soldat français prend Alberti pour un Grec, et le tue; le croisé reconnaît sa fatale erreur, et veut se donner la mort de désespoir.

« Un guerrier chrétien ne s'arrache pas la vie, lui dit Henri de Hainault en lui saisissant le bras; il réserve ses coups pour combattre l'ennemi. »

A ces mots, le croisé se précipite au milieu des Grecs, et tombe percé par le glaive des assiégés.

Le courage des Latins devient de la rage. Les Grecs, saisis d'effroi, se sauvent en désordre dans l'intérieur de la ville. Ceux qui résistent sont égorgés. L'armée d'Occident entre dans Constantinople au bruit des fanfares. « Lors vous eussiez vu abattre Grecs de tous costés, les nostres gagner chevaux et pa-

lefrois, et tomber tant de morts et de blessés qu'ils ne se pouvoient nombrer (1). » Un guerrier franc nommé Bracheux, *qui avait une taille de géant,* dit Nicétas, *et dont le casque paraissait aussi haut qu'une tour,* s'élança seul dans le camp de Mursuffle, dressé sur une des vastes places de Constantinople; il brandit sa lance avec un geste si terrible, poussa un cri si menaçant, qu'à son aspect les Grecs se sauvèrent dans la plus grande confusion. Bracheux s'assit tranquillement dans la tente de l'empereur, où quelques-uns de ses compagnons d'armes vinrent bientôt le rejoindre.

La ville était remplie de terreur et de désespoir. « C'étoit un spectacle horrible, que de voir femmes, vieillards, enfants, courir çà et là, éperdus, à demi morts de frayeur, se lamentant piteusement et demandant merci (2). »

Puis on voyait de longues files de prêtres

(1) Villehardouin.
(2) *Idem.*

en habits sacerdotaux, portant des croix et des bannières, s'avançant vers les croisés, et leur demandant pitié et miséricorde au nom de Jésus-Christ. Mais les vainqueurs, et surtout la colonie latine de Constantinople, longtemps persécutée par les Byzantins, furent sans pitié. Ils passèrent au fil de l'épée tout ce qui s'offrit à leurs coups, et mirent trois fois le feu à la ville devenue leur conquête.

Au milieu de ce désastre, et pendant que les croisés pillaient Constantinople et massacraient ses habitants, le clergé grec, réuni dans Sainte-Sophie, proclama un nouvel empereur; Mursuffle venait de prendre la fuite, entraînant avec lui l'impératrice Euphrosine, femme de l'usurpateur Alexis, et sa fille, la belle Eudoxie, dont Jean Ducas était vivement épris.

Le clergé choisit pour succéder à Mursuffle le brave Théodore Lascaris, dont nous avons déjà parlé. Voulant ranimer les courages abattus, Lascaris réunit à grand'peine les

troupes grecques sur un point retranché, dans l'intérieur de la ville, et leur parla en ces termes :

« C'est à vos armes que la Providence a
« confié le salut de la ville impériale ! Si la
« patrie succombe, vous aurez peu de regrets
« d'abandonner la vie, et vous trouverez peut-
« être quelque gloire à mourir le jour même
« où doit périr le vieil empire des césars !
« Nos remparts sont détruits, mais non pas
« nos armes ! Que nos boucliers nous servent
« de murailles ! Il nous reste du fer et du feu
« pour détruire nos ennemis ! Ne souffrons
« pas, mes amis, qu'une poignée de *barbares*
« renverse un empire, et anéantisse une gloire
« de vingt siècles ! »

Mais les troupes furent sourdes à ces patriotiques paroles. Chose inouïe ! elles ne promirent de servir Lascaris qu'autant que l'empereur leur paierait leur solde d'avance !

Or, Lascaris ne disposait de rien, car déjà les croisés avaient mis la main sur le trésor

impérial. Quant au peuple, aux grands de l'empire, ils ne songeaient plus qu'à une seule chose : enfouir leur argent dans la terre, afin de pouvoir le retrouver après le désastre ! Il y avait encore un homme à Constantinople, à cette heure suprême, il y avait Lascaris ; mais il n'y avait plus de nation. Lascaris ne pouvait pas lutter seul contre vingt mille croisés; il sortit avec sa famille de Constantinople, versant des larmes brûlantes de douleur et de rage, mais conservant au fond de son âme l'espoir de la vengeance, et ne renonçant pas à reconquérir cet empire, que ses lâches compatriotes venaient de laisser tomber (14 avril 1204).

CHAPITRE XIV

Excès des croisés après la victoire. — Agnès de France, fille de Louis VII et sœur de Philippe-Auguste.

(1204)

Des excès de tous genres souillèrent la victoire des croisés. Ne respectant ni l'honneur des femmes, ni les biens des citoyens, n'épargnant pas plus les églises que les maisons des riches et celles des pauvres, ils pillèrent tout ce qui tomba sous leurs mains. *Et si oncques ne fut un si riche saccagement,* dit Villehardouin.

Les schismatiques ne furent pas plus ménagés que s'ils avaient été musulmans; les Latins entrèrent à cheval dans Sainte-Sophie, et chargèrent leurs montures des trésors du plus riche sanctuaire du monde. Ils s'enivrèrent dans les calices et les ciboires ornés de pierreries, et les dérobèrent ensuite; ils mirent en pièces l'autel de la Vierge, chef-d'œuvre de l'art, et jouèrent aux dés sur le marbre représentant Jésus-Christ assis au milieu de ses disciples. Une femme que Nicétas appelle *une servante du démon, une prêtresse des furies, une boutique d'enchantement*, s'assit dans la chaire patriarcale, y entonna une chanson impudique et dansa dans l'église.

« Voilà donc, » s'écrie ici l'historien de Byzance, « voilà donc ce que nous promettaient ces hausse-cols dorés, cette humeur fière, ces sourcils élevés, cette barbe rase, cette main prête à répandre le sang, ces narines qui ne respirent que la colère, cet œil

superbe, cet esprit cruel, cette prononciation prompte et précipitée ; voilà les œuvres de ces hommes qui voulaient se faire passer pour plus observateurs du *décalogue* que les Grecs ! »

Les croisés brisèrent à coups de marteaux toutes les statues de bronze dont nous avons donné la rapide nomenclature dans le XIII[e] chapitre de cet ouvrage, et les convertirent en monnaie. Les Vénitiens, plus éclairés que les autres croisés, et nés dans une ville construite et embellie par les arts, firent transporter en Italie quelques-uns des monuments de Byzance. Quatre chevaux de bronze, qui, au milieu des révolutions des empires, avaient passé de Grèce à Rome, et de Rome à Constantinople, vinrent décorer la place Saint-Marc (1).

Mais le vandalisme des Francs fut poussé jusqu'à la fureur. Ils n'épargnèrent que les monuments de marbre, qui n'excitèrent pas leur cupidité; tout ce qui était en métal fut détruit par eux. « Ce que l'antiquité, » a dit

(1) Michaud, *Hist. des Croisades*, tome III.

Nicétas, témoin de cette dévastation, « avait jugé d'un grand prix, devint tout à coup une matière commune; ce qui avait coûté d'immenses trésors fut changé en pièces de monnaie de peu de valeur. »

Pendant que les soldats vainqueurs pillaient Constantinople, les prêtres latins, *ne voulant pas rester les poches vides*, dit naïvement le chroniqueur Gunther, historiographe de Martin Letz, son abbé, l'un des prédicateurs de la cinquième croisade; les prêtres latins, disons-nous, songeaient aussi à faire leur butin. Martin Letz, qui *défendait le sacrilége, si ce n'était pour des choses sacrées*, s'introduisit dans une église de Byzance renfermant de précieuses reliques. Il y vit un vieillard portant une longue barbe blanche. C'était un prêtre grec.

Perfide vieillard, lui dit Martin, *montre-moi les reliques que tu conserves, ou attends-toi à la mort!*

Le prêtre grec, effrayé, ouvre un coffre de fer, et lui montre les trésors que *Martin estimait plus que toutes les richesses de la Grèce.* A cette vue, le moine latin plonge sa main dans le coffre et remplit de reliques les pans de sa robe. Il sortit ensuite de l'église, et se rendit dans un navire des croisés. On lui demanda quel était le butin qu'il venait d'enlever.

Tout va bien, répondit-il d'un air joyeux; à quoi les croisés répondirent: *Deo gratias!*

De pareils traits de mœurs caractérisent mieux l'époque et les hommes dont nous parlons ici que les plus longues et les plus brillantes dissertations

Les princes et les barons ne dédaignaient pas, d'ailleurs, ces saintes dépouilles. Dandolo, ayant eu en partage un morceau de la vraie croix que l'empereur Constantin faisait porter devant lui à la guerre, en fit présent à la république de Venise. Baudouin de Flandre

garda pour lui la couronne d'épines de Jésus-Christ, et plusieurs autres reliques trouvées dans le palais de Bucoléon. Il envoya à Philippe-Auguste un morceau de la vraie croix qui avait un pied de long (1), des cheveux de Jésus enfant, et le linge dont le divin fils de Marie fut enveloppé dans l'étable de Bethléhem.

On a évalué à six cents millions de francs de notre monnaie le produit du pillage de Constantinople par les croisés; si cette somme était exacte, et que la capitale de l'empire Grec n'eût renfermé, en 1204, que ces trésors-là, cette grande ville, si renommée par son luxe, sa magnificence, aurait été moins riche qu'on ne le pensait; mais il est à croire

(1) Jusqu'en 1791 le morceau de la vraie croix envoyé par Baudouin au roi de France avait été conservé dans le trésor de la Sainte-Chapelle, à Paris; il fut déposé, à cette époque, dans la basilique de Saint-Denis, d'où il fut transporté, en 1793, dans un comité de la Convention. Maintenant ce pieux monument se trouve de nouveau dans la belle église de Saint-Denis. (Michaud, *Hist. des Croisades*, tome III.)

que les croisés ne mirent pas la main sur tout l'or, l'argent, les objets précieux qui se trouvaient alors à Constantinople; déjà l'usurpateur Alexis avait emporté dans sa fuite beaucoup d'or et de diamants appartenant au palais de Bucoléon, et Mursuffle en fit autant quand il abandonna, lui aussi, pour sauver sa tête, la ville et le peuple à la merci des étrangers.

Les croisés se mirent à railler les Byzantins, après les avoir dépouillés, ruinés; rien de plus caractéristique que les divertissements et les joyeuses mascarades des Latins, maîtres depuis un jour de Constantinople. C'est Nicétas qui parle : « Les croisés se revêtaient, non par besoin, mais pour en montrer le ridicule, de robes peintes, vêtements ordinaires des Grecs; ils mettaient nos coiffures de toile sur la tête de leurs chevaux, et leur attachaient au cou les cordons qui, d'après notre coutume, doivent pendre par derrière; quelques-uns tenaient dans leurs

mains du papier, de l'encre et des écritoires, pour nous railler, comme si nous n'étions que de mauvais scribes ou de simples copistes. Ils passaient des jours entiers à table; les uns savouraient des mets délicats, et les autres ne mangeaient, suivant la coutume de leur pays, que du bœuf bouilli et du lard salé, de l'ail, de la farine, des fèves, et une sauce très-forte. »

Il y eut quelque chose de plus affreux peut-être que les excès des croisés à Constantinople: ce furent les lâches et ignobles insolences d'une foule de Grecs, prodiguées aux grands de l'empire réduits au désespoir, à la misère, par les Latins vainqueurs. Foulant aux pieds tout sentiment de pudeur et d'humanité, des Byzantins achevèrent de dépouiller les fugitifs en insultant à leur malheur. On entendait une multitude en délire se réjouir de l'infortune publique, applaudir à l'abaissement des sénateurs, des patriciens, des personnes autrefois riches, et

nommer ces jours désastreux les jours de la justice et de l'équité. « Les hommes de la lie du peuple, » dit Nicétas, auxquels nous empruntons ces détails, « nous accablaient d'injures et d'outrages. Au lieu de tirer une leçon de notre malheur, ils en manifestaient hautement et publiquement de la joie. Quelques-uns d'entre eux rachetèrent à vil prix les biens que les étrangers nous avaient volés, et disaient, en levant les mains et les yeux au ciel : *Dieu soit loué de nous avoir fourni un moyen si facile de nous enrichir!* Ils s'enrichissaient encore en rachetant et en revendant des reliques, des vases sacrés oubliés par les étrangers rapaces. »

Ce brocantage sur des ruines, au milieu de la chute d'une nation, ces outrages adressés à de grandes infortunes, étaient bien dignes des Grecs du Bas-Empire.

Quant à Villehardouin, témoin oculaire, comme Nicétas, des excès des croisés et des Grecs à Constantinople, il se borne à

dire naïvement, après les avoir indiqués : *Ainsi se passèrent les fêtes de Pâques fleuries !*

Mais ces affreuses scènes, qu'Innocent III, dans une lettre solennelle (1), condamna et flétrit avec une grande énergie, disant qu'il n'admettait pas que les lois de la guerre, dans une ville prise d'assaut, pussent autoriser des soldats chrétiens à se livrer au meurtre, au pillage, à la débauche; ces affreuses scènes, disons-nous, s'accomplirent malgré le clergé latin, malgré les chefs de la croisade, malgré Baudouin de Flandre, qu'un historien (2) a justement appelé le *miroir de la chasteté;* malgré le marquis de Montferrat, le modèle de l'honneur et de la décence. Aussi c'était lui, c'était Boniface que la foule éperdue implorait. *Saint roi marquis*, lui criait-on, en tombant à ses genoux, *saint roi marquis, ayez pitié de nous !*

(1) *Gesta Innocentii*, cap. XCIV.
(2) Gibbon.

Accouru dans le palais de Bucoléon pour en prendre possession le premier jour de l'entrée des croisés dans Constantinople, et pour préserver de la dévastation de la soldatesque cette splendide demeure des césars, le marquis de Montferrat n'y vit pas sans surprise un grand nombre de femmes des premières maisons de l'empire. Il n'y avait avec elles pas un seul homme. Leurs maris, leurs frères, leurs pères étaient morts pendant le siége; quelques-uns avaient fui de Constantinople, les abandonnant ainsi à tous les périls d'une ville emportée d'assaut. Elles n'avaient pour défense, dans ce palais de Bucoléon où elles étaient venues chercher un refuge, croyant y trouver encore des protecteurs, que leurs gémissements et leurs larmes.

En voyant entrer dans le palais le marquis de Montferrat, accompagné de quelques chevaliers français couverts de leur armure, ces grandes dames grecques poussèrent un cri d'épouvante; puis elles implo-

rèrent la pitié des guerriers en tombant à leurs genoux.

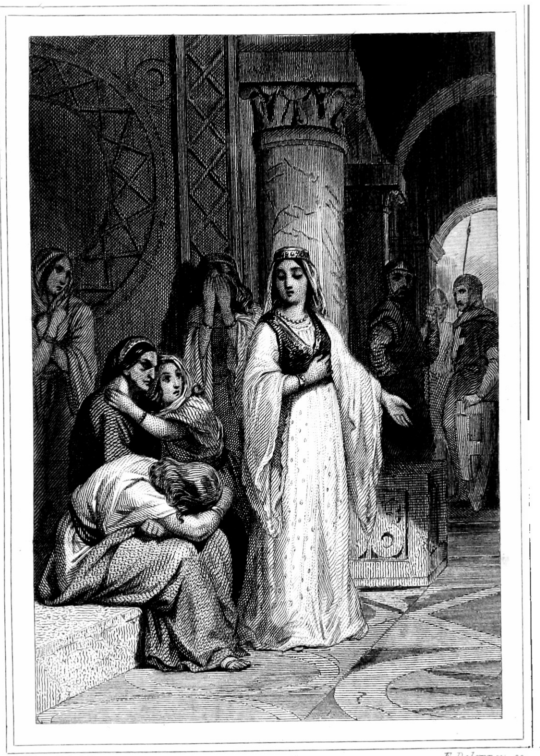
Montferrat les prit noblement sous sa protection, ferma soigneusement les portes du palais pour ne pas laisser entrer les soldats, et confia ces pauvres femmes à la garde des chevaliers français : ceux-ci jurèrent que pas une insulte ne leur serait faite.

Cependant les dames grecques ne se rassuraient pas, lorsque, parmi elles, une voix s'éleva et dit : « Que craindrions-nous désor-« mais? Ne sommes-nous pas protégées par « des chevaliers français? »

Ces paroles furent prononcées en français. Étonnés d'entendre la langue de leur pays dans la bouche d'une de ces femmes, les guerriers lui demandèrent qui elle était.

Je suis Agnès de France, répondit-elle avec un noble orgueil, *fille de Louis VII et sœur de votre roi Philippe-Auguste.*

CONQUÊTE DE CONSTANTINOPLE.



K. Girardet del. F. Delannoy sc.

« Que craindrions-nous ? ne sommes-nous pas protégées
par des chevaliers français ? »

A ces mots, les chevaliers agitèrent tous leurs lances en signe de respect.

Celle qui parlait ainsi était en effet Agnès de France, fille de Louis VII et d'Alix de Champagne, fille de Thibault le Grand, comte de Champagne, qui fut aussi mère de Philippe-Auguste. En 1179, Agnès, alors à peine âgée de dix ans, avait été accordée en mariage à Alexis II, fils de Manuel Comnène, empereur de Constantinople, et avait été conduite dans cette capitale.

En 1183, au moment où elle venait de contracter son union avec Alexis II, prince de vingt ans, Agnès vit son jeune époux assassiné par le féroce Andronic Comnène, dont nous avons raconté ailleurs (1) la dramatique histoire. Ce même Andronic contraignit ensuite Agnès à l'épouser; et le patriarche de Constantinople consentit à bénir cette union !

(1) *Hist. de Constantinople*, tome I.

Lorsqu'en 1185 Andronic Comnène fut écartelé par la populace de Byzance, Agnès de France se retira dans une modeste demeure qu'elle occupa, oubliée du monde, jusqu'à la prise de la capitale de l'empire grec par les Latins.

Elle avait à cette époque trente-cinq ans. En 1205, le marquis de Montferrat lui fit épouser un seigneur grec, le général Branas, qui, seul de tous ses compatriotes, resta attaché au parti des Latins. Une fille issue de ce mariage épousa un gentilhomme français, Narjot de Tourcy, qui plus tard tint lui-même les rênes de l'empire latin. Agnès de France termina paisiblement ses jours à Constantinople, dans un âge assez avancé.

Si, à l'exemple d'Anne Comnène, Agnès de France avait retracé l'histoire des révolutions de Constantinople dont elle fut le témoin, la postérité eût recueilli de bien curieux détails. Fille et sœur de rois, femme de deux empe-

reurs et d'un général grec, mère de la femme d'un régent de l'empire latin, elle dut connaître la cour de France, les mœurs chevaleresques de sa terre natale, comme elle connut la cour de Byzance, les mœurs corrompues, efféminées, des rivages du Bosphore.

Elle vit tomber sous le fer des bourreaux les deux empereurs auxquels on avait uni sa destinée; elle avait vu l'usurpation d'Alexis l'Ange, la chute d'Isaac, le rétablissement de ce prince et de son fils, leur mort tragique, l'élévation de Mursuffle sitôt suivie de la fin de son règne, le triomphe et les excès de ses compatriotes dans cette ville de Constantinople devenue sa seconde patrie.

Peu de femmes nées sur les marches du trône ont eu leur vie plus remplie d'événements extraordinaires que la fille de Louis VII et d'Alix de Champagne. A défaut d'un récit, qu'Agnès eût retracé elle-même, des vicissitudes de son existence, que n'a-t-elle

rencontré au moins un biographe complet dont l'œuvre aurait présenté tout le sérieux intérêt de l'histoire mêlé à l'attrait du roman !

CHAPITRE XV

Préliminaires de l'élection d'un empereur. — Baudouin, comte de Flandre, élu empereur de Constantinople. — Portrait de ce prince, tracé par un auteur flamand du XVIe siècle.

(1204)

Le plus important et le premier acte politique des Latins après leur conquête de Constantinople, fut l'élection d'un empereur : on était convenu de cette élection avant l'attaque de la ville.

Douze croisés, dont six Vénitiens et six Français, furent nominativement désignés.

Selon Nicétas, les Latins, *pour observer les usages de leurs pays,* placèrent en rang quatre calices pour les *quatre* compétiteurs (il n'y en avait que trois). L'un de ces calices, ajoute l'historien byzantin, contenait le sacrifice non sanglant; les autres étaient vides. Ces calices devaient être donnés aux quatre princes; la coupe qui renfermait le corps et le sang de Jésus-Christ était destinée au croisé qui serait élu empereur. Le même auteur dit également qu'en cas d'égalité des suffrages, il appartenait au doge de Venise de choisir lui-même un empereur.

Tous ces détails sont inexacts. Une remarque générale, c'est que Nicétas, narrateur fidèle, piquant même toutes les fois qu'il parle des hommes et des choses de son pays, ignore les usages des Francs, et commet souvent des erreurs quand il veut les introduire dans son récit, les juger et les peindre.

Ce ne fut point à Dandolo, mais au sort, que les croisés confièrent le soin de décider

entre les candidats en cas d'un partage égal dans les voix. Ces candidats n'étaient pas au nombre de quatre, comme nous l'avons remarqué déjà, mais au nombre de trois : Henri Dandolo; Boniface, marquis de Montferrat; et Baudouin, comte de Flandre et de Hainault.

Une désapprobation générale se manifesta dans les rangs des Vénitiens pour la candidature du doge. Ces républicains, jaloux de leur indépendance, auraient cru leur liberté perdue si Dandolo se fût assis sur le trône de Byzance. « Quel Romain, s'écrièrent-ils, aurait voulu « quitter le titre de citoyen de Rome pour « devenir roi de Carthage? »

Le vertueux vieillard, disons-le bien vite, s'associa lui-même à cette patriotique opposition, et renonça sans peine au diadème des césars.

Par déférence pour son grand âge et ses hautes qualités personnelles, pour le rang qu'il occupait et dans la république de Venise et

dans l'armée des Latins, on lui accorda, avant la nomination de l'empereur, un privilége unique : tout en recevant le titre de *despote,* qui lui assignait la seconde place dans l'empire, et qui lui permettait de chausser les brodequins de pourpre, il fut dispensé, seul parmi les croisés, de rendre foi et hommage au futur souverain de Constantinople.

On stipula en même temps que les possessions que les Vénitiens allaient avoir en Orient, par suite de la conquête de Byzance, garderaient, comme Venise elle-même, leur indépendance vis-à-vis du nouvel empereur des bords du Bosphore.

Ignorant tous ces motifs de la renonciation de Dandolo au trône de Constantin, Nicétas dit tout simplement : *Le duc de Venise ne put être élu, parce qu'il était aveugle.*

Mais le chroniqueur byzantin est dans la vérité historique quand il nous montre le vieux Dandolo favorisant la candidature de

Baudouin de Flandre, de préférence à celle du marquis de Montferrat. Autant que Baudouin, Boniface était digne de la pourpre; mais Montferrat possédait presque toute la Lombardie, principauté limitrophe des États de Venise : il parut à Dandolo que le maître de la Lombardie, devenu empereur d'Orient, aurait pu être un dangereux voisin de la république de l'Adriatique.

Le comte de Flandre disposait d'une province riche et belliqueuse, il est vrai; mais elle était loin de Venise; les vainqueurs de Byzance appartenaient en majorité à la France. La France pouvait s'intéresser à la conservation de la conquête de Constantinople et lui fournir au besoin des secours. Déjà on s'était empressé de donner à l'empire latin le nom de *Nouvelle France*. Ajoutons à toutes ces considérations qu'une intimité profonde unissait Baudouin et Dandolo; celui-ci aimait le comte de Flandre comme un fils, lequel rendait au vieux doge

toute l'affection, tout le respect qu'on doit à un père.

L'influence du chef de la république de Venise détermina l'élection du comte de Flandre. Les électeurs étaient réunis depuis trois jours dans une salle du palais de Bucoléon. La foule des croisés, parmi lesquels se mêlaient beaucoup de Grecs, ne quittaient pas les portes de la demeure des Césars, et attendaient impatiemment le résultat de l'élection.

Enfin, le 16 mai 1204, à l'heure de minuit, Nevelon, évêque de Soissons, l'un des électeurs, parut sous le grand portique du palais de Bucoléon et dit à la foule attentive :

« Seigneurs ! nous sommes, Dieu merci, « tombés d'accord pour faire un empereur ! « Vous avez tous juré et promis de tenir et « reconnaître celui qui devait être par nous « élu. Eh bien ! nous vous nommons, à « l'heure où Jésus-Christ est né, Baudouin « comte de Flandre et de Hainault ! »

A ces mots, d'immenses acclamations re-

tentirent au milieu de la foule. Selon la coutume des Francs, coutume adoptée par les Byzantins, les guerriers élevèrent Baudouin sur un énorme bouclier pour le montrer au peuple; ils le portèrent de cette manière dans l'église Sainte-Sophie; là, ils le revêtirent de la pourpre, des brodequins impériaux, parsemés d'aigles d'or et d'argent.

Les comtes et les barons français, tombant aux pieds de leur compagnon d'armes devenu leur souverain suprême, l'acclamèrent trois fois. *Même le marquis de Montferrat, sans mauvaise humeur,* dit Villehardouin, *lui fit honneur tant qu'il put.*

Trois semaines après, Baudouin fut solennellement sacré dans Sainte-Sophie, en présence des croisés, du clergé grec et du clergé latin, et au milieu d'une immense foule; les Byzantins, quoique habitués à changer souvent de maîtres, ne durent point contempler avec joie un spectacle qui leur rappelait de grands malheurs et la perte de leur empire.

Deux chevaliers français portèrent devant Baudouin, dans la marche du cortége vers Sainte-Sophie, le laticlave des consuls romains et l'épée impériale « qu'on voyait enfin, a dit un historien (1), dans la main des guerriers et des héros. » *Et quand la feste fut passée, l'emperor Baudouin commença à vaquer à ses affaires* (2).

Le premier chef de l'empire latin, fils de Baudouin VII comte de Flandre, et de Marguerite d'Alsace, descendait de l'illustre maison de Flandre, alliée à toutes les maisons impériales et royales de l'Europe. Il avait épousé, en 1194, Marie, fille de Henri comte de Champagne, nièce de Philippe-Auguste, et non point, comme on l'a dit (3), Marguerite de Flandre.

(1) Michaud.

(2) Villehardouin.

(3) On a probablement confondu Marguerite d'Alsace, comtesse de Flandre, mère de Baudouin et non sa femme, avec Marie de Champagne. Voyez Ducange, *Histoire de Constantinople sous les Français*, et les *Annales de Flandre* par d'Oudegherst.

Baudouin avait trente-trois ans lorsque les suffrages de ses compagnons de gloire le portèrent au rang suprême. Voici le portrait qu'a tracé de ce prince un auteur flamand du XVIe siècle, d'Oudegherst, *docteur en droit, lieutenant bailli de Tournay et du Tournesy,* dans son livre intitulé, *Annales de Flandre :*

« Ce Baudouin huitième du nom, estoit un prince vaillant; il avoit le parler aimable, éloquent; il pensoit toujours à ce qu'il devoit dire; ses paroles estoient brèves; il n'aimoit pas le langage fardé et de haut style; il n'aimoit pas la vengeance, sinon contre les meschants; il estoit bon, clément, grand observateur et zélateur de justice; dans ses États les bonnes loix estoient estroitement observées. Il estoit si affable et béning, que tous ses sujets le regardoient comme un père. Il estoit sobre en sa table, et mangeoit pour vivre, sans penser à vivre pour manger. Il estoit très attaché à la sainte religion. Bref, toutes les vertus requises à un prince estoient en lui, et

c'est par elles qu'il parvint à toute grandeur, à toute dignité. »

Baudouin était doué en effet de grandes vertus; tous les auteurs contemporains, même les Grecs, sont unanimes sur ce point; mais il manqua de génie politique, comme nous le verrons dans la suite.

CHAPITRE XVI

Baudouin distribue les principales dignités de l'empire à des seigneurs français. — Il en exclut les Grecs. — Partage de l'empire. — Le culte catholique rétabli dans l'ancien empire byzantin. — Soumission des conquérants latins au saint-siége. — Efforts d'Innocent III pour consolider l'empire latin.

(1204)

Baudouin, après son élection, distribua les principales dignités de l'empire à des seigneurs français. Geoffroi de Villehardouin, ce bon et vaillant gentilhomme champenois qui mania la plume aussi bien que l'épée,

reçut le titre de maréchal de Romanie (la Thrace). Thierry de Los devint sénéchal; l'éloquent Conon de Béthune fut investi de la charge de grand-maître de la garde-robe, comme Machaire de Sainte-Ménéhould, Miles de Brabant, Manassès de l'Isle, reçurent, l'un, le titre de grand-échanson, l'autre, celui de bouteillier, et le troisième celui de grand-queux.

Se méfiant, non sans quelque raison, il est vrai, des Grecs vaincus, l'empereur les exclut de sa cour, de ses armées, de l'administration, de la magistrature. Loin de chercher à ramener à lui les anciens dignitaires de l'empire byzantin, Baudouin leur fit sentir dans toutes les occasions son mépris; il les aigrit, il s'en fit des ennemis irréconciliables, et voilà en quoi, selon nous, Baudouin manqua de génie politique. Son frère et son successeur, Henri de Hainault, suivit un système opposé; et son règne jeta bien plus d'éclat que celui du premier empereur latin.

Nicétas, qui a rendu hommage à la pureté de mœurs de Baudouin, à sa charité envers les pauvres, Nicétas, offensé, comme Grec, du dédain de l'empereur français pour ses compatriotes, s'en venge en calomniant la mémoire de ce prince. Dans une occasion dont nous parlerons bientôt, l'historien de Byzance dit que le marquis de Montferrat accusa Baudouin d'être *plus fourbe, plus perfide qu'un Grec.*

Or, le caractère de Baudouin était précisément l'opposé de la fourberie, de la perfidie; et si l'on pouvait reprocher à un homme trop de franchise et de loyauté, ce seraient là des défauts qu'on aurait pu attribuer au comte de Flandre.

D'ailleurs, Nicétas, qui, dans son livre, paraît souvent plus occupé de littérature que des malheurs de sa patrie, prend occasion de certains actes justement reprochés aux Latins, pour dire que cette nation *barbare* n'avait aucune connaissance des belles-lettres; il ne

leur pardonne pas d'ignorer Homère, Sophocle, Euripide: *Comme les Francs,* dit-il, *n'ont point de commerce avec les Grâces, ni avec les Muses, ils sont rudes et grossiers; et Baudouin, dans une vanité ridicule, s'imaginait, comme un conquérant ancien, que la terre dût trembler sous ses armes.*

Il y a un contraste plein d'instruction dans le spectacle des Grecs et des Latins, si différents d'origine, d'idées, de mœurs, de coutumes, placés sur une même scène, en face les uns des autres. Et voyez quel a été le travail des siècles! *Ces barbares de l'Occident,* dont parlait Nicétas avec un superbe dédain, sont maintenant devenus les maîtres de la civilisation du monde, et les Grecs du Bas-Empire, si fiers de leurs lumières, de leurs progrès dans les arts et dans les lettres, sont tombés dans l'ignorance et la servitude! Les Grecs, surtout ceux de l'Asie Mineure, ont non-seulement perdu toute notion de leur ancienne littérature, mais encore ils ont oublié

leur langue, la langue de Démosthène et de Périclès! Ils ne parlent plus que l'idiome des Turcs, dont ils sont aujourd'hui les humbles et malheureux esclaves!

Mais ne perdons pas de vue nos croisés.

Douze chevaliers français et douze nobles Vénitiens appelés à faire le partage de l'empire, voulurent dédommager Montferrat de l'exclusion du trône impérial en le nommant roi de Thessalonique ou de Macédoine; ils joignirent à ce royaume l'île de Candie, l'ancienne Crète, que Boniface vendit un peu plus tard à la république de Venise pour mille pièces d'or.

Les croisés firent des lots d'Alexandrie, de la Numidie, de la Libye, du pays des Parthes, des Perses, des Ibères, des Assyriens, *comme s'ils eussent été les rois du monde et les maîtres des rois* (1).

Mais ces partages-là ne figurèrent que sur les registres. Ce qui est resté un fait

(1) Nicétas.

positif, c'est que les États de Baudouin comprirent : 1° Constantinople, 2° la Bithynie, 3° la Thrace, 4° toute la Grèce, depuis les Thermopyles jusqu'au cap Sunium, où Platon enseigna la sagesse, et quelques îles de l'Archipel.

Les Cyclades et les Sporades, les îles de la côte orientale de l'Adriatique, les côtes de la mer de Marmara, celles de la mer Noire, tombèrent en partage aux Vénitiens; et ce fut là l'origine de ces fameux établissements commerciaux ou *comptoirs vénitiens*, qui subsistèrent dans la Méditerranée longtemps après la conquête du second empire grec par Mahomet II (1453).

Divisées et subdivisées en une infinité de fiefs, toutes les provinces de l'empire latin échurent aux comtes, aux barons, aux simples chevaliers, sous les mêmes conditions de redevance et de services militaires que les fiefs de France.

Venise eut des princes de Naxos, des ducs

de Paros, des sires de Mycone, de Samos, d'Andros, de Mélos, comme la France eut des ducs d'Athène, des princes d'Achaïe, des sires de Thèbe, des seigneurs d'Argos, de Corinthe, de Sparte et de Calamata. « Ainsi des chevaliers français dictèrent des lois dans la ville d'Agamemnon, dans la cité de Minerve, dans la patrie de Lycurgue et celle d'Épaminondas : étrange destinée des guerriers de cette croisade, qui avaient quitté l'Occident pour conquérir la ville et la terre de Jésus-Christ, et que la fortune conduisait dans les lieux remplis du souvenir des dieux d'Homère et de la gloire profane de l'antiquité (1). »

On avait décidé que si l'empereur était choisi parmi les Français, le patriarche de Constantinople appartiendrait à la nation vénitienne; et Thomas Morisini, ecclésiastique vénitien d'un grand mérite, fut élevé à la chaire de Sainte-Sophie. Comme cette élection avait eu lieu sans la participation du pape,

(1) Michaud, *Hist. des Croisades*, tome III.

elle parut à Innocent III une usurpation de ses droits; c'était là une continuation des usages des schismatiques grecs, qu'il importait d'anéantir. Mais les vainqueurs de Byzance, qui avaient à cœur de se soumettre aux volontés du saint-siége, s'empressèrent d'obéir au souverain pontife, et Morisini prit possession du trône patriarcal, non comme l'élu des croisés, mais bien comme l'envoyé du pape.

Baudouin, Boniface, et Dandolo lui-même, qui jusque alors avait bravé les foudres du Vatican, adressèrent à Innocent III, après la conquête de Constantinople, des lettres pleines de soumission et de respect.

Le nouvel empereur, prenant le titre de *Chevalier du Saint-Siége,* rappelait à Innocent III la longue révolte des Grecs contre l'autorité des papes. « Nous avons soumis à « vos lois, disait-il au père commun des « fidèles, cette ville de Byzance, qui, en « haine du saint-siége, pouvait à peine en « entendre prononcer le nom; cette ville,

« qui n'accordait pas une seule église à celui
« qui a reçu du Seigneur la suprématie de
« toutes les églises. Elle est maintenant sou-
« mise à votre sainte autorité. »

« Pour moi, disait à son tour le roi de
« Thessalonique, pour moi, très-saint Père,
« qui n'ai pris la croix que pour l'expiation
« de mes péchés, et non pour pécher avec
« plus de licence sous prétexte de religion,
« je me soumets aveuglément à votre volonté.
« Jugez-vous que ma présence soit utile en
« Macédoine? j'y mourrai en combattant vos
« ennemis et ceux de Jésus-Christ. Pensez-
« vous, au contraire, que je doive abandon-
« ner ces riches contrées? n'ayez égard, ni
« aux biens, ni aux dignités que j'y possède.
« Je suis prêt à retourner en Occident, car je
« ne veux rien faire, très-saint Père, de ce
« qui peut attirer sur moi la colère du sou-
« verain Juge! »

Le politique Dandolo disait à Innocent III
que la conquête de Constantinople, ayant

enfin soumis ce riche pays aux lois du saint-siége, avait en même temps préparé la délivrance de Jérusalem; désormais ils n'auraient plus derrière eux cette ville de Byzance d'où étaient partis autrefois les traîtres des armées catholiques marchant à la conquête du saint tombeau.

C'était un beau et solennel spectacle que celui des héros de l'Occident, vainqueurs de Byzance, courbant leur tête devant le chef de la catholicité, et lui demandant de bénir leur conquête. Cette bénédiction tant désirée leur arriva, avec des restrictions toutefois; car, dans sa réponse aux croisés, Innocent III, tout en reconnaissant l'élection de Baudouin, tout en remerciant la Providence d'avoir humilié les Grecs, *peuple impie, superbe, rebelle*, et d'avoir remis l'empire d'Orient entre les mains des Latins, *nation pieuse, humble, soumise*, reprochait aux croisés leurs excès après le siége de Constantinople; il leur rappelait de nouveau

que le premier de leurs devoirs, la plus sainte de leur mission, était la délivrance du tombeau du Seigneur Jésus.

« Redoutez, » disait-il aux Latins, en terminant sa lettre, « redoutez la colère du « Seigneur. Espérez avec crainte qu'il vous « pardonnera le passé, si vous gouvernez « les peuples avec équité, si vous êtes « fidèles au saint-siége et, sur toute chose, « si vous avez la ferme résolution d'accom« plir votre vœu pour arracher du joug de la « servitude la terre de notre rédemption. »

Mais le pape adressait en même temps des lettres aux évêques de France pour les inviter à envoyer à Constantinople des prêtres chargés d'y enseigner le catholicisme; il leur disait que la prise de Byzance par les Latins avait plus affligé le sultan d'Égypte que la prise de Jérusalem même, et que les chemins de la Palestine étaient maintenant ouverts aux catholiques.

Au nom de l'empereur Baudouin, Innocent III pressait les Français de tout sexe, de toute condition, de se rendre en Grèce, en Macédoine, sur les bords du Bosphore, pour y recevoir des terres, des emplois, et grossir ainsi la colonie latine. Le souverain pontife promettait les indulgences de la croisade à tous les fidèles qui, partageant la gloire des croisés, iraient défendre les États que ces derniers venaient de fonder.

Innocent III avait admirablement compris qu'un empire catholique fortement assis à Constantinople pouvait anéantir peu à peu, sans secousse violente, le schisme grec. Les efforts du pape, peu secondés par l'Europe, demeurèrent impuissants. La Providence, dans ses impénétrables desseins, permit que ces beaux pays d'Orient, d'où est partie la Parole de toute vérité, traversassent encore des siècles de ténèbres avant de monter à la lumière, à la complète dignité morale. Ce n'est pas le catholicisme civili-

sateur, le catholicisme ami de l'homme, de sa liberté, qui devait d'abord remplacer le schisme de Photius à Constantinople; mais la religion de Mahomet avec tout son cortége d'ignorance, de fanatisme forcené, de servitude, de domination tyrannique et brutale.

CHAPITRE XVII

Alexis l'Ange et Mursuffle tentent de reprendre le pouvoir. — Mort de ces deux princes. — Querelle entre Baudouin et Montferrat. — Comment elle est apaisée. — Mort de Marie de Champagne, femme de Baudouin.

(1204)

Les Grecs étaient vaincus, non soumis. Alexis l'Ange et Mursuffle n'avaient pas renoncé au trône de Constantinople. Ils étaient parvenus, séparément, à réunir quelques troupes. Alexis avait fait de Mosinople, l'ancienne Maximianopolis, ville située sur les

frontières de la Thessalie, son quartier général, et Mursuffle occupait Tzurulum, cité de Macédoine.

Baudouin, à la tête de trois mille chevaliers intrépides comme lui, se mit en campagne pour châtier les deux princes grecs. A son approche, Mursuffle abdiqua le pouvoir comme s'il en eût été encore investi; il reconnut Alexis comme seul empereur d'Orient, et réunit ses forces au frère d'Isaac contre l'ennemi commun. Mursuffle, qui avait emmené avec lui, on s'en souvient, Euphrosine, femme d'Alexis, et Eudoxie, fille de cet usurpateur, arriva à Mosinople avec ces deux princesses. Déjà il avait obtenu d'Alexis la promesse qu'il lui donnerait Eudoxie en mariage. Alexis reçut Mursuffle avec les plus grandes démonstrations de joie, et l'appela du doux nom de fils.

Deux jours après son arrivée chez son beau-père, et pendant qu'il se croyait en toute sûreté, deux satellites d'Alexis garrottèrent

Mursuffle dans son sommeil, et, lui infligeant l'horrible châtiment adopté chez les Grecs du Bas-Empire, ils lui crevèrent les yeux avec deux pointes aiguës rougies au feu. Mursuffle poussa des hurlements épouvantables durant son supplice, auquel Alexis voulut assister; ce monstre fit entendre des éclats de rire en voyant sa victime livrée à d'inexprimables douleurs. Eudoxie était là, se tordant de désespoir, et se traînant aux pieds de son père pour lui demander grâce. Alexis repoussa violemment sa fille, et ordonna de l'emporter dans une autre chambre.

Voilà comment les scélérats se traitent souvent entre eux; c'étaient là, d'ailleurs, les mœurs du Bas-Empire : les forfaits étaient le recours ordinaire de la politique de cette triste époque. Alexis n'ajouta aucune foi à l'abdication de Mursuffle; comme celui-ci lui paraissait toujours un dangereux concurrent pour l'empire, il se débarrassa de lui par un crime. Il ne voulut pas toutefois lui arracher la

vie; pour l'abandonner à de plus longues souffrances, il le rendit aveugle et mendiant; dans cet état, l'ancien assassin du jeune Alexis erra longtemps dans les montagnes de la Thessalie, vivant de la charité publique, couvert de haillons et conduit par un jeune pâtre albanais.

Mursuffle allait passer en Asie, vers l'embouchure de la mer Noire, lorsqu'il fut reconnu et fait prisonnier par des Latins, qui le conduisirent chargé de chaînes à Constantinople. Ce malheureux fut précipité, la tête en bas, du sommet de la colonne de Théodose, qui s'élevait sur la place du Taurus. Il périt sur le pavé, aux applaudissements de la populace grecque qui, quelques années auparavant, l'avait acclamé empereur d'Orient!

Un vieil auteur allemand (1) raconte que cinquante ans avant l'affreuse mort de Jean Ducas, une femme de Constantinople avait vu en songe un homme ayant sur la tête une

(1) Tzetzès-Chilliad, tome IX, page 277.

couronne déchirée, ensanglantée, tomber du haut de la colonne théodosienne, en poussant un cri qui fut répété avec un bruit horrible par les lointains échos du Bosphore. La populace grecque appliqua naturellement ce songe prophétique à l'empereur Mursuffle.

Quant à Alexis l'Ange, il était trop lâche pour attendre Baudouin, qui alla bravement le chercher à Mosinople : il s'empressa de fuir, selon sa coutume, devant l'ennemi. Fait prisonnier un peu plus tard par Monferrat, Alexis l'Ange fut envoyé en Europe et enfermé dans une forteresse des Alpes ; il s'échappa, retourna en Asie, se réfugia à la cour du sultan d'Iconium (aujourd'hui Koniah) ; de concert avec les Turcs, il fit la guerre à son gendre Théodore Lascaris, devenu empereur de Nicée depuis la chute de l'empire grec. Alexis l'Ange mourut ignoré, quelque temps après, dans un monastère de l'Asie Mineure.

Les mesures que Baudouin avait prises

contre Alexis l'Ange et Mursuffle donnèrent lieu à une grande querelle entre l'empereur français et le roi de Thessalonique.

Ce fut *sans humeur*, avait dit Villehardouin, que le marquis de Montferrat assista au couronnement de Baudouin. Boniface avait trop compté sur le trône de Byzance, et les électeurs avaient trop longtemps balancé leurs suffrages entre lui et le comte de Flandre, pour qu'il ne fût pas resté au fond du cœur du roi de Thessalonique, chef suprême de la croisade, un véritable dépit d'avoir vu son jeune concurrent lui être préféré.

La *joie* qu'il montra lors de la cérémonie du sacre dans Sainte-Sophie pouvait bien ne pas être très-sincère. Il déguisa son ressentiment en cette occasion; plus tard il le laissa éclater. Il voulut traiter d'égal à égal avec l'élu du 16 mai 1204. Tout roi qu'il était, cependant, il demeurait le vassal de l'empereur de Constantinople. Seul, on s'en sou-

vient, le doge de Venise avait été dispensé de rendre foi et hommage à Baudouin.

La ville de Mosinople, abandonnée par Alexis l'Ange à l'approche de Baudouin, était située, comme nous l'avons déjà dit, sur les confins de la Thessalie. Boniface revendiqua cette ville comme faisant partie de son royaume. Accompagné de Marguerite de Hongrie, veuve d'Isaac l'Ange, que Boniface avait épousée après la mort du malheureux empereur, le roi de Macédoine vint lui-même réclamer auprès de Baudouin la ville de Mosinople.

L'empereur accueillit fort mal cette demande. Il se disposait à poursuivre sa campagne en Thessalie, pour achever de pacifier ce pays et le soumettre entièrement aux Latins. Montferrat protesta contre ce qu'il appela l'envahissement de son territoire, et déclara qu'il était assez puissant pour réprimer les rebelles. Baudouin passa outre, et entra dans la Thessalie. Peu de temps après

il prit possession en souverain de la grande et belle cité de Salonique.

Boniface, irrité, réunit une armée composée de plus de Grecs que de Latins; il jette une robe de pourpre sur les épaules de Manuel l'Ange, fils d'Isaac et de Marguerite de Hongrie, et présente ce jeune prince aux Grecs comme leur seul et unique empereur.

Les Grecs, que les dédains de Baudouin avaient si cruellement offensés, se rangent sous les drapeaux de Boniface et de Manuel. Montferrat s'empare violemment de la ville de Démotica, appartenant à Baudouin, et va mettre le siége devant Andrinople, seconde ville de l'empire latin.

Alarmés des conséquences désastreuses d'une pareille querelle, Dandolo, Louis de Blois, Conon de Béthune, restés à Constantinople à la tête des affaires pendant l'absence de l'empereur, envoient simultanément des députés à Montferrat et à

Baudouin pour les supplier, au nom de leur propre gloire, de leur honneur, des intérêts les plus pressants, les plus sacrés de l'empire naissant, de mettre fin à cette guerre fratricide.

Boniface, touché de ces supplications exprimées en termes éloquents par Villehardouin, qui portait la parole en cette occasion, lève le siége d'Andrinople et revient à Démotica, où il avait laissé la reine sa femme.

La députation envoyée à Baudouin fit entendre à l'empereur plutôt des ordres que des prières. « Les princes restés à Constanti-« nople, » lui dit sèchement et hautement l'un des ambassadeurs, « les princes restés à « Constantinople sont résolus à ne pas souf-« frir plus longtemps une pareille guerre ! » *Dites-leur*, répondit l'empereur frémissant de colère, *que je ne m'en remettrai point à eux de ce différend !*

Devenu plus calme, et ayant réfléchi à

tout ce que cette querelle pouvait entraîner de malheurs pour son empire, Baudouin prit le parti de retourner à Constantinople et d'accorder son pardon à Montferrat.

Celui-ci rentra dans son royaume de Thessalonique après avoir renouvelé, comme homme lige de l'empereur, ses serments de fidélité à son suzerain. « Toute l'armée se réjouit de cette paix, » dit Villehardouin, qui joua dans cette affaire un beau et honorable rôle de conciliateur; « toute l'armée se réjouit de cette paix. Grand mal pouvoient faire, continue-t-il, ceux qui ces discords avoient suscité; car si Dieu n'eût pris pitié des croisés, ils étoient en danger de perdre leurs conquêtes, et *la chrétienté en aventure de périr,* » c'est-à-dire, l'empire latin.

Un événement douloureux vint déchirer l'âme de Baudouin après sa paix avec Montferrat. Il apprit que sa femme, Marie de Champagne, était morte à Saint-Jean-d'Acre,

le 29 août 1204, trois mois après l'élévation de son époux à l'empire.

C'étoit, dit Villehardouin en parlant de Marie, *une très-bonne et très-vertueuse dame, aimée de chacun.*

La comtesse de Flandre, ayant fait vœu de visiter le saint tombeau, s'était croisée en même temps que son mari en 1199. Se trouvant en état de grossesse au moment du départ de l'armée des croisés pour l'Orient, elle différa son pèlerinage en Terre-Sainte. elle ne l'accomplit que quatre ans après.

Ce fut à Saint-Jean-d'Acre que Marie de Champagne apprit la grande nouvelle de son élévation au trône de Constantinople. Déjà même elle avait reçu comme impératrice la visite de Bohémond IV, prince d'Antioche, lequel lui fit hommage de sa principauté.

Une courte et cruelle maladie l'enleva de ce monde alors qu'elle se disposait à s'embarquer pour Constantinople, où l'attendait

le diadème impérial. Le vaisseau qui devait la conduire aux bords du Bosphore n'y apporta que son cadavre.

« Baudouin, au milieu de ses chevaliers, pleura une princesse qu'il aimait tendrement, et qui, par ses vertus et les grâces de sa jeunesse (elle avait vingt-cinq ans à peine), devait être l'ornement et l'exemple de la cour de Byzance. Il la fit ensevelir avec une grande pompe dans l'église Sainte-Sophie, où il avait reçu récemment la couronne impériale. Ainsi le peuple de Constantinople vit presque en même temps le couronnement d'un empereur et les funérailles d'une impératrice; les jours de triomphe et de joie furent mêlés à des jours de deuil. Ce contraste des fêtes de la mort et des pompes de la victoire et du trône, semblait offrir une fidèle image de la gloire des conquérants et des destinées futures du nouvel empire (1). »

(1) Michaud, *Hist. des Croisades*, tome III.

Les malheurs allaient s'accumuler sur la tête de Baudouin, et sur l'empire fondé avec tant de vaillance.

CHAPITRE XVIII

Les Bulgares. — Jean ou Joannice, roi de cette nation. — Bataille d'Andrinople. — Captivité et mort de Baudouin. — Le faux Baudouin en Occident.

(1204—1206)

Des tribus sauvages originaires de la grande Tartarie erraient par milliers, au IVe siècle, dans les plaines et les vallées que le Don et le Volga arrosent. Ces hordes reçurent le nom de *Bulgares* à cause de ce dernier fleuve, qu'on a appelé indifféremment *Volga*, *Bolga* et *Bulga*.

Comme tous les barbares, les Bulgares vivaient de rapines, cultivaient peu la terre, et possédaient de nombreux troupeaux. Ils adoraient un dieu maître du tonnerre, et des divinités monstrueuses auxquelles ils immolaient des victimes humaines, surtout leurs prisonniers de guerre. Leur drapeau avait pour emblème le loup vorace et le chien fidèle. Au IXe siècle seulement, le christianisme pénétra parmi eux et adoucit leurs mœurs.

Depuis le IVe siècle jusqu'au VIe, les Bulgares furent la terreur de l'empire romain, dont le siége était alors à Constantinople. Plusieurs fois ils avaient poussé l'audace jusqu'à piller les faubourgs de cette grande ville. Cent mille de ces barbares vinrent assiéger Constantinople en 559, sous le règne de Justinien. Le grand Bélisaire, alors vieux et disgracié, sauva la capitale de l'empire en chassant bien loin du Bosphore ces bandes altérées de sang et de pillage.

Mais elles reparurent sur ces rivages sous

les faibles empereurs byzantins. En 811, Constantinople n'échappa que par miracle aux coups de ces belliqueuses et innombrables peuplades. La demande de leur chef à l'empereur Léon V peut nous donner une idée du caractère de ces hommes intrépides; ce chef s'appelait Crum : *Je ne quitterai pas Constantinople,* dit-il, *sans m'être donné la joie d'enfoncer ma lance dans la porte Dorée de cette ville!* Il aurait bien fallu lui accorder cette *joie,* si Léon V, par un guet-apens dont l'empire eut à se repentir plus tard, ne se fût point débarrassé d'un tel homme.

Au xe siècle, les Bulgares étaient constitués en nation régulière; ils avaient un roi, et occupaient les belles et fécondes plaines qui s'étendent entre le Danube et la chaîne du Balkan, où s'élèvent aujourd'hui les villes de Silistrie, de Noustscherek, de Widin, de Sophia, de Philippopoli, de Nissa, de Samakof, de Choumla, de Turnova, et autres cités im-

portantes, encore habitées en grande partie par les Bulgares.

En 1116, Basile II, empereur byzantin, dompta ces barbares et les soumit à ses lois.

Il y avait cent soixante-dix ans qu'ils payaient tribut aux empereurs de Constantinople, lorsqu'en 1186 Isaac l'Ange les priva de leur unique moyen de subsistance, en leur enlevant leurs troupeaux pour servir à la pompe des fêtes nuptiales de ce souverain. Déjà ce prince les avait irrités en diminuant la paie des officiers de cette nation qui servaient dans ses armées, et en leur assignant un rang inférieur dans la hiérarchie militaire.

Des prêtres bulgares, dans des sermons où respiraient la haine des Grecs et l'amour de l'indépendance, annonçaient au peuple que saint Dimitri, leur patron, avait abandonné pour toujours les Byzantins. Ils allumèrent l'ardeur guerrière de leurs compatriotes; un long cri de liberté retentit des bords du Danube aux montagnes de la Thrace. Les Bulgares,

ayant à leur tête Pierre et Asan, deux chefs puissants de la race des anciens rois, écrasèrent les troupes impériales dans vingt batailles. Isaac et, après lui, son frère Alexis furent contraints de reconnaître leur indépendance.

A Pierre et à Asan succéda sur le trône de Bulgarie un prince aussi habile que courageux; c'était Jean, ou *Joannice*, comme l'appellent nos chroniqueurs du moyen âge. Il était parvenu au pouvoir souverain par des moyens peu scrupuleux, et voulut se les faire pardonner en se mettant sous la protection du saint-siége; il promit à Innocent III de faire rentrer dans le giron de l'Église catholique ses sujets, dont la plupart avaient depuis longtemps embrassé le schisme grec.

Le rusé barbare réussit pleinement dans sa démarche auprès du pape. Rempli d'un zèle ardent pour la propagation de la foi, Innocent III ne vit dans l'avénement de Joannice au trône de Bulgarie qu'une cause providentielle pour extirper de ce pays le schisme de Photius.

S'étant reconnu *enfant de Rome par la naissance et la religion,* Jean reçut humblement d'Innocent III la permission de battre monnaie, le titre de roi, et un archevêque ou patriarche latin.

Au commencement de l'année 1204, le cardinal Léon, légat du saint-siége, fit couler l'onction royale sur le front de Joannice dans l'église de Turnova, alors capitale de la Bulgarie. Joannice était devenu vassal immédiat du saint-siége. « A Rome, a dit un historien (1), on le chérissait comme l'enfant prodigue. »

Avec plus de prudence et de sens politique Baudouin aurait pu se faire un ami, un auxiliaire utile, intrépide, d'un prince tel que Joannice; mais, offensé par l'empereur de Constantinople, le roi bulgare devint, au contraire, son implacable ennemi, son bourreau.

Après son élection au trône impérial, Baudouin reçut à Constantinople une ambassade

(1) Gibbon.

bulgare chargée par Joannice de complimenter l'empereur français et de lui demander son amitié.

Blessé de se voir traiter d'égal à égal par un roi barbare, Baudouin répondit aux députés bulgares que leur maître, usurpateur du trône de Bulgarie, aurait dû lui-même venir se prosterner à ses pieds pour implorer son pardon, au lieu d'envoyer à Constantinople une ambassade, comme aurait pu le faire un souverain puissant et légitime. L'empereur reprocha ensuite aux Bulgares d'avoir, par la révolte à main armée, méconnu en 1186 la souveraineté des empereurs de Constantinople.

Joannice frémit de rage en entendant cette réponse de la bouche de ses ambassadeurs. Il jura d'en tirer vengeance. Dans une lettre très-fière qu'il écrivit à Baudouin, il lui dit, non sans quelque raison, que le royaume de Bulgarie lui appartenait plus légitimement que Constantinople n'appartenait aux Français. Il

reprocha à Baudouin d'avoir envahi, à la tête de ses Flamands, un empire auquel il n'avait aucun droit, et flétrit énergiquement les excès des croisés après la prise de Byzance. Puis, invoquant l'autorité du pape, Jean terminait ainsi sa lettre: « Moi, j'ai reçu ma « couronne des mains du chef de la chré- « tienté; toi, tu ne l'as reçue que des mains « de tes semblables! Les reproches que tu « m'adresses sont donc absurdes, injustes, « et je t'en punirai! »

Des hommes tels que Baudouin de Flandre ne supportaient pas de pareilles paroles. Aussi jura-t-il sur son glaive de laver dans le sang des Bulgares l'outrage qu'il venait de recevoir. La colère de l'empereur fut à son comble quand il apprit que Joannice, ayant fait appel aux Grecs dispersés dans la Thrace, s'était répandu, avec cinquante mille Bulgares et dix mille Grecs, dans la Roumélie, et qu'il y mettait tout à feu et à sang.

Sans vouloir attendre les troupes comman-

dées par son frère Henri de Hainault, troupes occupées à combattre Théodore Lascaris dans la Bithynie, Baudouin, n'écoutant que son courage et son indignation contre les assassins de ses sujets, vola en Roumélie avec trois à quatre mille guerriers; il rencontra les Bulgares près d'Andrinople, et leur livra bataille. Vaincu et fait prisonnier par Joannice, après s'être battu en héros et avoir vu tomber à ses côtés ses plus vaillants compagnons d'armes, tels qu'Étienne comte du Perche, Renault de Montmirail, Matthieu de Valincourt, Gauthier de Neuilly, Jean de Friaise, Louis de Blois, Baudouin fut chargé de lourdes chaînes et conduit par le roi des Bulgares dans les prisons de Turnova (15 avril 1205).

Notre chroniqueur Villehardouin assista à ce grand désastre; mais il ne lui fut pas donné de mourir en combattant pour son empereur. Après avoir conservé durant tout un jour son poste dangereux entre Andri-

nople et l'armée ennemie, l'illustre maréchal décampa sans bruit dans la nuit, et sa savante retraite de trois jours consécutifs, a dit Gibbon, aurait été admirée de Xénophon et des dix mille.

Courant sans cesse de l'arrière-garde à la tête, il soutenait tour à tour le poids de la poursuite des uns, et retenait la précipitation des fuyards. Partout où les Bulgares et les Grecs se présentaient, ils trouvaient un rempart de lances inébranlable. Parvenus, le 18 avril, dans la ville solitaire de Rhodosto, ils y virent les troupes de Henri de Hainault qui arrivaient, mais trop tard, au secours de l'armée du malheureux Baudouin.

Les guerriers s'embrassèrent en versant des larmes. Henri et ses compagnons, s'adressant à Villehardouin, lui disaient : « Envoyez-« nous au plus fort du péril ! Ne sommes-« nous pas assez à plaindre de n'être pas « venus assez tôt pour secourir notre empe-« reur ! Nous n'avons plus besoin de la vie ! »

Nos vies sont à Dieu et à l'empire que nous avons fondé! leur répondit le maréchal de Romanie, qui, s'efforçant de calmer leur désespoir, songeait aux moyens de consolider une puissance chancelante aussitôt qu'établie.

Joannice fut impitoyable dans sa vengeance. Après avoir retenu pendant plusieurs mois Baudouin dans une dure captivité, il le fit égorger au milieu d'une orgie. Le crâne du prince français, enchâssé dans de l'or, devint la coupe du roi barbare dans ses festins.

C'est ainsi que, trois cent quatre-vingt-quinze ans auparavant, les Bulgares avaient fait mourir, après l'avoir vaincu, l'empereur Nicéphore, successeur immédiat de l'impératrice Irène au trône de Constantinople. Leurs relations quelquefois amicales avec les nations policées des rivages du Bosphore, n'avaient point changé leurs coutumes sauvages.

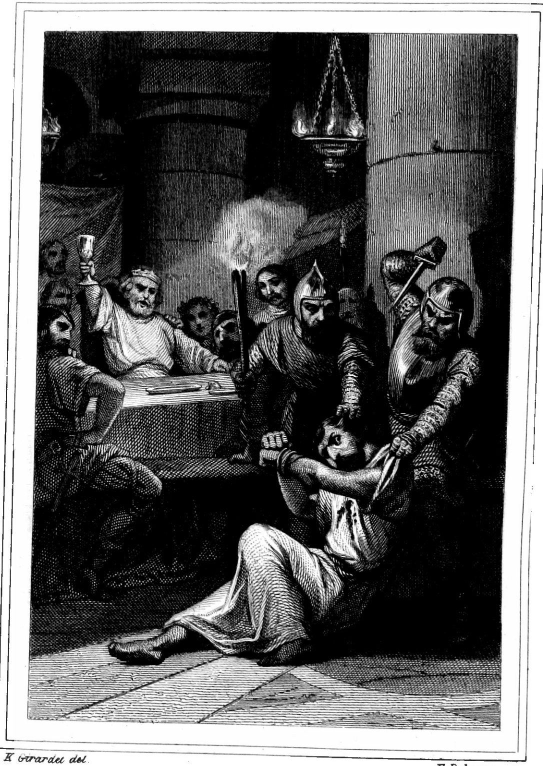
La destinée de Baudouin resta longtemps un mystère. Les récits les plus divers circulèrent en Europe et en Asie. Parmi les La-

tins, les uns croyaient que l'empereur avait misérablement péri, comme nous venons de le dire; les autres affirmaient qu'il était mort de douleur dans sa prison; ceux-ci disaient que Joannice, après avoir fait couper les pieds et les mains à l'empereur, avait exposé son corps dans une vallée voisine de Turnova, où les bêtes féroces l'avaient dévoré; ceux-là niaient qu'il eût cessé de vivre, et racontaient qu'on l'avait vu errant dans les forêts de la Servie, après avoir brisé ses fers.

Ce qui est positif, c'est qu'Innocent III ayant conjuré Joannice de rendre aux Latins leur empereur, le roi bulgare s'était contenté de répondre au pape (1) que *Baudouin avait payé son tribut à la nature, et que sa délivrance n'était plus au pouvoir des mortels* (1206).

Le bruit que Baudouin n'avait point terminé ses jours en Bulgarie, et qu'il s'était échappé de sa prison, s'était fortement accré-

(1) Gestes d'Innocent III, chap. 109.



K. Girardet del. F. Delannoy sc.

Après avoir retenu pendant plusieurs mois Baudouin dans une dure captivité, il le fit égorger au milieu d'une orgie.

offensive contre le roi Louis VIII.

Craignant d'être déboutée de son comté de

dité. En 1225, un ermite nommé Bernard de Rays, que le peuple appelait *le pèlerin à la longue barbe*, occupa vivement l'imagination en Europe. Il vivait dans les forêts de Glaçon, du côté du Hainault. Sa ressemblance avec Baudouin était frappante.

Le peuple, le clergé, presque toute la noblesse de Flandre et de Hainault se persuadèrent que ce solitaire était réellement l'empereur. Bernard répondit d'abord avec franchise, et se refusa aux hommages qu'on lui rendait de tous côtés. On persista à croire que l'ermite n'était autre que l'empereur français de Constantinople. Tenté alors de jouer un rôle, Bernard se donna pour Baudouin.

L'Angleterre, qui à cette époque cherchait à créer des embarras à la France, contribua à laisser les populations de Flandre dans leur crédulité; elle envoya même à l'aventurier des ambassadeurs pour contracter une alliance offensive contre le roi Louis VIII.

Craignant d'être déboutée de son comté de

Flandre et de Hainault, dit un vieil auteur, Jeanne, fille de Baudouin, implora l'assistance du roi de France. Louis VIII consentit à faire le voyage de Péronne, et fit comparaître devant lui Bernard de Rays. Celui-ci parut devant le monarque français avec la robe de pourpre et la chaussure impériale; la fleur de la noblesse de Flandre lui faisait cortége.

Adroitement interrogé par Louis VIII, l'aventurier se trahit lui-même dans ses réponses; et, craignant le châtiment qui l'attendait, il se sauva en Bourgogne, sa patrie. Fait prisonnier par messire Évrard de Châtenay, dont la famille existe encore dans cette province, le faux Baudouin fut conduit, la corde au cou, à Jeanne de Flandre, qui le fit pendre à Lille.

Malgré les preuves les plus évidentes que donna Jeanne de la triste mort de son père, et de la comédie qu'avait jouée Bernard de Rays, elle fut accusée par le peuple et la

noblesse de Flandre de s'être rendue coupable du crime de parricide en condamnant au dernier supplice *le pèlerin à la longue barbe*. Dans sa grande chronique, le grave Mathieu Pâris n'a pas craint d'ajouter foi à cette absurde calomnie. La croyance à des contes de cette nature a d'ailleurs existé dans tous les temps au sein des masses populaires : n'y a-t-il pas aujourd'hui en France des gens qui ne croient point à la mort de Louis XVII, cette victime innocente et pure des ignobles fureurs révolutionnaires de notre pays?

CHAPITRE XIX

Henri de Hainault, second empereur français de Constantinople. — Mort de Montferrat. — Mort de Dandolo. — Encore les Bulgares. — Mort de Joannice. — Borylas, ou Voryllas, succède à Joannice sur le trône de Bulgarie. — Victoire signalée de l'empereur Henri sur les Bulgares.

(1206—1208)

Après la désastreuse bataille d'Andrinople, qui priva l'empire latin de son souverain, et pendant qu'on ignorait encore à Constantinople le sort du malheureux Baudouin, les rênes du gouvernement furent confiées, à titre

de régence seulement, à Henri de Hainault, frère du premier empereur français des bords du Bosphore. « Les croisés, dit Nicétas, ne voulurent sacrer Henri que lorsqu'ils furent convaincus que Baudouin avait cessé de vivre. Je voudrais bien, continue-t-il, que cet acte de prudence devînt un sujet de réflexion pour les Romains (les Grecs); ceux-ci, qui ne le sait? n'ont pas plutôt élu un empereur qu'ils songent à le détrôner. C'est là un grand mal. Aussi les soldats de notre siècle, qui disposent de tout, passent à juste titre pour des vipères, des parricides, des hommes insensés, des enfants détestables. »

L'élection militaire, en effet, appliquée au pouvoir souverain, avait été, nous l'avons déjà dit, une des plaies profondes du Bas-Empire, une cause de continuelles révolutions. Les prétoriens trafiquèrent du trône des césars, et leur intervention turbulente et cupide poussa de la honte à la ruine l'empire romain et l'empire grec.

Les Latins ne voulurent point jeter au hasard de l'élection militaire le sort de l'empire qu'ils avaient fondé. Toutes les monarchies de l'Europe, au XIIIe siècle, avaient peu à peu reconnu et confirmé les lois de succession au trône, *qui font*, a dit un historien (1) *la sûreté des peuples et des souverains.*

Imitant les exemples de la mère patrie, les Français de Constantinople voulurent établir l'hérédité monarchique dans la famille de Baudouin. Comme ce prince ne laissa que des filles (Jeanne et Marguerite), la couronne revint de droit à Henri de Hainault, son frère puîné. Le 20 août 1206, le patriarche Morisini fit couler l'onction sainte sur le front du second empereur de Constantinople. Six mois après, Henri épousa, dans Sainte-Sophie, Agnès de Montferrat, fille du roi de Salonique.

(1) Gibbon.

Henri de Hainault avait trente-deux ans à son avénement au trône. Si la bravoure, le dévouement, l'habileté unie à la plus parfaite loyauté, une intelligence élevée, de grandes vertus, l'amour passionné du bien, un esprit doux, conciliant et ferme à la fois, des qualités aimables, avaient suffi pour asseoir l'empire latin sur des bases inébranlables, Henri de Hainault eût été assurément l'homme choisi par la Providence pour accomplir une aussi glorieuse mission. Mais cette conquête de Constantinople ne devait être qu'un épisode dans l'histoire du moyen âge : elle devait disparaître presque aussitôt que les héros qui l'avaient faite.

Peu de mois après son mariage, l'empereur Henri eut à pleurer la mort de son beau-père, qui était aussi son ami. Dans une expédition contre les Bulgares des montagnes de Rhodope (1207), le roi de Salonique tomba percé d'un coup mortel au milieu même d'une victoire remportée sur ses

ennemis. Comme Baudouin, Montferrat fut impitoyablement coupé en morceaux par les Bulgares; puis ils prirent sa tête, qu'ils mirent au bout d'une pique, et la présentèrent à Joannice. Plein d'une féroce joie, le roi barbare se glorifia d'avoir donné la mort à deux des principaux chefs des guerriers d'Occident.

Dandolo, chargé d'ans et de gloire, mourut paisiblement à Constantinople, non sans avoir gémi sur la rapide décadence d'un empire dont il avait été un des plus illustres fondateurs. Il fut magnifiquement inhumé dans Sainte-Sophie. Son mausolée subsista dans cette église jusqu'à la destruction du second empire grec par Mahomet II (1453). Le conquérant turc de Constantinople fit démolir le tombeau du doge, quand il convertit Sainte-Sophie en un temple musulman. Rien ne resta des cendres de Dandolo. On retrouva seulement, dans le palais qu'il avait occupé à Byzance, sa riche armure. Un peintre

vénitien qui avait travaillé à la cour de Mahomet II obtint de ce sultan la cuirasse, le casque, les éperons et la toge de Dandolo, dont il fit présent à la famille de ce grand homme.

Les Bulgares, plus encore que les Grecs, étaient devenus les ennemis les plus acharnés des Latins. La vengeance de Joannice n'était point assouvie. Baudouin et Montferrat étaient tombés sous ses coups; maintenant il méditait la perte de Henri de Hainault, la destruction des Latins et des Grecs.

Byzance était une proie offerte à son ambition, à sa rage : *Si je ne puis y entrer en maître,* avait-il dit en parlant de cette ville célèbre, *je la réduirai en cendres!*

Joannice était de la famille de cet Alaric, qui disait avec un rire épouvantable : *Je sens quelque chose en moi qui me pousse à saccager Rome*, et de cet Attila, qui s'écriait dans sa haine sauvage contre les anciens

dominateurs de l'Europe et de l'Asie : *Je suis le fléau de Dieu; j'effacerai du monde jusqu'au nom romain.*

Ne mettant plus de bornes à sa soif de sang et de pillage, à son violent besoin de dévastation, ne reconnaissant plus rien de sacré au monde, ne reculant devant aucun crime, Joannice, après la mort de Baudouin et de Montferrat, passe comme un ouragan à travers les plaines, les vallées et les montagnes de la Thrace, condamne à l'extermination les Grecs et les Latins de cette belle et vaste contrée, traîne en esclavage au delà du Danube les malheureuses victimes que son glaive ne tue pas, revient ensuite sur ses pas, pille les villes, les villages, et les livre aux flammes; partout il promène la destruction et la mort. Il échappe sans cesse à la poursuite de Henri de Hainault et de ses chevaliers, et, pendant que ces derniers vont le chercher du côté d'Andrinople, Joannice, à la tête de quarante mille Bulgares, dresse son camp

sous les murs de Salonique, et se prépare à faire le siége de cette ville, défendue seulement par quelques centaines de Lombards.

Mais, pendant la nuit qui précéda le jour fixé pour l'attaque, Joannice se réveille en sursaut, et dit qu'il a vu en songe un cavalier monté sur un cheval blanc, tenant dans sa main une lance; le roi bulgare se sent blessé à mort; le sang coule à grands flots de ses flancs; il s'écrie qu'il a été assassiné par Manastras, l'un de ses généraux. Celui-ci accourt dans la tente du roi, et proteste de son innocence. Joannice expire dans d'atroces convulsions.

Manastras prend le commandement de l'armée bulgare, lève le siége, et part avec ses troupes du côté de la Thrace, emportant dans une litière fermée le cadavre de Joannice.

Les Latins et les Grecs attribuèrent à un

miracle la mort inattendue du roi bulgare; ils dirent qu'il avait été frappé par saint Dimitri, dont les reliques étaient religieusement conservées dans une église de Salonique.

On ne sait véritablement quel aurait pu être le sort de Salonique, et de Constantinople même, si la mort n'avait pas délivré à temps les Grecs et les Latins du terrible roi des Bulgares.

Un chef de ces hordes, Borylas, ou plutôt Voryllas, que nos chroniqueurs francs appellent *Borille*, succéda à Joannice sur le trône de Bulgarie. Il avait la sauvage énergie de son prédécesseur, mais non point ses talents militaires. Indigné contre Manastras de n'avoir pas continué la guerre, malgré la mort de Joannice, qui était son oncle maternel, Voryllas, à la tête d'une armée formidable, se mit à ravager à son tour les terres de l'empire.

Parti de Constantinople avec ses meilleures troupes, Henri de Hainault traqua les barbares de toutes parts, et vint audacieusement leur livrer bataille dans le cœur de leur royaume, non loin de Philippopolis ou Philibé, ville située sur les bords de la Maritza, en Bulgarie, au milieu d'une grande vallée couverte de riches vignobles.

C'était au mois de mai 1208. Les deux armées étaient en présence. « Et vous saurez, » dit Henri de Valenciennes, continuateur de la chronique de Villehardouin, et témoin oculaire, comme l'illustre maréchal de Romanie, des événements qu'il retrace, « et vous saurez, que ce matin-là, à cause de la douceur du temps, les oisillons chantoient moult doucement, et s'égayoient chacun en sa façon. »

Monté sur un destrier bai, le casque en tête et la lance au poing, l'empereur Henri, *qui ainsi appareillé avoit bien l'air d'un prince*

qui a terre à garder et à gouverner, dit à ses soldats, avant la bataille : « Amis ! soyez « aujourd'hui comme des frères ! soyez hardis « et fermes ! nous vaincrons, s'il plaît à « Dieu ! »

— Allez bravement, Sire ! » lui répondit Pierre de Douai en brandissant son glaive ; « allez bravement ! Et sachez qu'à moins que « la mort ne m'en détourne, vous ne serez « point à quatre pas devant moi. »

L'empereur s'élança sur l'ennemi à la tête de ses chevaliers ; et les chapelains de l'armée s'écrièrent : *Allez où le devoir vous appelle ! celui qui mourra ici pour Jésus-Christ s'en ira dans le sein d'Abraham !*

La bataille fut longue et sanglante. Six mille croisés écrasèrent une armée de quarante mille Bulgares. Ceux des barbares qui échappèrent au fer des Français *se dispersèrent,* dit Henri de Valenciennes, *les uns d'un côté, les autres d'un autre, comme*

font les alouettes devant les éperviers. Ainsi comme vous venez de l'ouïr fut Borille déconfi et maté.

Profitant d'une victoire aussi signalée, l'empereur entra avec son armée triomphante dans les terres des Bulgares; il conquit en un mois les places les plus importantes de ce royaume. Toute la Thrace rentra sous la domination impériale. Henri de Hainault, vainqueur de ces Bulgares qui depuis trois années étaient l'effroi des populations et un danger pour l'empire, rentra à Constantinople, où les Grecs aussi bien que les Latins l'accueillirent au milieu d'acclamations.

Déjà il avait obtenu les mêmes succès sur Théodore Lascaris, empereur de Nicée, avec lequel il conclut une trêve heureuse pour ses États. Il signa aussi un traité de paix avec le roi Voryllas, qui d'ennemi juré qu'il était des Latins devint dès ce moment un puissant

allié. Les calculs de sa politique poussèrent Henri de Hainault à de plus étroites alliances avec ses anciens ennemis; Agnès de Montferrat, sa femme, étant morte, il épousa la fille de Joannice, cousine de Voryllas.

CHAPITRE XX

Dissensions entre les Latins au sujet de la succession au trône de Salonique. — Henri de Hainault protége les Grecs contre les persécutions du cardinal Pélage. — Politique de l'empereur à l'égard des Grecs. — Mesures gouvernementales de Henri de Hainault repoussées par le saint-siége. — Mort de ce prince.

(1208—1216)

Les premières discordes civiles qui inaugurèrent si tristement le règne de Baudouin éclatèrent, on s'en souvient, entre ce prince et le roi de Salonique : ce fut aussi de cette ville que partirent des actes de rébellion contre

l'autorité de l'empereur Henri. Monferrat avait laissé deux fils : Guillaume le Lombard, qu'il avait eu de sa première femme; et Démétrius, qui lui était né de son second mariage avec Marguerite de Hongrie, veuve d'Isaac l'Ange. Démétrius n'avait que deux ans au moment de la mort du roi de Salonique (1207); Guillaume, qui était resté en Lombardie, en avait vingt-cinq. Par son testament Montferrat avait laissé son trône à Démétrius. Les seigneurs lombards attachés à la cour de Salonique, parmi lesquels figurait en première ligne le comte Blandras, voulurent déchirer le testament de Montferrat, et donner la couronne de Macédoine à Guillaume. Marguerite de Hongrie, ayant vainement revendiqué les droits de son fils auprès des seigneurs, adressa de vives plaintes à l'empereur Henri, et lui demanda de protéger la veuve et l'orphelin.

Blandras s'était emparé des rênes du gouvernement en attendant l'arrivée de Guil-

laume. L'empereur de Constantinople le somma de rendre le trône à Marguerite de Hongrie, laquelle devait le conserver, à titre de régente, à son fils Démétrius. Blandras répondit par un refus formel. Henri de Hainault se mit alors en marche avec une armée vers Thessalonique, déterminé à obtenir par la force ce qu'on refusait à un ordre émané de son autorité impériale.

Avant d'en venir à une guerre qu'il appelait lui-même fratricide, l'empereur voulut cependant épuiser tous les moyens pacifiques. Une députation composée de Conon de Béthune, Pierre de Douai, Nicolas de Mailly, se présenta à Blandras, qui la reçut avec beaucoup de hauteur et de dédain.

« Messire comte, » lui dit alors Conon de Béthune, qui était toujours l'orateur de la croisade, « ne faisons pas chose par quoi « Constantinople soit abaissée. Rendez à « l'empereur Henri, notre sire à tous, ce « qui lui appartient, et obéissez à ses ordres.

« Si nous allons rencunant, bien voïs que « nous perdrons tout le pays, et nous-mêmes « serons perdus; et nous mourrons en haine « mortelle les uns contre les autres. Si nous « nous entre-guerroyons, les Grecs en seront « les premiers moult joyeux. Tout ceci, « messire comte, tourne à la honte et au « décroissement de l'empire. »

Ce langage si plein de vérité et de sagesse ne fut point écouté par Blandras, qui persista dans sa rébellion. Elle fut poussée jusqu'à l'insulte personnelle à l'égard de l'empereur Henri. Campé avec ses chevaliers non loin de Salonique, au mois de décembre de l'année 1209, mourant de froid et de faim, l'empereur envoya une seconde fois ses députés aux Lombards pour les supplier de ne pas le laisser, lui et ses compagnons, sans tentes ni lits de repos, en pleins champs *comme des chiens mâtins*. « Vous vous arrangerez « comme vous le pourrez, » leur répondirent Blandras et ses hommes d'armes; « que

« l'empereur sache bien que jamais il ne « mettra les pieds dans Salonique, et qu'il « n'aura jamais sur nous ni seigneurie, ni « commandement. »

Alors on guerroya de part et d'autre. Les Français enlevèrent aux Lombards plusieurs châteaux forts et entrèrent dans Salonique, où les habitants les reçurent avec joie. Blandras fut fait prisonnier et enfermé dans une citadelle. A la demande de plusieurs chevaliers, l'empereur donna au comte sa liberté, après que celui-ci lui eut fait serment de soumission et de fidélité.

Blandras se retira à Négrepont, l'ancienne Eubée. Étant allé dans cette île quelque temps après, Henri de Hainault apprit que Blandras voulait le faire assassiner. L'empereur fit comparaître le comte en sa présence, lui reprocha sa trahison, le crime qu'il méditait contre lui, et lui pardonna. *Mais le comte,* dit Henri de Valenciennes, *fit tant de mauvaises actions, que jamais il ne pourra être*

amendé à son honneur. La félonie de son cœur n'en demeura pas moins la même.

D'après l'étude des faits, la rébellion de Blandras, que le chroniqueur de Valenciennes a longuement racontée, et que nous avons dû rapporter succinctement, avait pour but non point de donner la couronne de Salonique à Guillaume de Montferrat, mais bien de la garder pour lui-même. L'énergique intervention de Henri de Hainault mit à néant les projets d'ambition de ce seigneur lombard. Marguerite fut déclarée par l'empereur régente du royaume de Thessalonique pendant la minorité de son fils; mais ce royaume, comme l'empire latin lui-même, n'eut qu'une durée éphémère.

Vainqueur de Théodore Lascaris, des Bulgares, des Lombards rebelles, Henri de Hainault s'occupa de l'administration intérieure de son empire, qui, grâce à son intrépidité, à ses talents militaires, goûta enfin les douceurs de la paix. Loin de suivre la politique

de son prédécesseur qui consistait à éloigner les Grecs de toute participation aux affaires de l'État, Henri de Hainault les admit dans ses armées, dans sa cour, dans la magistrature, dans l'administration des provinces. Il les protégea contre les injustes et impolitiques persécutions du cardinal Pélage, légat du saint-siége. « Abusant du pouvoir qu'il tenait du pape, a dit du Cange, le cardinal Pélage s'empara violemment de plusieurs églises et monastères des Grecs; il condamna à l'exil, à l'excommunication ceux qui ne voulurent point embrasser la religion romaine. »

Nos corps, disaient les Grecs, *sont à César; mais nos âmes sont à Dieu!* Henri de Hainault arrêta cette persécution; il rendit aux Grecs les églises et les couvents qui leur avaient été enlevés; il fit ouvrir les sanctuaires, fermés par les ordres de Pélage; il rétablit dans toute l'étendue de son empire la liberté des cultes. Les Grecs bénissaient son gouvernement.

Ce système de douceur, s'il eût pu être continué par les successeurs de Henri de Hainault, eût peut-être plus facilement ramené les schismatiques dans le giron de l'Église catholique que les tentatives plusieurs fois renouvelées de prononcer par des décrets la réunion des deux communions rivales.

Une importante mesure de Henri de Hainault lui attira les reproches du saint-siége. Aux XII[e] et XIII[e] siècles, la force du royaume de France résidait principalement dans le nombre des grands vassaux ; à raison de leurs fiefs et de ce qu'on appelait leur *mouvance*, c'est-à-dire leur dépendance à l'égard des domaines royaux, les vassaux étaient tenus de servir à leurs propres frais le roi dans les guerres. Comme les biens appartenant au clergé étaient généralement dispensés de cet impôt militaire, les rois n'accordaient que difficilement les aliénations des fiefs aux églises. La féodalité était une institution civile, guerrière, non religieuse. On était telle-

ment soigneux en France de ne pas diminuer le nombre des vassaux (avant Louis XI, bien entendu), que les prélats étaient même obligés de conduire, en *personne*, aux armées du roi le contingent des soldats qu'ils devaient fournir conformément aux *régales* ou fiefs de fondation royale appartenant aux églises.

Le régime féodal, transporté de France dans l'empire latin, reposait sur les mêmes bases, les mêmes principes. La féodalité établie dans cet empire fut peut-être pour lui une cause de déchirement et de ruine; la souveraineté absolue du prince eût peut-être mieux convenu à cet État naissant; car elle aurait pu plus facilement constituer l'unité gouvernementale, comme cela arriva un peu plus tard en France; mais, quoique plein d'intelligence, Henri de Hainault n'avait ni le génie, ni la hardiesse d'un Louis le Gros, ou d'un Louis XI; il ne vit pas de plus fermes soutiens de son empire que les hauts barons, qui possédaient des domaines féodaux. Aussi

fut-il très-alarmé de les voir vendre à beaux deniers comptants leurs fiefs aux églises, et s'en retourner ensuite au pays de leur naissance.

Les fiefs tombant en main-morte, les nouveaux acquéreurs, c'est-à-dire les prêtres, n'étaient plus obligés de servir l'empereur dans ses guerres. Un édit sévère de Henri de Hainault défendit l'aliénation des fiefs aux églises. Cette mesure contraignit d'abord une foule de seigneurs à ne pas quitter leurs domaines; mais, sous prétexte que certains fiefs avaient été donnés ou vendus aux monastères contre l'édit impérial, plusieurs chevaliers voulurent s'en emparer. Le clergé, blessé dans ses intérêts, adressa ses plaintes au pape; et le souverain pontife, protestant contre une loi qu'il appela injuste, contraire à la liberté individuelle, déclara nul et non avenu l'édit de Henri de Hainault.

Respectant l'autorité du saint-siége, la première de toutes les autorités à cette époque,

et ne voulant pas se brouiller avec le saint-père, qui pouvait, dans un moment de péril, lui envoyer des secours, l'empereur mit fin à cette querelle par une transaction dont Innocent III se contenta.

Cependant l'empire était profondément miné dans sa base. Le frère et successeur de Baudouin réunissait, comme nous l'avons vu, les vertus civiles aux vertus militaires; mais pouvait-il relever une puissance de toutes parts ébranlée? Le 11 juin 1216, il mourut empoisonné, à l'âge de quarante-deux ans. Des historiens ont attribué ce crime à sa femme, fille de Joannice, héritière de la férocité de ce roi, et qui pouvait avoir gardé une haine implacable contre son époux, l'ennemi juré de son père. D'autres auteurs ont pensé que les Grecs avaient commis cet attentat. Du Cange dit que les bienfaits dont Henri avait comblé les Grecs lui avaient gagné leur affection, et qu'on ne pourrait leur imputer ce forfait sans les accuser de la plus

noire ingratitude. Le savant investigateur des temps passés fait ici bien de l'honneur aux Grecs ; ce ne serait pas la première fois qu'ils se seraient montrés lâchement ingrats et perfidement criminels. Un fait reste acquis à l'histoire, c'est que la mort de l'empereur Henri fut le résultat d'un crime, et cette mort fut en même temps un irréparable malheur pour l'empire. Privé de ce bras puissant, il allait marcher à pas précipités vers sa chute.

CHAPITRE XXI

Pierre de Courtenay empereur. — Sa fin tragique. — Robert de Courtenay lui succède. — Son caractère. — Réponse de Philippe de Courtenay en refusant l'empire. — Avénement de Baudouin II. — État de l'empire. — Jean de Brienne empereur. — Son portrait. — Son caractère. — Ses exploits. — Sa mort.

(1216—1237)

Un malheur constant semblait s'attacher à la dynastie de Baudouin. Ce prince, on le sait, ne laissa que deux filles, qui, déjà investies d'un pouvoir presque royal en Flandre et dans le Hainault, ne pouvaient prétendre à la couronne de Constantin ; et Henri, qui s'était

marié deux fois, mourut sans postérité. Mais il laissa une sœur, Yolande, femme de Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre, et petit-fils de Louis le Gros, roi de France.

Pierre de Courtenay dominait sur de vastes possessions, et jouissait d'un grand renom de sagesse et de valeur. Dans la malheureuse et sanglante guerre contre les Albigeois, on avait admiré sa modération et sa justice. Les barons de Constantinople le choisirent pour succéder à Henri de Hainault, son beau-frère. L'étroite parenté qui unissait Pierre de Courtenay à Philippe-Auguste ne fut pas une des moindres causes de son élévation au trône de Constantin.

Pierre reçut magnifiquement dans son castel de Courtenay, dont on voit encore des débris à quelques lieues de Sens, les députés de Constantinople qui lui apportèrent la grande nouvelle de son avénement à la souveraine puissance. *Les dames,* dit un vieux chroniqueur, *désarmèrent les chevaliers, et*

les damoiselles les écuyers jeunes d'âge. Et au castel il y eut maints tournois et joutes essayées.

Courtenay accepta l'empire, vendit ou engagea la plus riche partie de son domaine, fit annoncer sur les bords de l'Yonne une levée de gens de guerre, reçut avec sa femme, à Rome, la couronne impériale des mains du pape Honoré III, successeur d'Innocent III, et les deux époux partirent pour Byzance, suivis de Jean Colonna, légat du saint-siége, de cinquante chevaliers *portant bannières, montant destriers*, et de cinq mille archers.

Pierre de Courtenay s'arrêta devant la ville de Durazzo, alors au pouvoir de Théodore l'Ange, le plus grand ennemi des Latins, tandis que sa femme et ses *quatre damoiselles* continuèrent, sous bonne escorte, leur route vers les rivages du Bosphore, où elles arrivèrent en 1217. Forcé de lever le siége de Durazzo, Courtenay se remit en marche à travers les montagnes de l'Albanie. Théodore

l'Ange lui en ferma le passage, dispersa sa petite armée, fit déloyalement prisonnier l'empereur, qu'il immola dans sa prison en 1218, sans que ce malheureux prince eût pu voir la capitale de son empire.

Yolande avait pris les rênes du gouvernement en arrivant à Constantinople. Elle y mourut de douleur, en 1219, en apprenant la fin tragique d'un époux qu'elle chérissait. Yolande laissa quatre fils et sept filles. Philippe de Courtenay, l'aîné de ses fils, était appelé, par droit de succession, à régner à Constantinople. Il était resté en Occident, où on lui apporta le sceptre de Byzance. *Je ne le prendrai pas,* dit-il, *c'est trop fragile! j'aime mieux mon marquisat de Namur.* Cette parole nous montre combien la pourpre impériale était peu enviée à cette époque par les hauts barons d'Occident, et combien on avait peu de confiance dans la solidité et la durée de l'empire latin.

La couronne fut donnée à Robert de Cour-

tenay, frère de Philippe, prince pusillanime et sans talent. Robert régna sans éclat, et termina tristement sa vie en 1228, ne laissant aucun héritier. Baudouin II, son frère, qui n'avait que onze ans au moment de sa mort, lui succéda au trône de Constantinople. Narjot de Tourcy, gendre d'Agnès de France et du prince Branas, fut chargé de la régence.

Les affaires des Latins se trouvaient dans le plus déplorable état. Byzance leur appartenait encore, non l'empire. Plusieurs princes s'en étaient disputé les lambeaux : Baudouin II régnait à Constantinople; Alexis Comnène, petit-fils du féroce Andronic, à Trébizonde; Théodore l'Ange, le meurtrier de Pierre de Courtenay, à Thessalonique, d'où il avait chassé les Lombards; et Ducas Vatace, le plus puissant de tous, à Nicée, où il avait recueilli l'héritage de Théodore Lascaris, ce prince grec qui, seul, au milieu des ruines amoncelées dans Constantinople après la prise

de cette ville par les Latins, n'avait pas désespéré du salut de sa patrie.

Presque toutes les possessions des barons dans l'Asie, la Thrace et la Grèce étaient retombées au pouvoir des Grecs, et leur drapeau avait remplacé sur la plupart des villes de la Macédoine et de la Morée le gonfanon des chevaliers. Tous les héros de la croisade étaient morts. Sentant la nécessité d'avoir à leur tête un prince capable de sauver ce qui restait de cet empire, les barons de Constantinople appelèrent à leur secours un vieux croisé dont le nom avait glorieusement retenti en Europe et en Asie : c'était Jean de Brienne, fils d'Erard II, comte de Brienne, et d'Agnès de Montbéliard.

Par son mariage avec Marie, petite-fille d'Amaury, roi de Jérusalem, Jean avait porté un moment la couronne de Godefroi de Bouillon et de Lusignan. Il s'était signalé pendant vingt-cinq ans dans les guerres contre les

infidèles. Privé de son trône, et ne pouvant le conquérir faute d'argent et de soldats, il commandait, en 1228, les troupes du pape Grégoire IX contre Frédéric II, empereur d'Allemagne, ce prince excommunié d'abord pour ne pas être allé avec une armée en Palestine, malgré son serment; excommunié ensuite pour avoir fait un voyage en Terre-Sainte sans le consentement du souverain pontife.

Jean de Brienne, couvert de nobles cicatrices, avait quatre-vingts ans à cette époque; mais il conservait encore tout son courage, toute sa vigueur d'esprit, toute sa force physique. Sa belle et imposante figure et sa haute taille, son air grave et martial, son front resplendissant de l'éclat des batailles, tout dans Jean de Brienne commandait l'admiration et le respect. On le regardait comme l'espoir, le soutien de cet empire fondé par la bravoure des chevaliers, et qui, menacé maintenant par des ennemis formidables,

chancelait sur sa base et semblait être arrivé à sa dernière heure.

Mais Brienne, roi de Jérusalem, dédaigna de gouverner l'empire de Constantinople en qualité de régent : il dit qu'il voulait régner comme empereur, qu'il donnerait sa fille en mariage au jeune fils de Pierre de Courtenay, et qu'après sa mort, la couronne impériale retournerait à Baudouin II ou à ses héritiers. Ces conditions furent acceptées ; le pape les sanctionna, et Brienne, suivi de cinq mille guerriers, partit pour Byzance, où il reçut la couronne de Constantin en 1231. Il fit renaître la confiance dans tous les cœurs, et les seigneurs de Constantinople croyaient voir revivre en lui un autre Dandolo.

Les poëtes du XIIIe siècle ont comparé Jean de Brienne à Achille, à Hector, à Roland, à Judas Machabée ; nous comprenons leur enthousiasme pour un homme tel que le nouvel empereur de Constantinople. Ses prodigieux exploits rappellent, en effet, ceux

des héros d'Homère et ceux des chevaliers de la Table-Ronde. Brienne cherchait des combats par le monde, et la possibilité d'une défaite n'entrait pas dans sa pensée. Il ne savait et ne voulait que briser des lances dans les batailles, vaincre ou mourir l'arme au poing.

Sa brillante victoire remportée sous les murs de Byzance, en 1235, sur les Grecs et les Bulgares coalisés de nouveau contre l'empire latin, qu'ils avaient juré d'anéantir, semble appartenir aux temps fabuleux, et véritablement nous n'y ajouterions pas foi, si elle n'était attestée par tous les historiens contemporains.

Quarante mille hommes, commandés par l'empereur Vatace et par Azan, roi de Bulgarie, successeur de Varyllas, campent aux portes de Constantinople et se préparent à en faire le siége. Jean de Brienne, âgé de plus de quatre-vingts ans, n'attend pas l'ennemi sur les remparts de Constantinople, d'où il

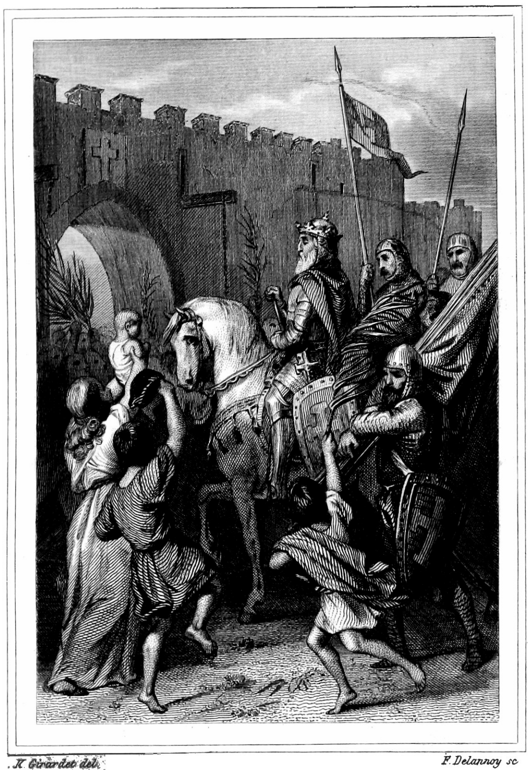
aurait peut-être pu le repousser à l'aide de la population de la grande cité; il prend son armure, monte à cheval, rassemble dans la place du Taurus soixante chevaliers et deux mille archers, seules forces dont il dispose :

« Mes biaux amis, » leur dit-il d'une voix tonnante, « les Grecs et les Bulgares sont à « nos portes! Ils nous insultent et nous bra- « vent! Ah! il faut les occire! Si l'heure « présente est la dernière de l'empire, « qu'elle soit marquée, au moins, par un « dernier élan de courage! Vive Dieu! « Saint-Sépulcre! chevauchons contre l'en- « nemi! »

Ces paroles embrasent le cœur des archers et des chevaliers. Brienne sort de la ville avec sa petite armée, et se précipite dans les rangs des confédérés. Un combat de géants s'engage, et dure cinq heures consécutives. De quarante escadrons ennemis, trois seulement échappèrent à l'invincible épée de Brienne.

gage, et dure cinq heures

quarante escadrons ennemis, trois seulement échappèrent à l'invincible épée de Brienne.



H. Girardet del. F. Delannoy sc

« Vive Dieu ! Saint-Sépulcre ! dit Brienne, chevauchons contre l'ennemi ! »

Puis, il rentra triomphalement dans Constantinople, et le soir de cette mémorable journée, des milliers de voix, rendant grâces au Très-Haut, entonnaient le *Te Deum* dans Sainte-Sophie.

Les Grecs et les Bulgares renouvelèrent leur tentative contre Constantinople un an après; ils furent battus, repoussés avec la même bravoure et le même succès. Mais c'était déjà alarmant pour l'empire qu'ils eussent osé l'attaquer avec tant d'acharnement. Brienne, accablé d'ans et de blessures, allait disparaître de ce monde, et laisser sans défense la ville de Constantinople.

L'empereur avait souvent demandé à Dieu de lui révéler le jour de sa mort. Les nuits qui la précédèrent, il avait vu dans un songe un vieillard vénérable lui montrant la corde et les sandales de la pénitence, et lui disant que la volonté du Ciel était qu'il mourût en habit de frère mineur. Dans la nuit du 22 au 23 mars 1237, Brienne vit une légion

d'anges, et consulta son chapelain sur l'heure de sa mort.

Biau sire, lui dit le prêtre, *l'heure approche !*

Brienne se confessa, communia, et demanda qu'on le revêtît de l'habit de Saint-François.

Le 23 mars, au lever du jour, il expira, en disant : *Mon doux Jésus ! plût à Dieu qu'après avoir été revêtu des habits somptueux dans la pompe du siècle, je pusse, comme je le souhaite ardemment, couvert de cet habit et du sac de la pénitence, suivre votre sainte pauvreté et humilité* (1) !

Ainsi mouraient les héros chrétiens du moyen âge, quand ils mouraient dans leur lit : la croix dans la main et regardant le ciel !

Certes, ces hommes-là nous valaient bien ; et cependant avons-nous leurs belles et fortes croyances ?

(1) Chronique de Mounske.

Le règne si court de Jean de Brienne fut le dernier rayon de gloire jeté sur l'empire latin; mais il ne put en retarder que de quelques années la destruction totale.

CHAPITRE XXII

Baudouin II, sixième et dernier empereur français de Constantinople. — Fin de l'empire latin. — Considérations générales.

(1237—1261)

Les événements qui précèdent la conquête de Constantinople par les croisés tiennent plus de place dans l'histoire que les événements postérieurs à cette conquête. Une fois l'empire latin établi, on assiste, non point, comme cela se voit ordinairement dans les annales des nations, à sa marche ascendante, mais à sa décadence, puis à sa chute.

Aussi ce qui nous reste à dire, après la mort de Jean de Brienne, sera court et rapide comme la destinée de l'empire lui-même. On a dit avec vérité que les premières pages de l'expédition des Francs contre Byzance étaient de l'épopée, ses dernières de la mauvaise chronique.

Après les hauts faits que nous avons racontés, nous n'avons pas le courage de suivre Baudouin II, successeur de Brienne, dans ses interminables voyages en Europe, mendiant des secours pour soutenir son empire en détresse, et vendant à prix d'or les reliques, monuments vénérés de la passion du Sauveur, depuis longtemps renfermées dans les églises des bords du Bosphore. Louis IX en acheta une grande partie, qu'il plaça dans la Sainte-Chapelle à Paris.

Après avoir parcouru la France, l'Italie, l'Angleterre en suppliant, Baudouin II n'avait ni armée, ni argent. Il fit enlever l'or

des églises de Constantinople, le plomb qui les couvrait, pour convertir ces métaux en monnaie. N'ayant plus rien à vendre, l'empereur donna aux Vénitiens Philippe, son fils unique, comme gage, en échange d'une somme modique.

Ce fut en vain que les papes, successeurs de l'illustre Innocent III, prêchèrent des croisades contre les schismatiques grecs, promettant, pour cette guerre, les mêmes indulgences accordées pour combattre les musulmans.

Le brûlant enthousiasme des croisades qui, aux XI[e] et XII[e] siècles, avait remué l'Europe jusque dans ses fondements, pour la jeter tout armée sur l'Asie musulmane, n'existait plus dans les masses.

Quand on se rappelle que les troupes de Godefroy de Bouillon, de Raymond de Toulouse, parties de France en 1096, avaient, trois ans après, traversé huit à neuf cents

myriamètres de pays, renversé la domination des Turcs à Nicée, à Dorylée, à Antioche, à Jérusalem, à Damas, on est frappé du refroidissement des croisés de 1203, qui, après avoir péniblement employé cinq années à s'organiser pour la guerre sacrée, oublièrent la Palestine et s'établirent en vainqueurs au milieu des ruines d'un empire chrétien !

Dans l'expédition contre Constantinople, la pensée politique s'était substituée à l'élan religieux qui fait des prodiges. Le désir de conquérir des royaumes au profit d'ambitions personnelles, n'était pas, comme les inspirations religieuses, de nature à enflammer les cœurs des pèlerins chrétiens. Aux yeux de l'Europe du moyen âge la cause de Baudouin II n'offrait plus que des malheurs certains et des dangers sans gloire.

Comme cela se vit deux cents ans après pour le second empire grec, l'empire latin était tout renfermé, en 1261, dans les murs

de Constantinople. Les Grecs avaient peu à peu reconquis tout le reste, sauf un point de la Morée où un descendant de Villehardouin régnait encore. Mais Venise possédait toujours les Cyclades, et son commerce avait pris un développement prodigieux par suite de la conquête de Byzance. Venise, cependant, qui n'avait entrepris la guerre contre les Grecs que dans une pensée mercantile, était peu disposée à verser son sang et ses trésors pour soutenir un empire aux abois. Rien ne s'opposait plus au désir bien naturel des Grecs de reprendre leur belle ville de Constantinople.

Le fondateur de la dynastie des Paléologues, dont le dernier membre, Constantin, tomba si héroïquement avec son empire détruit par Mahomet II, le prince Michel, homme fourbe et capable de tous les crimes pour assouvir son ardente ambition, gouvernait, en 1261, à titre de régent, les États de Nicée. Le légitime empereur grec était un enfant, Jean

Lascaris, petit-fils de Vatace. Michel avait un général habile, audacieux, qui était son favori, et se nommait Stratégopolus; il le décora du titre de césar.

Profitant de l'absence de quelques centaines de chevaliers français, follement occupés à une expédition sur les bords de la mer Noire, Stratégopolus, qui depuis longtemps avait des intelligences secrètes à Constantinople, y entra, sans combattre, avec vingt mille soldats, dans la nuit du 24 au 25 juillet 1361.

Baudouin II dormait tranquillement dans son palais de Bucoléon pendant que l'ennemi pénétrait ainsi dans sa capitale. Il se réveilla au bruit des cris mille fois répétés : *Vivent nos empereurs Michel et Jean! Longues années à nos légitimes souverains!* Baudouin II ne songea qu'à la fuite! Monté sur un navire à l'ancre dans la Corne-d'Or, il alla lui-même annoncer à l'Europe la complète des-

truction de son empire, implorant de nouveau son secours pour le relever, comme il l'avait imploré quelques années auparavant pour en empêcher la ruine.

Seul, le bouillant comte d'Anjou, roi de Sicile, frère de Louis IX, qui avait donné sa fille en mariage à Philippe de Courtenay, fils de Baudouin II, se leva pour marcher contre Constantinople. Michel Paléologue, qui déjà avait fait crever les yeux à son pupille, Jean Lascaris, pour s'assurer par ce crime la libre et entière possession de l'empire, conjura par la ruse l'orage qui le menaçait. Il fit partir de Constantinople des députés chargés de remettre au pape Grégoire X une lettre autographe dans laquelle il souscrivait une profession de foi toute catholique, et demandait en même temps, en termes formels, la réunion de l'Église grecque à l'Église latine.

Cette importante question, si souvent débattue et toujours entravée par la mauvaise

foi des Grecs, qui ne la mettaient en avant que dans les moments de péril pour l'empire, reçut une solution solennelle au concile de Lyon, tenu en 1274. Mais, revenus à Constantinople, les députés de Michel Paléologue furent accueillis par les imprécations du peuple et du clergé, qui les traitèrent d'hérétiques et d'apostats. L'assassin de Jean Lascaris, qui n'avait demandé cette réunion que dans un intérêt personnel, y renonça sans peine quand il se vit à l'abri de tout danger du côté de l'Occident.

Charles d'Anjou renouvela ses préparatifs de guerre contre Paléologue en 1278. Nicolas III, dont il était le vassal comme roi de Sicile, l'arrêta dans sa belliqueuse entreprise: ce pape, trop confiant dans les promesses de Michel, espérait toujours ramener sans le secours de l'épée les schismatiques dans le giron de l'Église. Charles d'Anjou, imposant silence à son désespoir, s'inclina devant les ordres formels du souverain pontife, et mor-

dit de rage le sceptre d'ivoire qu'il tenait toujours dans sa main.

Le roi de Sicile pressentait quel ennemi lâche et cruel il avait dans Michel Paléologue. Pendant que cet empereur berçait les papes de fallacieuses promesses de réunion des deux églises, et qu'il enchaînait le bras terrible du comte d'Anjou, il donnait trente mille onces d'or pour l'armement de la flotte du roi d'Aragon contre les Français de Palerme, recevait dans sa cour Jean de Procida, et entrait avec cet agent secret de la maison de Souabe dans la ténébreuse conspiration (1) qui devait aboutir aux *vêpres siciliennes* (1282). Cet horrible massacre, qui acheva de détruire tous les desseins de Charles d'Anjou sur l'Orient, assura à Michel Paléologue la conservation de Constantinople.

L'empire latin dura cinquante-sept ans (de 1204 à 1261); il tomba faute d'argent, et

(1) Egli, *Histoire de Sicile*, tome I.

surtout faute de défenseurs. Dans cet empire éphémère on cherche des agriculteurs, des artisans, des commerçants parmi les Français chargés de pourvoir à sa durée; on ne trouve que des guerriers bataillant à tort et à travers. L'agriculture principalement, cette grande nourricière des peuples, cette source première de toutes les richesses d'un pays, manqua tout à fait aux Français d'Orient. Pendant ce demi-siècle la terre si féconde de ces contrées ne fut cultivée que par les Grecs vaincus. Craignant, non sans quelque raison, de ne point recueillir eux-mêmes le fruit de leurs travaux agricoles, ils ne s'y livraient que pour ne pas mourir de faim. Trop peu nombreux pour se maintenir longtemps, les armes à la main, au milieu de populations ennemies, de populations qu'ils avaient dépouillées, offensées dans leurs mœurs, leurs usages, leurs croyances, les guerriers francs durent à la fin succomber.

Pour gagner de la gloire et des provinces,

ils se battaient contre des milliers de Grecs qui avaient, eux, des intérêts nationaux à défendre, à ressaisir. La lutte était trop inégale. Vingt mille hommes tels que les croisés de 1204 avaient bien pu, par des miracles de bravoure, escalader les remparts de la plus grande ville du monde, et s'asseoir en vainqueurs sur ses éclatants débris; mais ils ne réunissaient pas, par les raisons que nous avons données plus haut, tous les éléments d'un établissement durable.

Comme nous l'avons remarqué ailleurs (1), les guerriers d'Occident auraient dû prendre Constantinople un siècle plus tôt. Si les armées de la première croisade s'étaient décidées à conquérir la capitale de l'empire grec, ainsi que le voulaient, du reste, quelques-uns des compagnons de Godefroi de Bouillon, elles auraient à la fois assuré le succès des expéditions d'outre-mer, et donné à l'empire franc

(1) *Hist. de Constantinople*, tome I.

des bords du Bosphore de sérieuses conditions d'avenir.

Au commencement du XIIIe siècle, quand les compagnons de Baudouin, de Henri de Hainault, de Montferrat, de Dandolo, frappèrent leurs grands coups, l'esprit des guerres religieuses, nous le répétons de nouveau, s'était considérablement affaibli; il n'était guère possible qu'un appel fait à l'Europe par les empereurs français de Constantinople remuât beaucoup les âmes.

Mais si, dès les premiers temps des croisades, on s'était accoutumé à regarder Constantinople comme le boulevard de l'Orient, et comme, en quelque sorte, la clef de la Terre-Sainte; si on avait fait entrer fortement dans les esprits cette idée que pour marcher sûrement vers Jérusalem et pour maintenir la domination chrétienne en Palestine et en Syrie, il ne fallait pas laisser derrière soi les embûches et les trahisons de l'empire grec,

un grand intérêt religieux se serait attaché à la conservation de Constantinople, et les vainqueurs de Byzance, commençant leur œuvre au XIe siècle, auraient eu devant eux cent ans d'enthousiasme religieux pour défendre et affermir leur conquête.

Quel grand spectacle eût alors donné le monde ! Quel avenir pour la civilisation de l'Europe, et surtout de l'Asie, se relevant tout d'abord de ses antiques ruines et remontant à la régénération morale sous les drapeaux du catholicisme ! Que de calamités auraient été ainsi épargnées au monde ! Un empire catholique, nous le redisons encore, car nous croyons que c'est là une vérité, un empire catholique établi sur de fortes et larges bases à Constantinople eût peut-être été la fin de ce schisme grec qui, depuis Photius, n'a jamais rien produit de bon; disons plus, qui n'a produit que des malheurs politiques et religieux. Qui donc a donné libre carrière aux Turcs, à ces hordes sauvages descendues

des lointains rivages de l'Araxe, sinon ces Grecs schismatiques qui, en haine du catholicisme, osèrent dire, menacés par les Ottomans, *qu'ils aimaient mieux voir à Constantinople le turban de Mahomet que la tiare du pape !*

Au XV[e] siècle, quand les papes voulaient sauver, malgré les Byzantins, leur magnifique pays de la dévastation ottomane, un empereur d'Allemagne put dire : *Qu'on ne nous parle plus des Grecs! Ils ont ouvert les portes de l'Europe aux Turcs, et mis les loups dans la bergerie !*

Or, les Turcs ont toujours été un fléau pour l'Europe; ils l'ont été jusqu'au XVII[e] siècle, alors que, puissants par leurs armes et leur fanatisme effréné, ils avaient juré la destruction du christianisme par le meurtre des chrétiens en masse; ils le sont encore aujourd'hui, où, faibles, impuissants, ne pouvant plus tenir à côté de la civilisation évan-

gélique qui les envahit de toute part, ils sont un sujet de discorde, de convoitise pour les nations de l'Europe, voulant toutes mettre la main sur une succession qui n'est pas encore ouverte !

La destinée suprême des Ottomans peut enfanter des guerres dont nul ne saurait, en ce moment, prévoir ni la fin, ni les conséquences ! Cette terrible question d'Orient, née uniquement de la situation essentiellement mauvaise de l'empire turc, cette question qui tient depuis si longtemps l'Europe et l'Asie en suspens, est la grande question du XIX[e] siècle, comme on l'a dit. Comment sera-t-elle résolue ? Sera-ce par le maintien de cet empire moribond sur les bords du Bosphore, ou bien par le refoulement des Turcs en Asie ? La dernière de ces hypothèses nous paraît plus probable que la première.

Comprend-on, au temps où nous sommes,

la domination de deux à trois millions de Turcs en Europe sur plus de treize millions de chrétiens? Pense-t-on que ce soit là une situation bonne et naturelle? L'Europe, en 1828, avait donné elle-même l'exemple du démembrement de la Turquie en sanctionnant l'insurrection grecque, et en constituant la Grèce en royaume indépendant (1).

La diplomatie condamnait comme criminelle, en 1821, l'insurrection de la Grèce, et, sept ans plus tard, elle la trouvait juste, sainte, après la bataille de Navarin! C'est qu'alors la diplomatie fut débordée par la logique et la force des choses, par ce courant invincible, qui pousse le monde à la civilisation, les chrétiens à ne plus sup-

(1) Les temps sont bien changés, et les gouvernements aussi! La France et l'Angleterre qui, en 1828, contribuèrent le plus à l'affranchissement de la Grèce, s'élèvent, au moment où ces lignes s'impriment (juin 1854) contre l'insurrection des Grecs dans les provinces de la Turquie d'Europe encore soumises au joug ottoman! Quel jeu singulier dans la politique des hommes! Aujourd'hui on fait des efforts inouïs pour empêcher l'empire ottoman de crouler; on le protége. Pourra-t-on le protéger toujours?...

porter la domination barbare, avilissante et absurde des sectateurs de Mahomet. Plaise à Dieu que notre France catholique, qui a un passé si magnifique en Orient, ait sa large part d'influence et de gloire dans la grande débâcle de l'islamisme à Constantinople !

FIN

TABLE

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

FIN DE LA TABLE.

Tours. — Imp. Mame.

